

Rémy Rochat

**A TOUTE VAPEUR, ESSAI SUR LES PATRIMOINES IMMATERIELS  
PASSES ET PRESENT DE LA VALLE DE JOUX, EN PARTICULIER  
DE SA REGION LES CHARBONNIERES-LE PONT**

Du 2 au 5 juin 2016, avec rajouts de 2021

Editions Le Pèlerin  
2021

## Table des matières :

Introduction	3
Les montées au Pont et aux Charbonnières	5
La Belle Epoque au Pont	13
L'alimentation en eau des alpages, puits – citernes – balanciers	15
Le creux du feu dans les chalets	20
Les barbelés	30
Le levage des écorces	33
Le levage des sangles à vacherin	44
La fête du vacherin	49
La fête de la Palestine aux Charbonnières	54
Le carnaval des Charbonnières	59
L'exploitation de la gentiane sur les pâturages et distillation	60
Le Noël des Charbonnières	64
Le premier août combier	66
Quand l'on s'amusait au Mont-Tendre et ailleurs	69
Quand l'on faisait « fregatz » de vengerons au Rocheray	72
Feux et repas d'examen en fin d'année scolaire	73
Le ramassage des escargots	74
La prise des taupes	76
Autres coutumes perdues	78
Le langage combier	80
Les mines d'or de la Dent-de-Vaulion	84
Le monde du vacherin	85
Une vieille citerne	88
<b>Quelques éléments du patrimoine immatériel ancien de la Vallée</b>	94
1. Les kermesses du Mollendruzu et autres réjouissances de ces lieux	94
2. Fêtes aux Piguet-Dessous	104
3. Histoires de loups – reportées dans une prochaine brochure -	106
4. L'oracle de la Vallée de Joux	107
5. Quand l'on s'amuse sur la Côte	112
6. La société de tir du Marchairuz par Hector Golay	141
<b>A toute vapeur, ou quelques éléments du patrimoine immatériel de la Vallée de Joux</b>	167

## Introduction

Suite à la lecture du 17<sup>ème</sup> rapport d'activité 2015, d'avril 2016, de l'Association vaudoise des archivistes, en particulier des deux pages consacrées au patrimoine immatériel, article signé par Ariane Devanthéry, conservatrice du patrimoine immatériel, Vaud, il nous est venu l'idée de recenser de manière toute sommaire ce que l'on pourrait considérer comme le patrimoine immatériel de notre région, la Vallée de Joux.

Nous n'avons pas établi une liste exhaustive, désireux d'accorder le plus de place à ce que nous connaissons particulièrement bien, seule manière à notre avis de fixer des situations de façon concrète, avec images à l'appui.

Nous sommes persuadé que toutes ces mœurs et coutumes et autres festivités, ne figureront peut-être jamais dans un inventaire plus général de ce type de manifestations. Néanmoins nous avons la conviction que cet inventaire purement local, et naturellement bien incomplet, ne sera pas inutile et pourrait être une base d'un travail élargi sur notre région.

Un seul homme ne saurait avoir tout vu et tout connu. Les choses enregistrées tout au long d'une vie ne sont que le reflet d'une existence qui s'est toute déroulée dans un coin précis. Ce qui pouvait se faire au-delà de ce cercle tout particulièrement étroit, à d'autres de le révéler, puisque il est admis que chacun puisse participer à cet immense inventaire.

On sait que la fête des vigneron, manifestation hautement symbolique et forte, hautement patriotique aussi, sera en tête de liste pour ce qui est d'inscrire les grandes gestes de notre pays dans un inventaire mondial. Or, on le constatera par ces quelques pages, le local rejoint le général, en ce sens que l'hommage rendu par exemple aux bergers lors de cette si majestueuse fête des vigneron, touche aussi notre petit coin de pays. Puisque celui-ci non seulement connaît aussi des bergers, mais célèbre différentes manifestations propres à leurs activités, montée, mi-août et descente pour l'essentiel.

Ainsi le petit rejoint le grand. Ce qui prouve que rien n'est trop petit pour être ignoré !

Ce traité est purement personnel. Il n'émane d'aucune information qui serait extérieure à notre documentation – y figure notamment la multiplicité de nos collections et brochures – ou à nos souvenirs personnels. L'interrogation de notre père au temps où il vivait, et combien il avait horreur qu'on le questionne sur le passé, aurait pu fournir quelques éléments intéressants. Il n'en sera rien. Ses réticences sont pourtant peut-être à l'origine de cet écrit, puisque si lui était bien décidé à laisser dans l'ombre tout ce qu'il avait pu vivre, son fils en contrepartie et par opposition, avait la volonté de fixer par l'écrit et l'image ce passé qui au contraire de ce que pensait ce paternel, avait une valeur plus que symbolique, plus que littéraire et que même historique. C'était là, et ce l'est toujours, la base même de notre existence actuelle. Il a fallu en passer par là pour être ce que nous sommes.

Bref, voilà une matière dont la mise à jour aura certainement un prolongement. Par d'autres plus que par nous-même qui retournerons bien sagement à nos productions ordinaires.

Les Charbonnières, en juin 2016

Rémy Rochat

## Les montées au Pont et aux Charbonnières

La tradition de monter des troupeaux du Pied du Jura ou de la plaine vaudoise sur les alpages français de la région de Mouthe, existe depuis des siècles. Et même les deux guerres mondiales du XXe siècle n'auront pas eu raison de cette coutume qui découle par ailleurs de raisons économiques plus que folkloriques de part et d'autre de la frontière franco-suisse.

Ces troupeaux, de par la présence des deux lacs principaux de la Vallée de Joux, Joux et Brenet, passent inévitablement, déjà par le col du Mollendruz, puis ensuite par le Pont et les Charbonnières. Entre ces deux localités il franchit le pont dit de la Goille, établi précisément sur le canal qui fait passer les eaux du lac de Joux dans le lac Brenet d'un niveau inférieur de trois mètres environ.

Les Charbonnières, dernier village avant la frontière, voyait autrefois l'arrêt des troupeaux qui pouvaient se désaltérer aux différentes fontaines de l'agglomération, et des accompagnateurs qui, eux, pouvaient le faire dans l'un des deux établissements publics de l'époque. On était là dans un coin du village où les troupeaux pouvaient se garder aisément de par la configuration du réseau routier. Il y avait donc le Cygne, toujours existant, et le Café Vaudois, dont le propriétaire a rendu son tablier depuis belle lurette.

Ce passage des troupeaux aux Charbonnières a été fixé au début du XXe siècle par trois cartes postales depuis longtemps déjà considérées comme classique et très chères à l'achat en version originale. Les voici :



Aux Crettets, partie basse du village. A gauche, Louis-Etienne Rochat, le propriétaire de la maison au pied de laquelle il regarde passer ce joli troupeau, avec des paysans de plaine revêtu de la traditionnelle blouse d'amodiateur. Bâton en main, ils iront jusqu'au bout du voyage, à quelque dix km encore.



LES CHARBONNIÈRES — Vallée de Joux  
Départ pour la Montagne

Hôtel du Cygne et place de l'église. La fontaine est à droite qui a permis à toutes ces bêtes d'éteindre leur prodigieuse soif acquise tout au long des vingt à trente km de marche. On découvre au pied de la façade de ce bâtiment version ancienne – brûlé en 1964 – le char déplaçant tout le matériel de chalet, avec la grosse chaudière ventrue. A gauche, qui regarde ce spectacle, nous sommes vers 1920, Suzanne Rochat-Perret (de 1910), tante du soussigné !



Photographie des Arts, Lausanne

8251 Vallée de Joux — Passage d'un Troupeau

La traversée du village des Charbonnières est terminée. En route maintenant pour la frontière et même au-delà, sur les pâturages français des hauts de Mouthé.

Les montées. Le temps heureux des montées. Toutefois, au fil des ans, vu les distances considérables à parcourir depuis la plaine vaudoise ou le Pied du Jura, le nombre de celles-ci s'est réduit comme peau de chagrin, les animaux étant désormais transportés dans des camions de dimensions parfois

impressionnantes. Et il n'y a plus guère aujourd'hui que le passage du Grand Troupeau – voir article ci-dessous - , manifestation organisée par la famille Collet et qui constitue un événement marquant de la fin mai, et de celui de l'amodiateur du Pré Gentet, venu de Vallorbe.

Ces deux passages restent attendus du public qui se masse nombreux, au Pont tout d'abord, où la Société de Développement profite chaque année d'installer un stand afin d'offrir le boire et le manger aux nombreux spectateurs, aux Charbonnières ensuite, sur la place de l'Eglise où se tient désormais chaque année en automne la Fête du vacherin. Voir fiche consacrée à cette manifestation.

Il faut naturellement signaler le repas du lendemain, si l'on n'est arrivé à l'alpage qu'au petit jour, ou du midi si la montée a pu se faire le matin. Ce repas constitue sans aucun doute le point d'orgue de la manifestation et récompense ainsi les accompagnateurs qui ont usé leurs souliers à « faire aller le troupeau ». Pâtes et rôtis, tel était l'invariable menu, avec une nourriture souvent vite froide dans l'assiette, en conséquence de la crudité de la cuisine du chalet émanant d'une trop longue période où son âtre n'avait pas vu le feu.

## **Le grand troupeau**

Article paru dans le journal la Région, de mai 2014 :

*La trente et unième montée à l'alpage de Philippe Collet*

*L'agriculteur de Suchy a mené son troupeau jusque dans les pâturages français, où les génisses passeront l'été. Depuis La Praz, le voyage s'est fait à pied.*

*Les tracteurs et les camions à bestiaux ont conduit les génisses au village de La Praz, vendredi. Après le recensement et les derniers préparatifs, la famille Collet a mené les bêtes jusqu'au pâturage des Grandes Mauves. Le départ s'est fait sous la pluie.*

*Le troupeau de Philippe Collet estive dans les pâturages de la région de Mouthe depuis 1984. Il est monté à l'alpage pour la 31e fois, ce dernier vendredi du mois de mai, comme à l'accoutumée. «En 30 ans, les génisses ont toujours fait un bout du chemin à pied, commente l'agriculteur de Suchy. Sauf l'an dernier, le temps était trop exécrable, toutes les bêtes sont montées en camion.»*

*Les préparatifs de la fête ont débuté par la ronde des tracteurs et des camions à bestiaux, qui ont conduit les génisses à La Praz. Village de départ de la Montée depuis le début des années 1990. Les bêtes sont recensées et parées pour le défilé. Cette tâche réunit la famille Collet, les éleveurs qui lui confient le bétail pour l'été et des amis qui ne manqueraient l'événement pour rien au monde.*

*Après la photo de famille, le troupeau s'ébranle et attaque le col du Mollendruz. Au sommet, une halte est de rigueur. Le public est présent. Il salue l'événement en trinquant à l'amitié. Le cortège repart, traverse Le Pont, fraction de commune où la société de développement organise une fête pour l'occasion. Puis les bêtes gagnent les Charbonnières et poursuivent leur chemin jusqu'au Poteau, lieu-dit qui marque la frontière entre la Suisse et la France. Elles reprennent des forces pendant la nuit, alors que les accompagnants partagent un repas autour du feu et s'offrent de petites heures de sommeil. Le troupeau reprendra sa route, samedi à 7h, pour arriver au pâturage des Grandes Mauves peu avant l'heure de l'apéritif. Pour les génisses les vacances commencent.*

*Pierre Blanchard*

En ces trente et deux ans en 2015, combien d'articles, combien de photos, sur cette montée exceptionnelle qui constitue un événement dans l'année. Les trois points forts de ce que l'on peut considérer comme une véritable entreprise, sont le passage au col du Mollendruz puis plus tard celui de la rade du Pont, avec le franchissement du pont de la Goille, et enfin la traversée du village des Charbonnières.

Les difficultés pour organiser une telle manifestation, si belle soit-elle, ne manquent pas, ne serait-ce que celle de ne pas laisser le bétail commettre des déprédations sur les bords de cette route longue de vingt cinq à trente kilomètres.

Nous avons évoqué autrefois le passage du Grand troupeau :

*On l'entendit longtemps à l'avance. C'était un bruit sourd et diffus qui ne ressemblait à aucun autre. Était-ce de l'orage, des tanks qui débouchaient sur la Vallée, un long convoi de camions militaires venant positionner des hommes pour ce que l'on appelle « la petite guerre » ? On aurait pu tout imaginer si l'on n'avait pas su qu'il s'agissait du grand troupeau dont l'heure de pacage à la douane franco-suisse des Charbonnières était fixée. L'immense troupeau. Là-bas, à la Praz, ils avaient rassemblé les bêtes d'exploitations différentes pour les monter ensemble, à pied, jusqu'à la frontière où une répartition se ferait pour les autres alpages français de la région. Ça simplifiait. On partait vers les sept du soir de la Praz, peut-être quelque peu avant, pour arriver au Pont à neuf heures et demie et pour traverser ensuite le village des Charbonnières une petite demi-heure plus tard.*

*Pour l'heure il y avait ce gros roulement là-bas, derrière les collines, ce devait être au niveau des Places. Et puis le roulement cessa pour recommencer suivant qu'il y avait un obstacle ou non, paroi ou ban rocheux, forêt, pâturage. Mais le bruit aussi se coulait dans le vallon du col pour sourdre au carrefour du Mont-du-Lac et parvenir jusqu'à nous. C'était déjà magnifique, ce grand bruit qui n'irait désormais qu'en s'amplifiant.*

*Quel bruit magnifique, oui, quelle immense et belle vibration faite de centaines de cloches de vaches en lesquelles se mêlent les cris des hommes, encore que ceux-ci non encore très distincts. Ca viendra. Et cette vibration était en harmonie totale avec une autre qui était en nous depuis peut-être vingt générations en arrière. Et celle-ci désormais, de vibration intérieure, elle avait accompagné tous ces hommes de la terre qui montaient à l'alpage. On était ému parfois presque aux larmes tant l'émotion se révélait forte. La montée, avec tout ce que cela sous-entend, les fleurs de papier, les sapins sur les têtes des plus belles vaches, les brodzons, les mandzons, les courroies parfaitement cirées de noir, les ceintures, les bâtons ou les cannes, les chapeaux et les capets de berger, les poches à sel brodées sur le cuir, le bruit des cloches, les hèlelements<sup>1</sup>, les cris, les jurées parfois, les hommes placés à la tête des troupeaux ou ceux qui le longent ou le suivent, et ces jolies filles plantées solidement sur leurs guiches et dont certaines ont de fortes et belles poitrines. Et puis après, au terme du voyage, l'herbe fraîche, intacte, que le troupeau s'empresse de manger et piler et le chalet, souvent sur une petite colline, à l'accueillir alors que tu ne le vois que de loin encore avec ses portes de l'écurie que l'on a déjà ouvertes, car il y a une semaine que l'on est venu pour préparer les bassins et refaire les clôtures.*

*Et ces vibrations s'accordent pour créer en toi une résonnance profonde et mystérieuse qui te transporte. Tu n'es plus le même. Tu n'es d'ordinaire pas paysan, tu le deviens et parmi les meilleurs, avec en point de mire de montrer des bêtes superbes dont on a fleuri la tête et lavé la queue. Et tu te mélangerais au troupeau. Et te voilà en route avec les bêtes, avec ces filles dont tu aimes les sourires éclatants découvrant des dents saines et fortes. Elles sont la vie. Autant que le troupeau et ce grand et merveilleux bruit de cloches et ce hèlement des hommes, ces huchées, comme on dit aussi.*

*Et le troupeau là-bas progressait. Il avait descendu la route du Mont-du-Lac en direction du village du Pont. Il y était arrivé maintenant où le bruit, étrangement, s'était tu. Était-il mangé par une rangée d'arbres, par le lac, par la colline des Epinettes ?*

*Cinq minutes et l'on traversait le village. Mais si en tête on arrivait au niveau du Pont, à l'arrière on n'en était pas encore en son milieu, avec même, pour les dernières bêtes, un retard de plus de dix minutes qui laissait des modzons à peine à l'entrée du village. Le troupeau passait désormais le pont pour s'apprêter à déverser sa longue échine mouvante en l'espace qui sépare nos deux villages. Alors le bruit reprenait plus fort. C'était beau, c'était grand, même vu de loin. C'était prodigieux. Car maintenant on pouvait le voir, le grand troupeau, et il progressait sur la route, et il absorbait les mètres, les cents mètres, qui passait devant chez Imboden, devant la cabane des Forces de Joux,*

---

<sup>1</sup> Hèlement ou hèlement, mot non dans le dictionnaire. De heler, signifiant appeler de loin pour faire venir. Si hèlement n'est pas recensé, heler par contre l'est parfaitement.

*et puis qui disparaissait à nouveau en même temps que le bruit, là-bas, parmi les premières maisons de notre village. On était aux Crettets.*

*Ici, c'était un exercice de pompiers, on nous laissa partir. On remonta la rue pour aller là où on le verrait le mieux, le grand troupeau, sur la place de l'église déjà noire de monde. On se mélangea à la foule. Parmi elle, placé au bord de la route, tu le verrais, celui-ci, déboucher au contour du Cygne pour aussitôt se développer sur la place.*

*Pour l'instant il s'était comme fondu dans le village. Et puis soudain les voilà, les premières bêtes, les belles, bouquetées, et les hommes en brezons avec la canne ou le bâton, et les fils et les filles, et tous et toutes. Ils marchent avec fierté. Ils sont assurément au centre du monde. On les envie. Ils vont droit, la tête relevée. Le troupeau fend la foule mise prudemment sur le côté. Et il amorce le grand virage qu'il y a. Et toutes les cloches, des dizaines de cloches, des grosses et des petites, des toupins si énormes que l'on se demande comment elles font pour les porter, elles vont se briser le cou, elles doivent être fatiguées à mort, mais non, même pas, ce sont les plus fières et les plus heureuses. Et ça cogne, les métaux, tôle ou laiton. Et c'est beau, c'est fort. Et l'on voudrait, si l'on ne se retenait pas, tout de même, à votre âge, Monsieur, pleurer tant c'est beau pour laisser aller hors de soi toutes les larmes de son corps, tant ce spectacle, on le devine, est immortel, qui se développe là, sous nos yeux. Il était de hier. Il est d'aujourd'hui. Et il sera encore de demain. Assurément. Et voilà les premières bêtes, de superbes génisses, pas de vaches laitières dans ce troupeau, elles disparaissent déjà derrière la boulangerie et vont sur la route de Mouthe. Mais avec le nombre, ça peut passer longtemps. Et ça passe longtemps. Les grosses génisses étaient devant, les plus jeunes sont à l'arrière, à traîner la jambe. Et le bistroquet du village offre à boire, du blanc ainsi que le veut la coutume, dans de petits verres. Et si certains s'arrêtent tandis que le troupeau poursuit, ils rattraperont bientôt à grandes enjambées. Voici Goudron<sup>2</sup>, l'habitué de toutes les montées du coin, en bredzon noir avec des edelweiss brodés, blanc sur noir. Il a son bâton. Il est boursoufflé de partout, rouge et suant, en nage même. On lui voit les gouttes tomber du front. Soufflant et buvant, parlant, sacré programme ! Il est formidable. Son bredzon va éclater. Sa voix est puissante, il tonne, sûr de son fait, ici véritablement à la seule place où il doit être, le reste n'étant que bagatelle, presque superflu. C'est le mythe incarné, Goudron. Il descend vite un second verre. Son cotzon lui aussi est formidable. On ne voit que lui. Et il repose le verre vide sur le plateau pour repartir en courant après le troupeau, trois pas, pour commencer sitôt après ses grandes enjambées de berger. Il est heureux. Il est transcendé, au-dessus de tout. Presque dans un nuage. Et le vin y aide. Vous comprenez, ce n'est qu'une fois l'an, le temps des montées. Il faut profiter pendant qu'on est jeune ! Surtout*

---

<sup>2</sup> De la famille Rochat du Séchey, surnommé de telle manière pour avoir « usé » la route entre le Séchey et les Charbonnières avant d'avoir son permis de voiture ! Malheureusement décédé et aujourd'hui et figure manquante des montées de tous genres.

*quand on a ses bonnes jambes. C'est une grande fête de la fin du mois de mai. Et même si la marche est pénible, on tiendra jusqu'au bout. D'ailleurs, les Charbonnières, n'est-ce pas déjà un peu le bout ? Restera la montée de la route de Mouthe, le plat du Bonhomme et après ce sera déjà la douane.*

*Après le gros, de petits groupes de jeunes attardés et moins disciplinés. Et ça passe. Et ça passe, je le certifie, un quart d'heure, disons dix bonnes minutes. Et puis tout se calme. Et il y a un grand vide sur la place du village d'où les gens s'en vont. C'est fini. On en revient aussi à des idées de réalité. Ce que sera la vie au chalet. Toutes les journées y seront-elles belles ? N'y aura-t-il pas la pluie et la boue, l'ennui, le dégoût même parfois d'une vie d'une si incroyable monotonie ? La montée ne cache-t-elle pas derrière elle la tristesse d'un détachement de choses plus douces et plus viables au cœur d'un village, avec surtout cette présence des femmes qui manque si cruellement là-haut ?*

*Et quand je remontai à notre maison, après que j'aie quitté à mon tour la place de l'église, le grand troupeau, je l'entendis, puissant toujours, fabuleux, qui montait la route de Mouthe que la nuit maintenant, on ne discernait que la lueur des feux des voitures et quelques lampes éparses, absorbait. Et le grand troupeau disparaissait dans la forêt qui ne reviendrait plus. Il allait justement vers la douane où il dormirait pour reprendre demain matin, par petit groupes, car il serait fragmenté, les chemins des différents qui mènent aux différents alpages français du Risoud<sup>3</sup>.*



Montée du 29 mai 2015, vers 21 heures passées. Au Pont. A l'arrière le stand de la SDP

---

<sup>3</sup> Risoud s'écrit toujours désormais avec le d sur Suisse, tandis qu'autrefois on mettait surtout le x. Sur France, même à l'heure actuelle, Risou.. s'écrit avec un x.



Aux Charbonnières, trois petits bergers vont peut-être rejoindre le troupeau et l'accompagner jusqu'à la frontière et au-delà. L'habillement et le bâton sont de rigueur !



On est ici au niveau de l'alpage du Bonhomme. La frontière n'est plus qu'à deux km et sur une route relativement plane. Il fait bientôt nuit, et même si la photo donne l'impression d'être en plein jour encore. Miracle du numérique !

## La Belle époque au Pont

Si pour Vaud, la Belle Epoque put étaler toute sa « magie » sur les bords du Léman, en particulier dans la région de Montreux et dans les Préalpes vaudoises, il conviendra de ne pas oublier le village du Pont qui connut lui aussi un développement considérable du tourisme dès la fin du XIXe siècle – arrivée du chemin de fer Le Pont-Vallorbe en 1886 -.

Cette fièvre de « l'industrie des étrangers » eut pour conséquence la construction de plusieurs établissements touristiques. Notons à cet égard celle du Grand Hôtel du Lac de Joux inauguré en 1901, et de la Villa Bunau Varilla (privée) en 1912.

Une ambiance toute particulière régnait dans ce village, qui vit aussi la naissance de la Société de Développement – 1903 – et quelques années plus tard du Sporting-Club. On tenait à ce que le village puisse offrir une bonne qualité de vie à tous les villégiateurs, avec à la clé le développement des infrastructures des sports à la mode comme le ski, la luge, le bob, le patinage – cela pour l'hiver -, le canotage, la promenade, le tennis, le golf – pour les loisirs d'été. Précisons que la mise en service d'un bateau à vapeur sur le lac de Joux dès 1889 et nommé Caprice, fut conçue plus pour des raisons utilitaires, soit joindre les villages de l'autre bout de la Vallée au Pont, station terminus du chemin de fer, que pour l'agrément des touristes. Bien qu'il se révélât bientôt que ce furent ces derniers qui profitèrent le plus des agréments d'une ballade en petit navire sur le lac de Joux et permirent à la compagnie de couvrir ses frais généraux.

Le Caprice cessa ses activités en 1912, remplacé par un second navire, le *Matin*, mis en cale dès la guerre de 1914-1918. La Compagnie de navigation sur le lac de Joux, première du nom, avait cessé ses activités.

Une seconde compagnie prit la relève dès 1976, avec le *Caprice II* – autocar flottant plus que navire -. Elle poursuit vaillamment ses activités.

Cette belle époque vient d'être réactualisée au Pont par le biais de la réalisation d'une promenade qui a justement pour titre : Promenade romantique et belle époque du village du Pont. Grâce à une signalisation adéquate et à quinze panneaux, le marcheur, dès la gare du Pont, peut effectuer une jolie et agréable promenade qui l'emmènera, d'abord et naturellement sur les quais bordant le lac de Joux, puis lui permettra de rejoindre le Grand Hôtel du lac de Joux et dès après emprunter le chemin romantique mis en service au début du XXe siècle par ce même établissement.

Si l'intérêt des visiteurs de passage pouvait se satisfaire quasi uniquement de la promenade sur les quais, il est apparu qu'ils pouvaient quand même prolonger leur balade dans les environs très romantiques du village, lieu dit à l'Aouille. Ce faisant il découvrirait l'église, le Grand Hôtel, mais surtout des points de vue inédits et dignes des meilleures stations. Contempler le village du Pont et les lacs de Joux et Brenet depuis le haut de ces roches, est un enchantement.



Le projet Promenade romantique et Belle époque du village du Pont, réalisé par la Société de Développement de ce village toujours en activité (SDP) – voir son site - est en cours d'achèvement.

Notons que cette promenade a été précédée par la mise en place du « Sentier didactique du lac Brenet ». Celui-ci, parrainé par la Société de Développement des Charbonnières, suit le pourtour de ce lac. La promenade est d'une bonne heure. On découvrira là aussi une quinzaine de panneaux qui évoqueront le passé économique de la région. On s'étonnera qu'il eut été si riche, et pourtant désormais si oublié.

### **L'alimentation en eau des alpages – puits, citernes et balanciers.**

Le problème de l'eau fut toujours crucial au chalet. D'ordinaires les citernes et puits devaient suffire à l'alimentation des hommes et du bétail.

Les citernes étaient alimentées par les pluies recueillies par le toit du bâtiment qui y était conduite par les chéneaux et leur prolongation. Les puits étaient plus rares, accueillant l'eau d'une modeste nappe phréatique.

Puits ou citerne, l'eau ne pouvait y être prélevée qu'avec des bidons, ceux-ci mus par ce que l'on nomme un balancier, sorte de chadouf local. On en reparlera.

En nos époques modernes, soit dès la première moitié du XXe siècle, les balanciers furent remplacés par la pompe à bras, celle-ci à levier, figurant à l'extrémité extérieure d'un long tube enfoncé dans l'eau de la citerne. Si le travail par rapport au balancier en était facilité et plus rapide, il demandait encore beaucoup d'effort.

Vinrent ensuite les pompes à moteur.

Et enfin, en fonction d'un troupeau plus nombreux qu'autrefois et les « besoins hygiéniques » accrus des chalets, le charriage de l'eau prélevée sur le réseau d'alimentation des villages, et cela même en dehors des périodes de sécheresse, est devenu coutume régulière.

Revenons au balancier. Il était naturellement de construction toute locale. Le principe en est simple. Une grande perche est mise en équilibre sur un axe qui se trouve à l'extrémité d'un mât, simple ou double. Cette perche est munie d'un contrepoids à son extrémité « extérieure », d'une perche verticale de plus petite dimensions fixée à l'autre extrémité. Au bout de cette perche est attaché un bidon qui plonge dans la citerne pas l'ouverture prévue à cet effet et sécurisée par une porte.

L'utilisateur plonge le bidon dans l'eau, le remplit, et grâce au contrepoids le retire de manière relativement aisée et le verse dans l'extrémité d'un bassin placé à proximité même de la citerne. Imaginons un bassin de cinq cent litres et un bidon de dix litres. Il faudra donc sortir cinquante bidons d'eau du bassin. Et comme lors des grandes chaleurs les bêtes peuvent boire aisément 50 litres d'eau, voire le double lors des temps de sécheresse, on peut imaginer le travail

du berger dont le remplissage des bassins devient l'une des opérations principales du jour.

Les balanciers ont donc été abandonnés au fur et à mesure de leur remplacement par les pompes à bras. Il en reste des vestiges. Le soussigné entretient ses deux balanciers, et s'ils n'ont plus de fonction pratique, ils restent néanmoins utilisables et constituent la décoration idéale du chalet et d'un puits situé en bordure de clairière.

La technique de construction est simple mais reste pénible pour celui qui travaille seul et se voit dans la nécessité de positionner une perche au sommet d'un mat de trois à quatre mètres de hauteur. La mise en place du contrepoids, en particulier, de vingt kg environ, n'est pas une mince affaire.

Bref, on peut comprendre que tous les alpages aient abandonné non seulement le système, mais aussi l'engin lui-même. Peu les balanciers, qui pourtant se font voir sur pratiquement toutes les photos d'alpage du début du XXe siècle, et même encore jusqu'en son milieu. La beauté de cet engin primitif est manifeste et il conviendrait de le réintroduire au moins à titre de curiosité et en vertu même de l'esthétique de ces constructions toutes dévolues à l'économie alpestre.



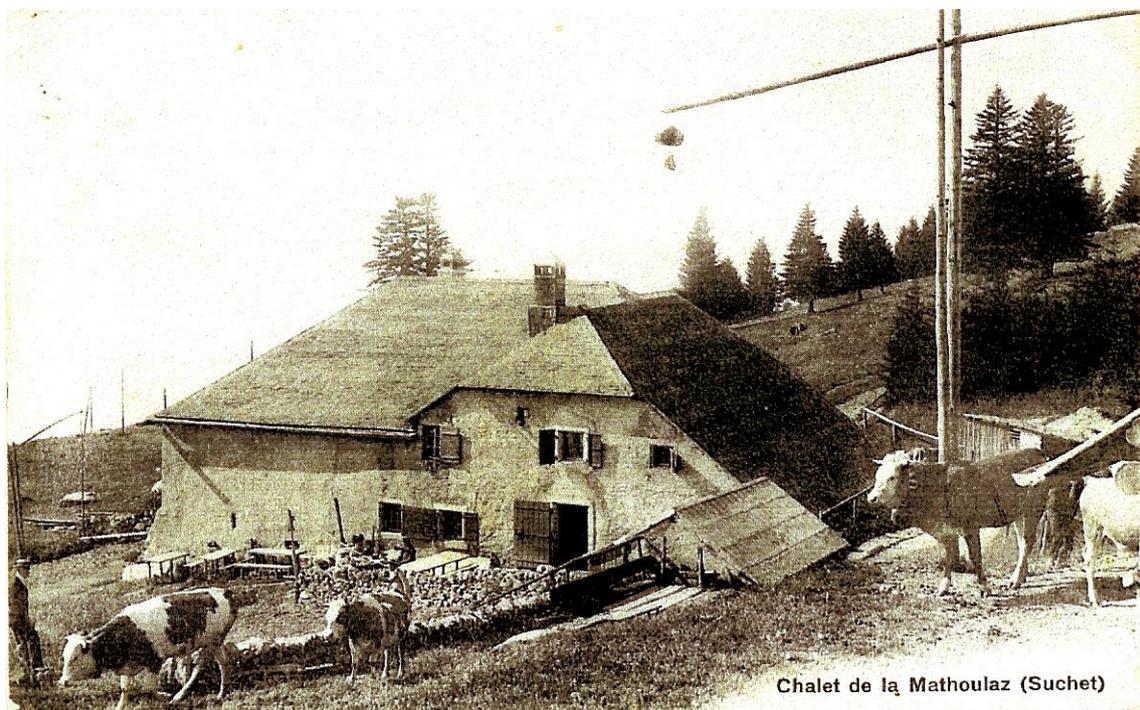
La technique est si simple, que même des jeunes filles en visite et sans expérience peuvent s'y mettre !



Encrivère

www.delcampe.net

La Baronne sur le territoire de la commune de Givrins. Utilisation magistrale d'une plante besse, soit sapin à deux pointes.



Chalet de la Mathoulaz (Suchet)

Les supports peuvent atteindre une hauteur impressionnante, comme ici à la Mathoulaz, où l'on peut découvrir deux balanciers, l'un à droite et l'autre à gauche, en dessous du chalet.



A la Branette, sur les Bioux, lors d'une montée. Tout un chacun s'essaie à utiliser et à comprendre l'ancien système du balancier. La citerne sous-jacente, en bois, probablement la dernière de toute la Vallée de Joux de ce type, est recouverte de boudrons qu'il faut changer régulièrement afin d'éviter l'accident.



Restauration de la citerne proche du chalet de la Muratte dont le toit sert à l'approvisionnement par temps de pluie. Cette opération est de 2012. La perche ayant été cassée en 2015, avec une restauration complète du système en 2016, on peut comprendre que tous ces éléments en bois ne durent guère longtemps, d'où l'abandon complet du balancier dans la quasi-totalité des chalets.



Restauration du balancier du puits dit de la Pisserette, à quelque 250 m. du chalet de la Muratte.

## Le creux du feu (ou creux de feu)

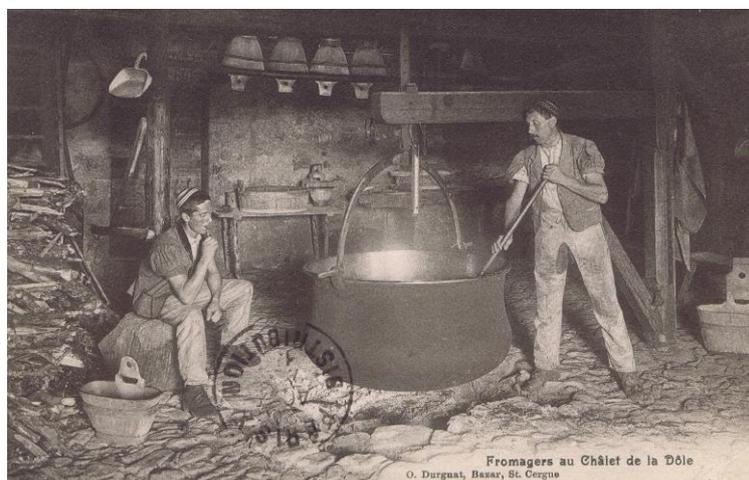
Reprenons nos classiques, et notamment Le Jura vaudois, la vie à l'alpage, 1975, de Paul Hugger. On lit à la page 161 :

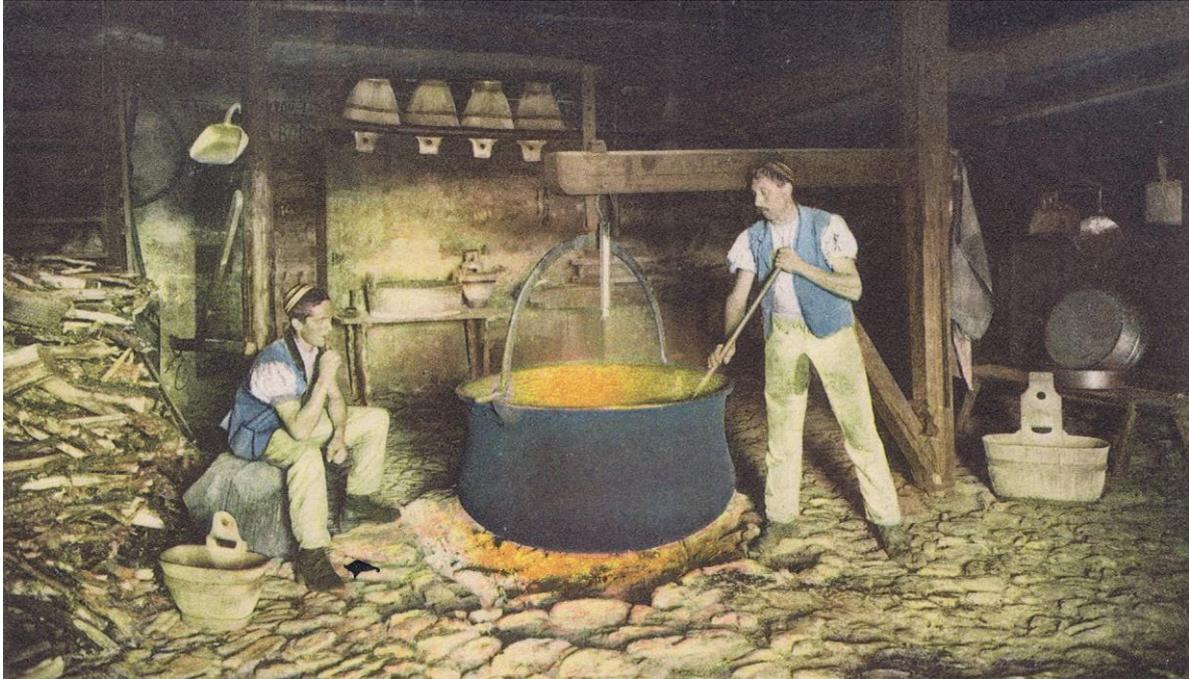
### *Équipement et ustensiles d'une fromagerie d'alpage*

*Voici les principales installations pour la fabrication du fromage : l'âtre avec la chaudière, la planche à égoutter et la presse à fromage. Le foyer se compose du creux du feu et de la cheminée qui le surmonte ; il est pourvu d'une potence tournante où l'on accroche la chaudière. Au Pré d'Etoy, l'âtre est ouvert devant, muré seulement derrière et de côté. Par mauvais temps, le vent et la pluie rabattent la fumée dans la cuisine et le fromager travaille, les yeux rougis, au milieu d'un épais nuage. De plus une grande partie de la chaleur se perd. C'est pourquoi, dans la plupart des autres chalets, un manteau en fer protège la chaudière, à moins qu'on ne chauffe à la vapeur. La potence du Pré d'Etoy est formée de barres de fer. Mais l'on rencontre encore fréquemment la « betse » de bois, grossièrement équarrie à la hache. Au bout du bras, un croc de fer supporte la chaudière. La « betse » pivote dans des anneaux de fer encastrés dans l'une des parois latérales de la cheminée ou tout simplement dans deux pierres excavées qui maintiennent le montant à ses extrémités.*

L'origine de cet équipement sommaire mais efficace remonte sans doute à la fabrication des premiers fromages il y a des siècles, voire des demi-millénaires. Simplement qu'en leur début les chalets ne possédaient aucune cheminée, la fumée s'en allant par la ou les portes, et que le creux du feu n'existait pas, on allumait simplement le feu à même le sol sous la chaudière qui, quant à elle, est l'instrument indispensable sans lequel il ne saurait y avoir de fromage.

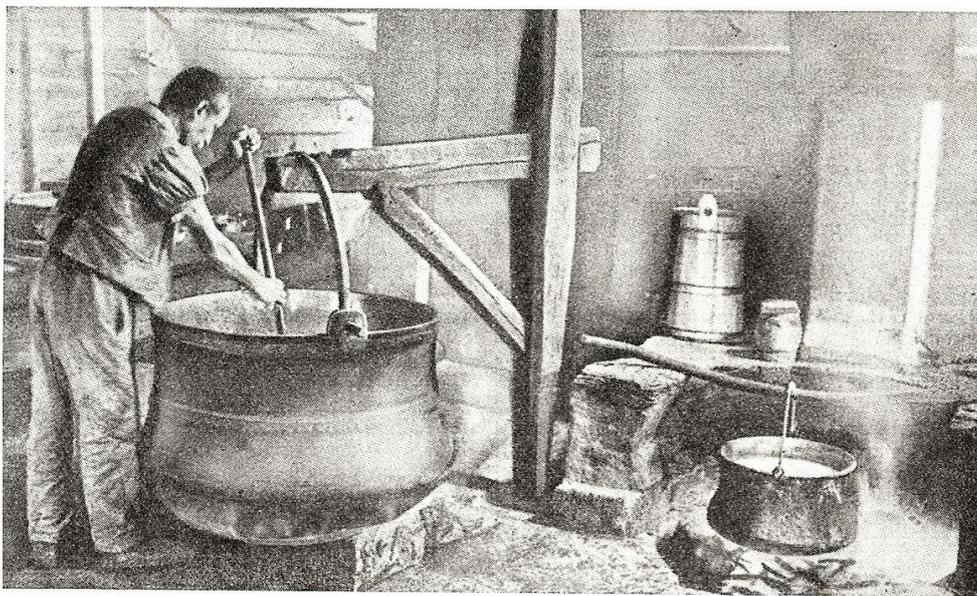
Les conditions les plus rustiques apparaissent encore sur les premières cartes postales dédiées à l'alpage. Celle ci-dessous illustre magnifiquement ces antiques fabrications.





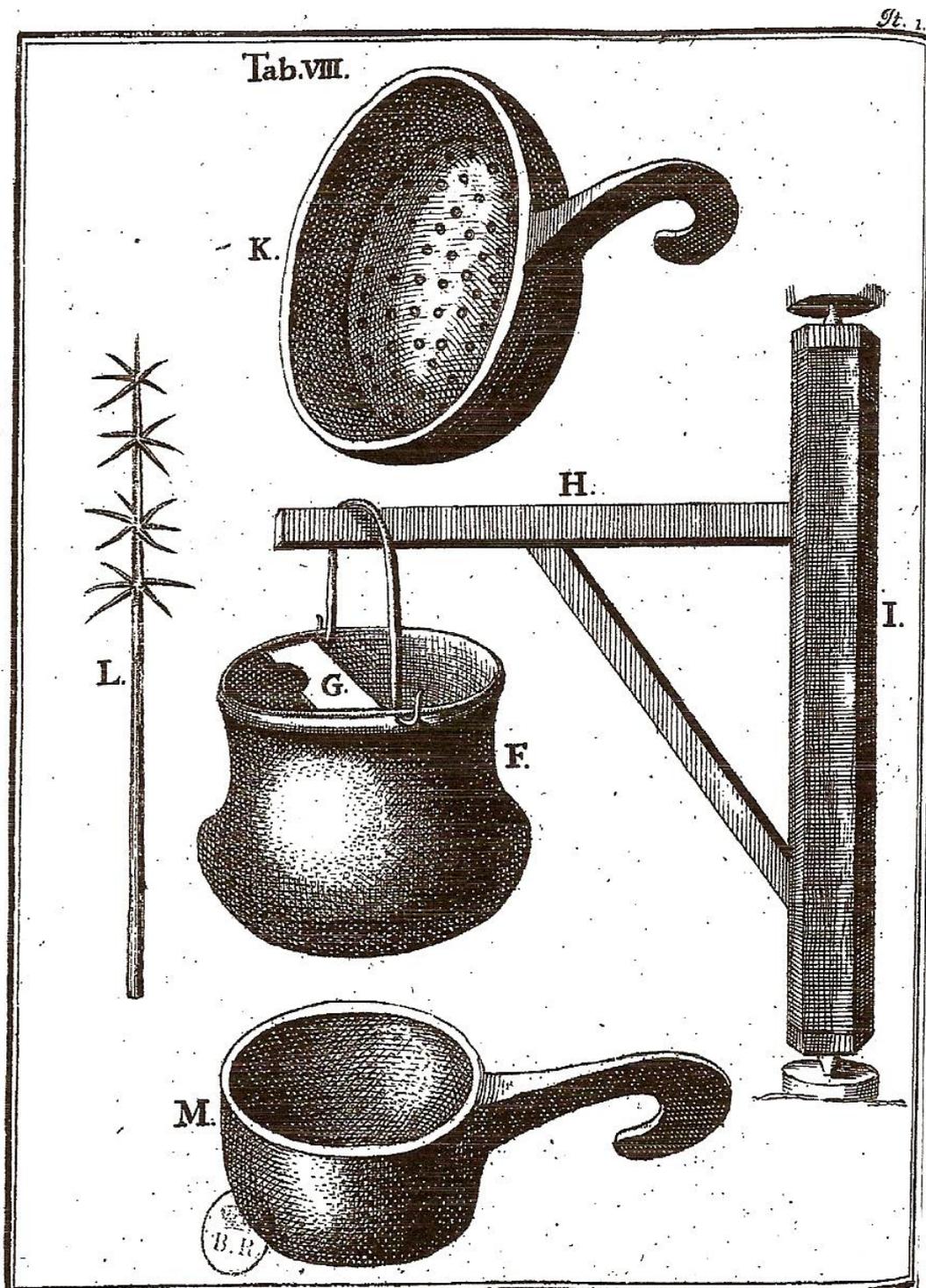
Une magnifique version couleur de la précédente existe aussi, ce que tout bon collectionneur qui se respecte ne saurait ignorer. L'artiste a su restituer une belle ambiance d'autrefois, bien que la vapeur qui s'échapperait du chaudron n'aurait pas cette belle couleur dorée ! On n'est pas certain en fait qu'il y ait vraiment ici une fabrication, cette image pouvant être une simple mise en scène. On le constate, un creux de feu taillé dans le sol certes, mais aucun entourage, ni pierre ni métal.

Un jour un fromager s'enquiert qu'il faut deux à trois fois moins de combustible pour fabriquer un fromage en entourant la chaudière d'un mur. Ce ne peut toutefois être que sur la moitié de la circonférence de la chaudière, puisqu'il faut toujours pouvoir faire pivoter la potence, la « betse », au bout de laquelle elle est pendue.



Le fromager sur une alpe du Simmental.

Revenant sur la potence et autres objets de fabrication, on découvre dans un ouvrage de Johann Jakob Scheuchzer paru à Leyde en 1723, que tout y était déjà :



*Sumptibus D. Johannis Woodward, M.D. Coll. Med. Lond. & Societ. Reg. Socii, et Professoris Medicinæ Greshamensis.*

Les premiers entourages métalliques apparaissent sans doute vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On convient, alors même que les forêts anciennement malmenées se reconstituent, qu'il faille économiser mieux encore le combustible. Celui-ci étant préparé par les utilisateurs du chalet eux-mêmes, ce sera autant de travail en moins.

### **Entourage de chaudière, ou appareil économique de chauffage.**

---

Une des parties du domaine public qui dans tous les temps a mérité la sollicitude des gouvernements et des hommes éclairés, c'est sans contredit les forêts. La consommation prodigieuse que fait la société de leurs produits, a dès longtemps attiré l'attention des économistes de tous les pays. A mesure qu'on a pu se convaincre que l'accroissement annuel du bois est insuffisant pour fournir à la consommation, on a cherché par tous les moyens possibles à diminuer cette consommation; on a simplifié et perfectionné les appareils de chauffage, on a modifié les constructions particulières et civiles, et l'on a eu recours sur une grande échelle au règne minéral pour combler le déficit du capital forestier.

Sans doute les améliorations obtenues ont procuré d'heureux résultats, mais elles n'ont pu que diminuer le mal sans le guérir radicalement. Tandis que d'un côté on économise les bois de service et de chauffage, d'un autre l'industrie, par ses progrès incessants, demande tous les jours davantage aux forêts. Aussi il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport; le champ des améliorations est loin d'être entièrement parcouru.

Il est une branche de notre industrie alpestre qui absorbe mal à propos une grande quantité de bois en pure perte, et qui pourtant serait susceptible d'être améliorée: c'est la fabrication des fromages.

Si un petit bénéfice peut, avec du temps et de la persévérance, être l'origine d'une grande fortune, une amélioration de ce genre, quelque chétive qu'elle soit en apparence, peut donner d'importants résultats et concourir puissamment à l'économie du produit des forêts.

Depuis longtemps déjà j'avais été frappé de la masse prodigieuse de bois qui se consume annuellement dans les chalets de nos montagnes, et avais acquis la conviction que cette dépense énorme pourrait être diminuée de beaucoup, par la raison qu'elle est due en grande partie à un défaut de construction des foyers.

Ces foyers, dans la plupart des cas, ne sont autre chose qu'un grand creux au milieu de la cuisine, et dans lequel

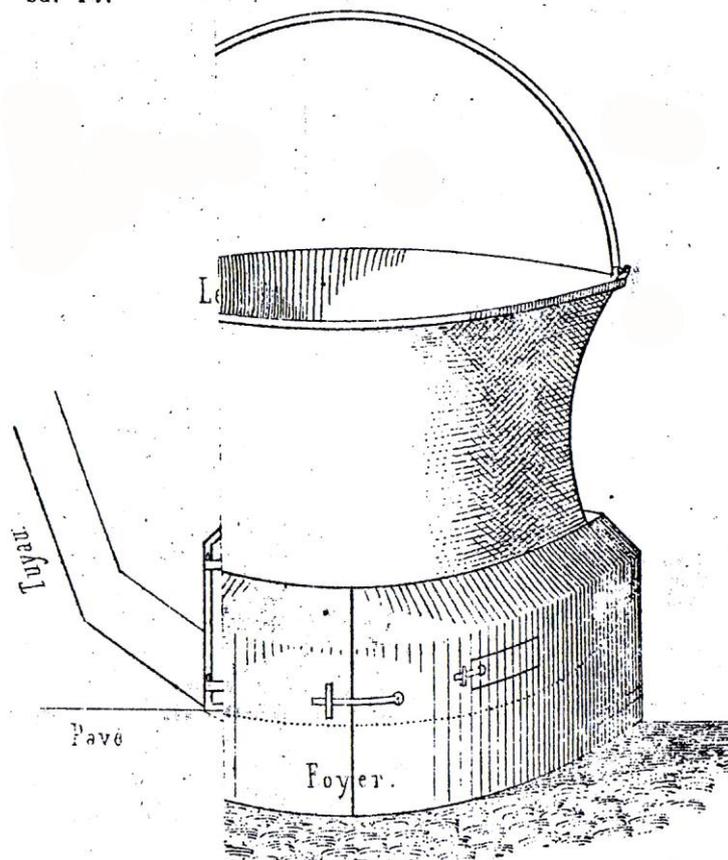
il faut souvent près d'un quart de moule de bois pour chauffer la chaudière avec son contenu.

Dans un voyage que j'ai fait l'année dernière dans les environs de Champagnole (département du Jura), j'ai trouvé la solution de ce problème et découvert le moyen d'obtenir le résultat économique que je m'étais proposé.

Il s'agit tout simplement d'établir un appareil en forte tôle qui enveloppe hermétiquement la partie inférieure de la chaudière et qui par le moyen de deux portes s'ouvre et se ferme à volonté pour la laisser passer. (Voir les figures ci-jointes.) Une petite porte est placée dans une des grandes pour établir le courant d'air nécessaire, et du côté opposé est adapté un tuyau, conducteur de la fumée. Cet appareil se pose sur un pavé convenablement dressé, et évasé en forme de soucoupe sous la chaudière, qui se trouve ainsi placée comme une marmite sur un fourneau potager. Il est facile de se rendre compte de l'économie qui résulte de ce moyen de chauffage : avec du bois fendu très mince et en petite quantité, on obtient tout de suite le degré de chaleur nécessaire.

On en peut voir un au chalet de la montagne des Grands-Plats, où l'essai que j'en ai fait a complètement réussi.

L'expérience a fait connaître qu'il faut, au moins en moyenne, pour la fabrication des fromages d'un été, un moule de bois de sapin pour 6 vaches, soit environ 14 moules pour un étivage de 80 vaches. (Quelques personnes comptent un moule pour 5 vaches.) Les renseignements que j'ai recueillis et l'essai que j'en ai fait ont prouvé qu'avec un entourage en question on peut compter sur une diminution des  $\frac{2}{3}$  de la consommation du bois, soit environ 9 moules sur 14.



On peut faire établir un de ces entourages pour le prix de 100 fr. ; à quoi il faut ajouter le transport, qui est peu de chose, et les réparations presque toujours indispensables au foyer ; ce qui fait que dans bien des chalets cette réparation serait payée la première année par l'économie faite sur le bois.

Cet appareil procure de plus une grande propreté à la cuisine : le contenu de la chaudière est préservé de toute saleté provenant du feu, et le fruitier n'est plus incommodé par la fumée. Le fermier fait de plus une grande économie de main d'œuvre sur la fabrication de son bois.

Si tous les chalets du district de La Vallée étaient pourvus d'un semblable appareil, il résulterait pour les forêts de cette contrée une économie annuelle de passé 600 moules de bois. En appliquant le même calcul à tout le canton de Vaud, on arriverait à un chiffre qui pourrait paraître fabuleux, mais qui pourtant n'aurait rien d'exagéré. En ajoutant à cela tous les bois qu'on emploie mal à propos en clôtures dans bien des montagnes, et qu'on laisse souvent pourrir sur le sol, on arriverait à économiser annuellement une quantité de bois suffisante pour alimenter de charbon les grandes et importantes usines de Vallorbe.

A l'époque où nous vivons, ces sortes de calculs se font tous les jours ; ils sont importants au double point de vue de l'économie sociale et de l'intérêt des propriétaires et fermiers de montagnes. Aussi je leur recommande à tous ce nouveau système de foyer, et me ferai un plaisir de fournir tous les renseignements désirables.

Vallée de Joux, le 28 janvier 1865.

L. REYMOND, garde-chef.

Journal de la Société vaudoises d'utilité publique, 18963.



Les entourages du creux du feu en métal vont désormais se généraliser. Celui de la Thomassette, avec tout le système pour recouvrir l'ensemble du foyer, est complexe.



Au chalet de la Muratte, en dessus des Charbonnières, où l'on procédait naturellement à une fabrication de fromage, le creux du feu avec entourage mur-métal, existait de même. Ici, la chaudière a été retirée du feu pour permettre de procéder à l'extraction du « grain » avec la toile avant que de déposer celle-ci bien remplie dans le moule à fromage situé sur l'enrochoir. Otto Leuenberger, jeune fromager à l'œuvre. Avec la photo ci-dessous du même, seules représentations de l'intérieur de ce chalet pendant plus de deux siècles.



L'homme tient à la main, pour la photo sans doute, le débattoir et le tranche-caillé.

Sur ce même alpage la fabrication du fromage cessa en 1957 ou 1958. Désormais le creux du feu était plus ou moins sans utilité. Bien que le berger dès 1964, Gaston Rochat, ait encore pu l'utiliser pour chauffer l'eau nécessaire à la préparation de ses « mixtures » pour l'engraissement des veaux.



La potence a sans doute disparu.



Gaston Rochat prépare ses « mixtures » pour les veaux sur le plateau de la romaine ayant servi anciennement pour le pesage des fromages. Elle reste en place aujourd'hui encore.

Le creux de feu de la Muratte fut malheureusement « bousillé » à la fin des années soixante par Gaston Rochat avec l'aide de l'un de ses fils qui n'est autre que le soussigné. Ce dernier, après plus d'un demi-siècle de cette action iconoclaste, se devait de recréer ce creux. Toutefois celui-ci, vu la disparition de la grande chaudière, construit en de plus petites dimensions afin d'accueillir la petite chaudière.



Et voilà le travail, simple en apparence, en réalité très difficile à cause des réajustements multiples. Ne manque plus que le tuyau d'évacuation de la fumée, en espérant qu'il n'y ait pas de retour par mauvais temps et faible tirage comme au Pré d'Etoy !

## Le barbelé

Le barbelé, l'horreur sans nom de la guerre des tranchées en 1914-1918, s'en ira peu à peu de sa belle mort. Ainsi, après une sorte d'interdiction d'usage dès vingt ans en arrière, le propriétaire du Chalottet en même temps que locataire de la Muratte, en cette année 2021, remplacera le barbelé de tous les parcs intérieurs. Ses projets seront même de faire pareil ces prochaines années avec les barbelés entourant les deux propriétés. Pour chacune environ trois kilomètres de ce fil désormais indésirable, remplacé qu'il sera par un fil électrique, ce qui ne sera qu'un modeste gain pour le touriste de passage qui l'empoignera à pleines mains, alors qu'il aura celles-ci mouillées et qu'en plus il aura les godasses mouillées !

Ce pauvre promeneur aura désormais perdu le goût des visites d'alpage !

Feu donc le barbelé. Et pourtant celui-ci devait constituer à l'époque où il commença à s'imposer, vers le milieu du XIXe siècle, un avantage certain pour clôturer ses propriétés.

### Des clôtures en fil de fer.

Une question importante dans l'aménagement et l'exploitation des pâturages a été de tous temps et est encore celle des clôtures.

Importante à un double point de vue : à celui du coût et du temps absorbé chaque année pour cet ouvrage, et à celui de la matière première qu'on y consacre.

Dans les premiers temps, les grandes étendues qu'on avait à parcourir en raison du peu de bétail, étaient causées qu'on n'avait presque pas besoin de clôtures. Un peu plus tard, lorsqu'il fallut se séparer d'une manière définitive et enfermer ses pâturages, on fit des clôtures en bois ; on avait le bois sur place, il ne coûtait rien, c'était un travail facile.

Cet état de choses a duré longtemps ; mais à mesure que les forêts ont disparu et que le bois a augmenté de valeur, on a cherché à remplir le but par d'autres moyens. C'est alors qu'on a commencé à faire des clôtures en pierres, appelées *murs secs*.

Ce fut une importante amélioration ; ces clôtures sont très bonnes, elles ont été dans bien des cas une occasion pour ramasser les pierres éparses sur les pâturages, mais leur plus grande utilité au point de vue de l'économie générale est d'avoir empêché la perte d'une quantité considérable de bois.

Mais, comme dans toutes choses, la perfection n'est pas encore atteinte, le dernier mot n'a peut-être pas encore été dit. La main d'œuvre augmentant sans cesse, la construction de ces murs est devenue coûteuse. Pour en établir de neufs, il faut payer de fr. 2 50, à fr. 4 la perche courante, suivant les localités, ce qui, pour les grandes montagnes, fait un chiffre énorme. Quelques particuliers de la vallée du lac de Joux ont eu l'idée de faire des clôtures en fil de fer. Cet essai a réussi. Elles consistent à planter en terre de petits poteaux et à étendre entre eux des fils de fer à des hauteurs différentes comme autant de fils télégraphiques.

Cette construction est fort simple; la distance entre les poteaux peut varier, mais il est bon de ne pas les éloigner de plus de 40 pieds. Le nombre des fils horizontaux peut, dans certains cas, être suffisant à trois, mais souvent aussi il peut être convenable d'en mettre quatre. Le plus haut se met à environ 3 $\frac{1}{2}$  pieds de hauteur, qui est celle des clôtures ordinaires. On enroule un tour du fil de fer autour de chaque poteau, et on le fixe au moyen d'un clou.

Pour n'être pas fortes en apparence, ces clôtures n'en sont pas moins très bonnes. Le bétail ne les franchit jamais et redoute beaucoup le contact de ces fils.

Le fil de fer est à si bon marché maintenant qu'une semblable clôture faite dans les conditions les plus défavorables, ne revient qu'à 60 c. la perche courante, à quoi il faut ajouter la valeur des poteaux.

Le travail le plus considérable est le creusage nécessaire pour placer les dits poteaux. Mais, au travers des forêts, dans les parties boisées des montagnes, ce travail est tout ou en partie supprimé; on remplace les poteaux par les arbres qui se trouvent sur la ligne ou à peu près, et l'on tend le fil de fer

de l'un à l'autre; de cette manière deux ouvriers veulent faire 50 perches de cloison par jour. Au lieu d'envelopper le fil autour de la tige de l'arbre, on le fait tenir au côté à l'aide d'un clou à large tête, après l'avoir enroulé autour; de cette manière les arbres ne sont pas endommagés.

Ces cloisons ont de plus l'avantage de pouvoir se déplacer facilement; on évite un grand inconvénient des murs, c'est que, lorsqu'ils deviennent inutiles par suite d'un changement quelconque aux limites, ils ne disparaissent jamais entièrement. Leurs ruines sillonnent les pâturages et occupent inutilement le sol.

Les détails de la construction de ces clôtures en fil de fer sont susceptibles de modifications et de perfectionnements; mais en principe il y a une grande amélioration et une importante économie; c'est un système qui mérite d'être essayé et étudié, et dont l'usage se généralisera dans nos montagnes.

L. REYMOND.



Le matériel pour poser les barbelés et l'application que l'on en fait sur l'alpage. Elles étaient pourtant bien belle, ces barrières de barbelés trois étages, les fils bien tendus...

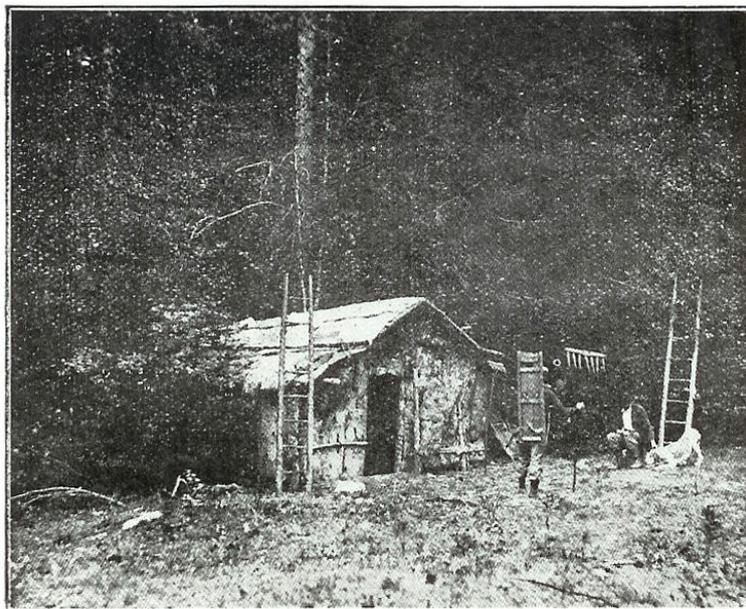


## Le levage des écorces

Autrefois cette opération était courante. On servait les écorces dans les tanneries. On pouvait aussi les utiliser dans des domaines qui nous sont inconnus.



Les écorces tirées des sapins en pleine sève sont roulées et entassées sur un char pour le transport. Le poids total du chargement tel qu'il est montré ci-dessus, peut être considérable. Nous sommes en présence d'une tannerie avec les peaux des bêtes qui pendent contre la façade. Henri Cordier, Au Pays des Sapins, vers 1925.



Les écorces pouvaient aussi servir à recouvrir des cabanes plus ou moins sommaires. Même ouvrage que dessus.



1. Balme

*Utilisée par des ouvriers forestiers comme abri pour le jour, cette hutte se compose d'un bâti de perches accoté à un surplombement de roche et recouvert de plaques d'écorce de sapin clouées. (Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)*



10. Hutte-toit

*Abri de bûcherons. Sur un bâti de rondins sont fixées des branches qui supportent de grandes plaques d'écorce de sapin. Les plaques de cette dimension ne peuvent être levées que sur les troncs des arbres abattus en été. Le toit à deux pans a le faite déjà orienté contre la pente. (Commune de Murg, lac de Wallenstadt.)*

Ouvrage sur la maison suisse. Réf. perdue. Hunziker ?



LA  
CABANE  
A  
ARTHUR

OU

L'HOTEL DU BUCHERON

La cabane restaurée  
affrontant l'hiver



## LA CABANE A ARTHUR,

Arthur Rochat †, bûcheron de métier, était un homme industriel. C'était un maître d'ans l'art de façonner le bois. Il construisit la première paire de lattes de mon frère Urbain, il façonna l'arbalète que l'on peut voir chez nous, il tailla bon nombre d'objets de bois utiles à sa parenté.

Il faisait souvent du bois sur la Muratte. Aussi un beau jour il décida de construire un refuge pour l'abriter lors des jours de pluie ou pour lui permettre de se reposer entre midi et la reprise du travail.

Aussitôt dit, aussitôt fait. La cabane construite vers les années 48-49 se dresse toujours fièrement dans ces lieux paisibles de la Muratte.<sup>1</sup>

La première fois que je vis ce digne monument forestier je me promenais avec mon père et mes frères; c'était en septembre 1952.<sup>2</sup> Depuis cette date je ne la revis pas pendant de nombreuses années. Ce fut mon frère Daniel qui me re montra l'emplacement.

Plus tard j'y allais souvent dîner en compagnie de frère Jean-Michel et des cousins François et Loucky.

---

1. Cette cabane avait une sœur jumelle, aujourd'hui détruite, sise en dessus du chemin après le clédard du Chauffour.

2. La marque de notre passage, malgré le temps est toujours visible sur le pan intérieur du toit.





Fig: François et Loucky (Louis) s'amuse à courir après une balle de tennis et à l'envoyer chacun dans les bords adverses.

Aussi dès le mois de juin je me rendis (une fois avec Chel et une fois avec Loucky) sur les premières coupes de bois. Là nous levions les écorces nécessaires. Voici

comment se pratique cette opération.

Tout d'abord tailler deux bois en forme de spatule. Nous déterminons ensuite la longueur de l'écorce par deux rainures circulaires aux extrémités. Puis nous pratiquons une longue coupure longitudinale. Alors, à l'aide du bois nous décollons doucement les écorces. Celles-ci viennent facilement mais il faut faire attention de ne pas les casser.

Enlever les écorces est un travail vraiment intéressant. C'est un plaisir que de voir ces écorces risquées de se se décoller avec la plus déconcertante



Fig: Louis décolle une magnifique écorce.

facilité. Il est, bien entendu, possible de lever des écorces de sapins qu'en période de sève montante.

Après la récolte nous transportâmes notre matière première, sous forme de rouleaux, à la cabane.

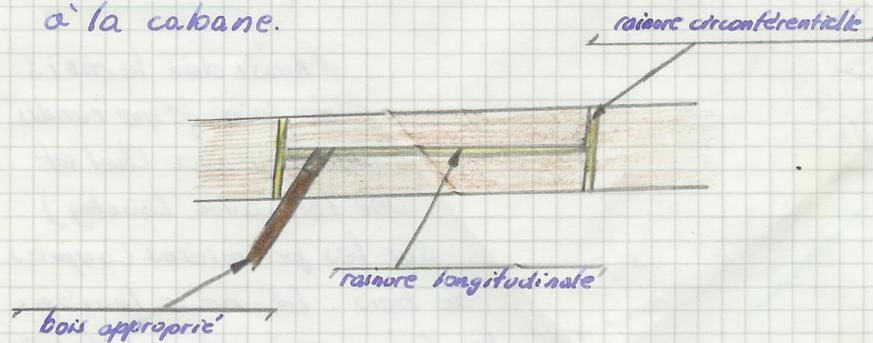


Fig: la manière de lever les écorces.

Comme en  
ne de l'es  
disposai  
de congé  
carrément  
Je me dis-  
passer  
à la cabane  
solitude.

Aussi dès  
soir je préparai mon matériel complet et me  
fis monter à l'hôtel du bûcheron le jeudi ma-  
tin.

Je jouai de malchance car je tombai sur une  
période particulièrement pluvieuse. Je dus tou-  
jours travailler en imperméable ce qui rendait  
le boulot difficile.



cette semai-  
cencion je  
de 4 jours  
je me mis  
à l'ouvrage.  
posai à  
ces 4 jours  
ne en toute

le mercredi

Donc, malgré la pluie je travaillais toute la journée. Je me nourrissais essentiellement de conserves. Je me nourrissais comme je le pouvais et comme je le voulais aux heures que je m'étais fixées. Quelquefois, pour me délasser entre les heures de boulot je tirais à la carabine depuis la cabane, la porte étant ouverte, sur les rives. J'avais aussi monter quelques archives à étudier je n'en eu absolument pas le temps. Je ne pus pas d'ailleurs finir la tâche que je m'étais imposée.

La première nuit je décidai de la passer dans la cabane. Je préparai en hâte le hamac avant la tombée de nuit. Celle-ci étant arrivée je me couchai. Malheureusement, vers 3h du matin, le toit n'étant pas entièrement terminé la pluie fit fêter la pluie. Les gouttes d'eau me tombai juste sur la figure ce qui n'était pas précisément agréable. De plus une odeur particulièrement forte de sève (odeur qui ressemble à l'odeur de pis) de sapin m'empêchait de fermer l'œil. Il n'y avait qu'une chose à faire, quitter les lieux et trouver un endroit plus favorable pour se rendre à Morphée.

La Moratte était ce lieu. Mais changer de pénotes au milieu de la nuit, transi de froid et sous la pluie n'est pas précisément agréable. Enfin! d'ons-y. Je passai mes deux autres nuits au chalet.

Le dimanche arriva et le boulot n'était pas terminé. Il restait à faire le plancher de la cabane, à nettoyer tout autour et à construire la barrière pour empêcher les vaches de se grat-

fer à la cabane.  
je m'occupai de ces différentes tâches, parfois  
avec quelque aide durant le courant de l'été et  
de l'automne.

Lorsque l'hiver arriva la cabane était fin  
prête à en affronter les rigueurs. Arthur eut été  
fier de la voir.

Le 5 juin 1966 je placai un livre d'or à l'inté-  
rieur de la cabane. Toute personne passant  
par ces lieux étant priée d'y inscrire son  
nom.

Depuis cette date beaucoup de personnes passent  
et repassent à la cabane à Arthur. Certaines  
la découvrent d'autres viennent voir si il y  
a des signatures et le cercle vicieux commen-  
ce.



Si vous avez l'occa-  
sion d'aller la voir  
n'y manquez pas.  
Vous verrez l'om-  
bre d'Arthur roder  
en ces lieux qu'il  
a aimé.

Les Charbonnières,  
le 10 août 1967.

Rémy Rochat

Le texte ci-dessus est l'un de nos premiers écrits dont on excusera la naïveté mais dont on pourra néanmoins comprendre l'authenticité. Il fut écrit en 1967, soit il y aura bientôt un demi-siècle. Comme le temps passe ! Depuis lors la cabane a été restaurée à maintes reprises. Suite à un incendie en 2008, il a même fallu la reconstruire entièrement. Personne ne différencie l'ancien du neuf ! La cabane souffrant néanmoins de problèmes de soubassement non résolus, elle nécessite des travaux permanents.



Levage des écorces sur une plante abattue par les forestiers de la commune de Vallorbe. L'usage du tourne-plot peut être utile voire nécessaire.



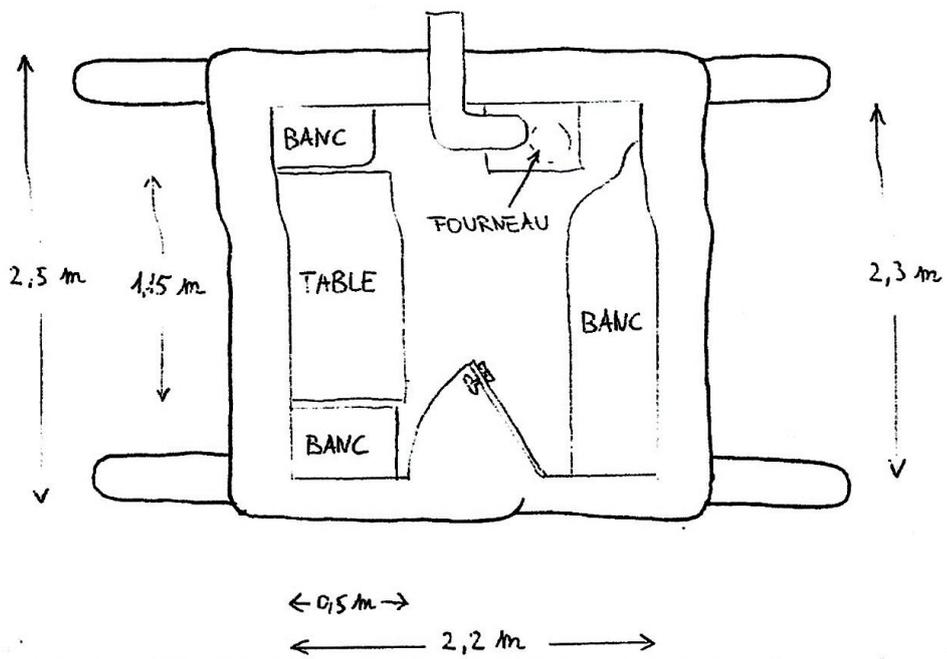
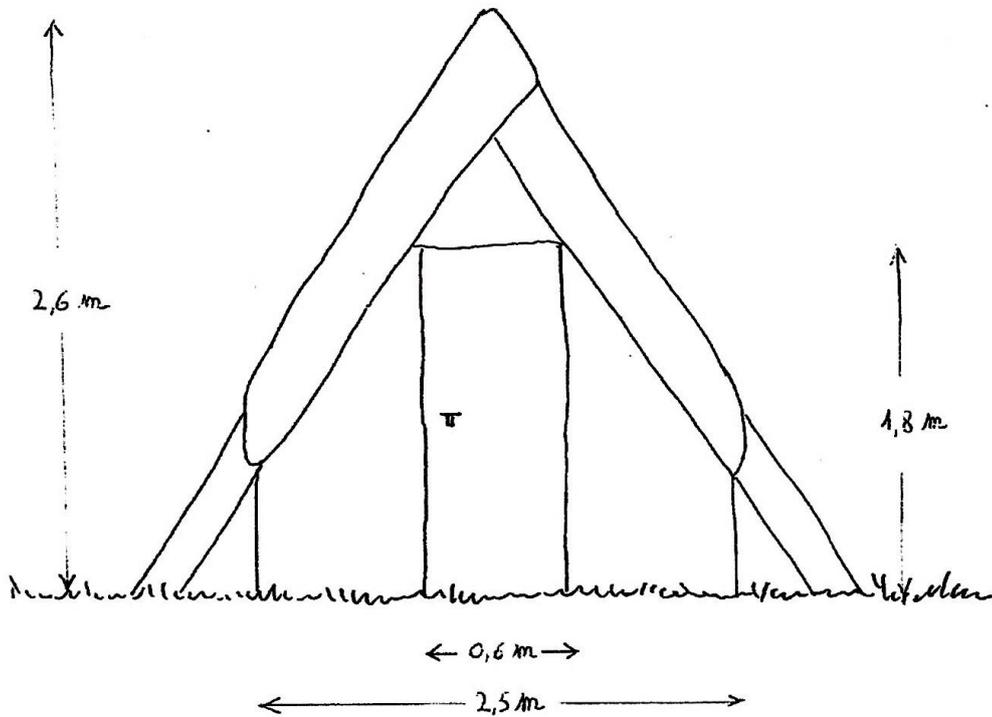
Etalage des écorces à proximité de la cabane une fois celles-ci amenée à bon port.



Travaux en cours et résultat final. Il a tout de même de la gueule, l'Hôtel du Bûcheron. On dit aussi cabane à Arthur.



# La Cabane à Arthur



## Le levage des sangles

Activité encore bien vivace, puisque le vacherin Mont-d'Or ne saurait exister sans sa sangle de sapin, celle-ci tirée de l'aubier de l'épicéa soit sapin rouge.

Toutefois la majeure partie des sangles se lève aujourd'hui sur France, puisque le produit y a connu un développement fulgurant à partir des années listéria, tandis qu'il a pour dire laissé sur place son compère le vacherin Mont-d'Or suisse. D'une même cause peut se faire sentir des effets différents. De telle manière que si, à la suite des événements liés à la listéria, le vacherin suisse a reculé de près de moitié dans son tonnage général, le vacherin français, dit Mont-d'Or, a vu sa production multipliée par dix !

Les raisons ? Le marché suisse est limité, la suisse-allemande consommatrice régulière du vacherin Mont-d'Or jusqu'à cette fin des années huitante, n'a jamais repris sa consommation. Il ne reste donc plus guère que la Suisse romande où le vacherin traditionnel est désormais concurrencé par une foule d'autres fromages. Pour ce qui est de l'exportation, vu le franc fort et les marges confortables des revendeurs, notamment sur la place de Paris, les perspectives de développement des ventes sont minces. Quant à la France, le marché est vaste, une progression peut y être menée grâce à une publicité adéquate.

Quoiqu'il en soit, de part et d'autre de la frontière il faut des sangles. Celles-ci sont prélevées sur l'arbre une fois celui-ci abattu. L'opération ne peut se faire que lors des grandes coupes et à la suite du travail des bûcherons. Elle a été déjà décrite dans maints ouvrages, aussi ne donnerons-nous ici qu'un rapide exposé.

L'arbre abattu, il a fallu choisir une belle plante sans trop de nœuds à la base, il s'agit maintenant de débarrasser l'écorce de sa partie rugueuse. On le faisait autrefois avec l'outil à batzer, aujourd'hui avec le plumet. L'usage en est délicat, avec une technique qui consiste à ce que l'on ne touche jamais le bois, et qu'au contraire on reste sans cesse en surface tout en enlevant les écailles et la première partie impropre de l'aubier.

Cette surface mise à nu, couleur de peau, on peut découper en celle-ci des bandes les unes à côté des autres. On le fait avec l'aide de la curette. Celle-ci coupe par la partie avant, le bec, et par les deux parties latérales. La sangle aura ainsi la largeur exacte de la hauteur d'un vacherin. Et si les sangles étaient levées les plus longues possibles autrefois, desquelles on faisait des rouleaux de 10 mètres, désormais elles ont la longueur demandée par le fabricant, soit 60, 80 ou 1.20, ces dernières pour les gros vacherins de 30 cm de diamètre environ, ceux-là que dans le métier on nomme roues de char !

Ces sangles ne sont plus roulées, mais emballées, tenues par un élastique mis à chaque bout. Le paquet peut comprendre une quinzaine de pièces.

Et tous ces paquets seront mis à sécher devant la maison du leveur<sup>4</sup>. De telle sorte que les sangles seront livrées sèches au fabriquant qui les ébouillantera afin

---

<sup>4</sup> Dit sanglier en terme actuel.

de leur rendre leur souplesse d'une part, et d'autre part de les stériliser. Cela n'enlèvera en rien leur goût tannique qui transparaîtra lors de la consommation du vacherin, tout au moins dans la matière mise en contact avec la sangle.

La confection de la sangle ainsi que son utilisation, sont aussi anciennes que le produit lui-même, cité pour la première fois pour la Franche-Comté au milieu du XVIIe siècle. Resté longtemps de fabrication locale en France, devenu de production courante voire industrielle sur Suisse dès le milieu du XIXe siècle.

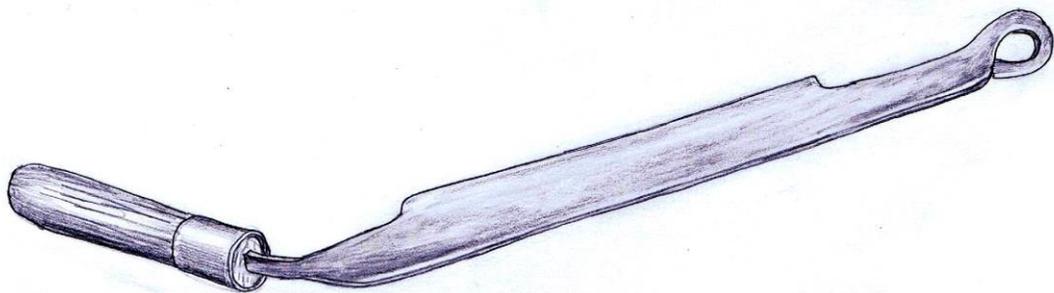
L'histoire du vacherin, dans toute sa complexité, est à découvrir sur : [histoirevalleedejoux.ch](http://histoirevalleedejoux.ch)



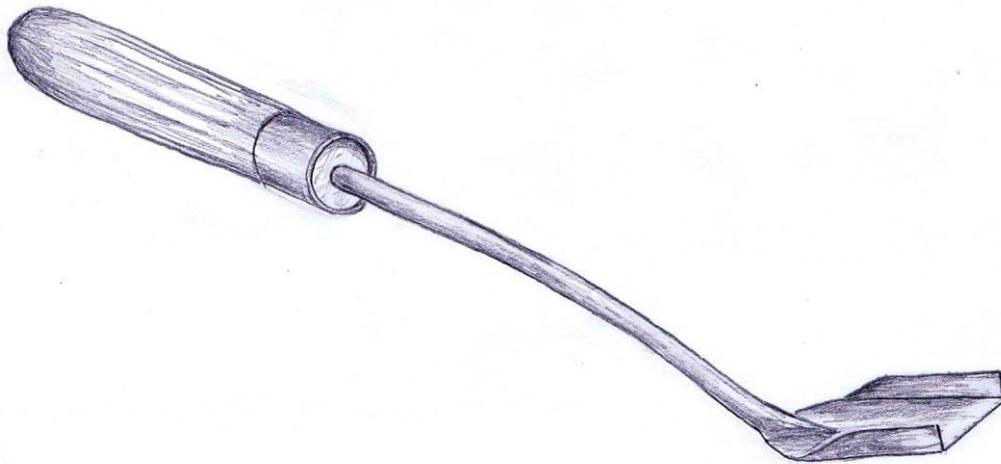
Votre serviteur à l'œuvre. Le métier est salissant, et surtout à la sève montante, quand celle-ci vous gicle sur les mains, et même parfois à la figure !



Sangliers français avec leur récolte de la journée. Le poids en est conséquent, rejoindre un véhicule à quelque distance est un vrai chemin de croix. Dans la main du personnage de gauche, le plumet.



Qu'avait précédé le couteau à batzer.



L'irremplaçable curette.



Sangles roulées à l'ancienne, couteau à batzer, curette, hache du bûcheron, voilà le petit monde du leueur de sangles.

## Le portrait

Marianne Golay, sanglière

## L'amour de la forêt au service du vacherin

Vincent Maendly Texte  
Olivier Allenspach Photo

**L**e vacherin Mont-d'Or. Marianne Golay l'aime «comme ça». C'est-à-dire nature, «avec des patates ou du pain». Et quand cette quinquagénaire des Charbonnières en achète à la Fromagerie du Séchey, elle a une petite satisfaction intérieure: c'est elle-même qui a prélevé, sur le tronc mis à nu d'un épicéa, la sangle boisée de 2 mm d'épaisseur qui cercler la pâte molle et lui confère sa saveur particulière.

Marianne Golay est sanglière, une rude profession séculaire et saisonnière. «Qu'elle est la seule femme à exercer», souligne, admiratif, Pascal Monneron, gérant de l'Interprofession du Mont-d'Or. Modeste, la Combière est certaine que non. Qu'importe. «Je ne me suis jamais sentie femme dans un milieu d'hommes. Tout au plus les gens pensent que je travaille avec mon mari. Ce qui est faux», glisse-t-elle.

C'est bien son époux, Armand, garde forestier, qui lui apprendra en 1997 à «lever les sangles», comme lui le faisait pour arrondir ses fûts de bois à l'époque où il était apprenti. Employée de commerce de formation, Marianne Golay a alors 37 ans et cherche en vain un emploi à temps partiel après avoir passé plusieurs années à tenir son foyer et élever ses deux fils. Ce «petit bout de femme», comme la décrit Pascal Monneron, se lance dans cette activité très physique et un rien dangereuse, puisqu'elle s'exerce au beau milieu des coupes de bois.

«Les deux premières années ont été difficiles: j'étais épuisée et démotivée car je ramenaient peu de sangles.» Prête à jeter l'éponge, elle est encouragée par son mari.

Elle persévère, s'accroche. Au point que, quinze ans plus tard, ses yeux bleus brillent quand elle évoque l'écorçage si pénible des arbres, la résine poisseuse qui imprègne ses habits et ses rencontres furtives avec des coqs de bruyère. Elle s'y consacre avec ferveur quelques mois par année, en automne et au printemps. Si le reste de l'année la Combière travaille pour l'agence de l'ECA du Sentier, c'est comme sanglière qu'elle est devenue une figure locale.

Loïn d'être taciturne comme on imagine volontiers - «et à tort» - les forestiers-bûcherons, Marianne Golay est aussi volubile que sociable. «Très consciencieuse dans son travail, généreuse de son temps, elle est facile à vivre et a beaucoup d'empathie», raconte Danièle Magnenat, la fromagère du Séchey. «Ce n'est pas quelqu'un

«Je ne me sens jamais oppressée dans une forêt. Dans un parking souterrain, oui»

d'aventurier. Elle est simple dans ses goûts.» Son amie depuis vingt-cinq ans s'amuse ainsi de l'imaginer soulever des halères au Centre sportif du Sentier, l'hiver. Pour la sanglière, ces exercices de musculation sont incontournables pour ne pas souffrir du dos: elle lève parfois jusqu'à 20 000 mètres de lanières dans l'année.

À l'image de son époux, Marianne Golay a rapidement fait de la forêt son univers, qu'elle aime arpenter seule en raquettes, à skis de fond ou à VTT. «Je m'y sens bien. On peut venir deux fois au même emplacement, il sera différent. Il y a



## Carte d'identité

Née le 4 mai 1960, au Sentier.

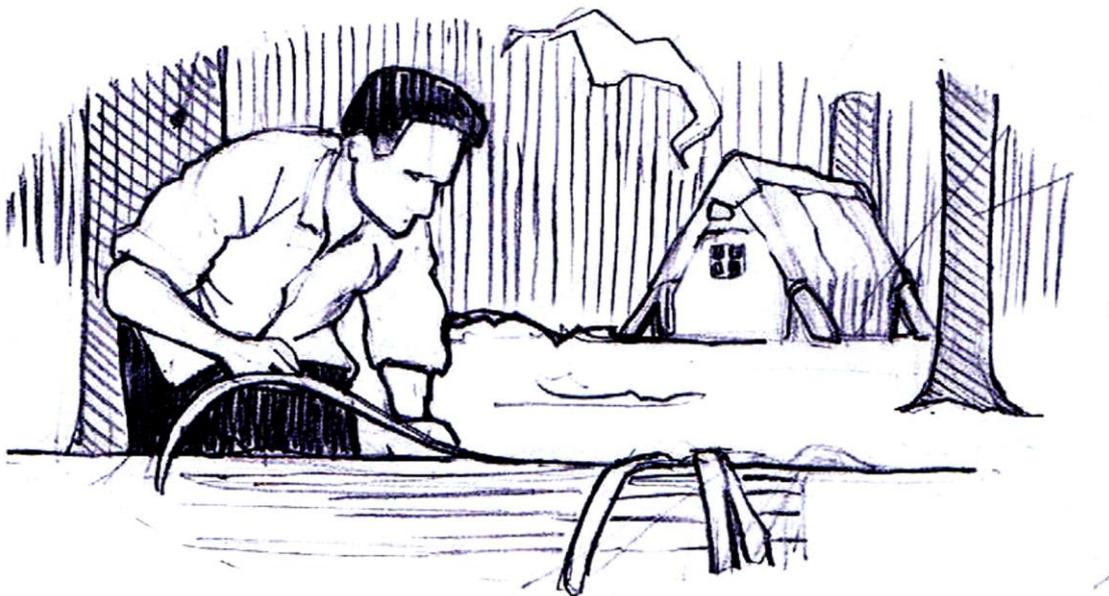
## Cinq dates importantes

1976 Apprentissage d'employée de commerce chez Jaeger-LeCoultre.  
1977 Rencontre Armand, son mari.  
1982 Naissance de Freddy.  
1985 Naissance de Bertrand.  
1997 Apprend à lever des sangles.

des couleurs, des odeurs, des bruits... C'est une question d'ambiance, c'est indescriptible, confie-t-elle. J'aime les endroits fermés. Pas besoin qu'il y ait un dégagement: je ne me sens jamais oppressée dans une forêt. Mais, dans un parking souterrain, oui! La ville, très peu pour elle. Yverdon est déjà trop grande. «L'autre jour, j'y suis allée... Eh bien, je ne me sentais pas très bien.»

La nature, rien que la nature. La sanglière n'a pour ainsi dire connu que ça, vu qu'elle a toujours vécu à la vallée de Joux. «Je suis une Jaquier de Prez-vers-Sivrière,

dans le canton de Fribourg, mais mes parents sont venus tôt à la Vallée. J'y suis née.» Un saut de puce l'amènera du Solliat, où elle a grandi, aux Charbonnières, où elle retapera avec son époux une vieille ferme pour y vivre. Aujourd'hui, elle ne se voit pas vivre ailleurs. «C'est un peu le propre du Combière d'être attaché à sa région», rigole Marianne Golay. Du coup, elle s'évade par la lecture, car les voyages ne sont pas sa tasse de thé. A moins qu'il y ait à la clé de vastes forêts à explorer. Le couple s'est ainsi rendu au Québec il y a dix ans. «Et nous allons y retourner.»



Esquisse P.-A. Rochat pour un nouveau timbre à vacherin.

## La fête du vacherin

On sait que le vacherin Mont-d'Or, vacherin tout court dans notre bon Pays de Vaud, avait pris une fameuse secouée lors de trois affaires successives :

- 1985, affaire salmonelle
- 1986, affaire thermisation
- 1987, affaire listéria.

Suite à ce dernier coup du sort, les ventes chutèrent de moitié pour ne plus jamais atteindre le chiffre total de 1000 tonnes qui avait été réalisé lors de la saison 1981-1982. Les ventes sont à l'heure actuelle d'environ 600 tonnes.

Un citoyen du village des Charbonnières eut la bonne idée de proposer une sorte de lancement de saison en septembre, opération qui se nomme en France voisine « La coulée ». Ici l'on parlerait simplement de la fête du vacherin. La première eut lieu en 1997. Cette année 2016 aura donc lieu la 20<sup>e</sup>.

Cette fête, qui se tient sur la place de l'église aux Charbonnières et dans les environs immédiats, voit le lancement de la saison par la dégustation des premiers vacherins. L'époque correspond à la descente des troupeaux, passage toutefois quelque peu folklorique du bétail des éleveurs du village dont les bêtes sont parfois déjà descendues des alpages depuis plusieurs jours. A notre connaissance aucun troupeau ne descend de manière authentique des montagnes ce jour-là.

Productions diverses avec claquement de fouet, cor des Alpes, Ranz des vaches, lancer de drapeaux, etc...

Le tout pourrait paraître un peu apprêté, le public raffole et ne manque jamais au rendez-vous, même par temps de pluie, ce qui est très souvent le cas.

Une affiche est éditée chaque année qui, vu la qualité du graphisme, peut permettre de réaliser une belle collection.

La fête du vacherin, malgré que celui-ci sera de moins en moins fabriqué et affiné aux Charbonnières, qui en étaient le grand centre d'affinage autrefois, est destinée à durer.



Armand Golay en 2004, alors garde-forestier de la commune du Lieu, seul tavillonneur de la région.



Mme Anna Golay, mère d'Armand, en 2004. Elle était alors la dernière à monter des boîtes à vacherin à domicile. Elle a arrêté depuis lors, après avoir pratiqué ce petit métier d'appoint pendant une bonne cinquantaine d'années. Qui dit mieux ?



2009. Mme Golay a passé le relais à une jeune dame du Brassus.

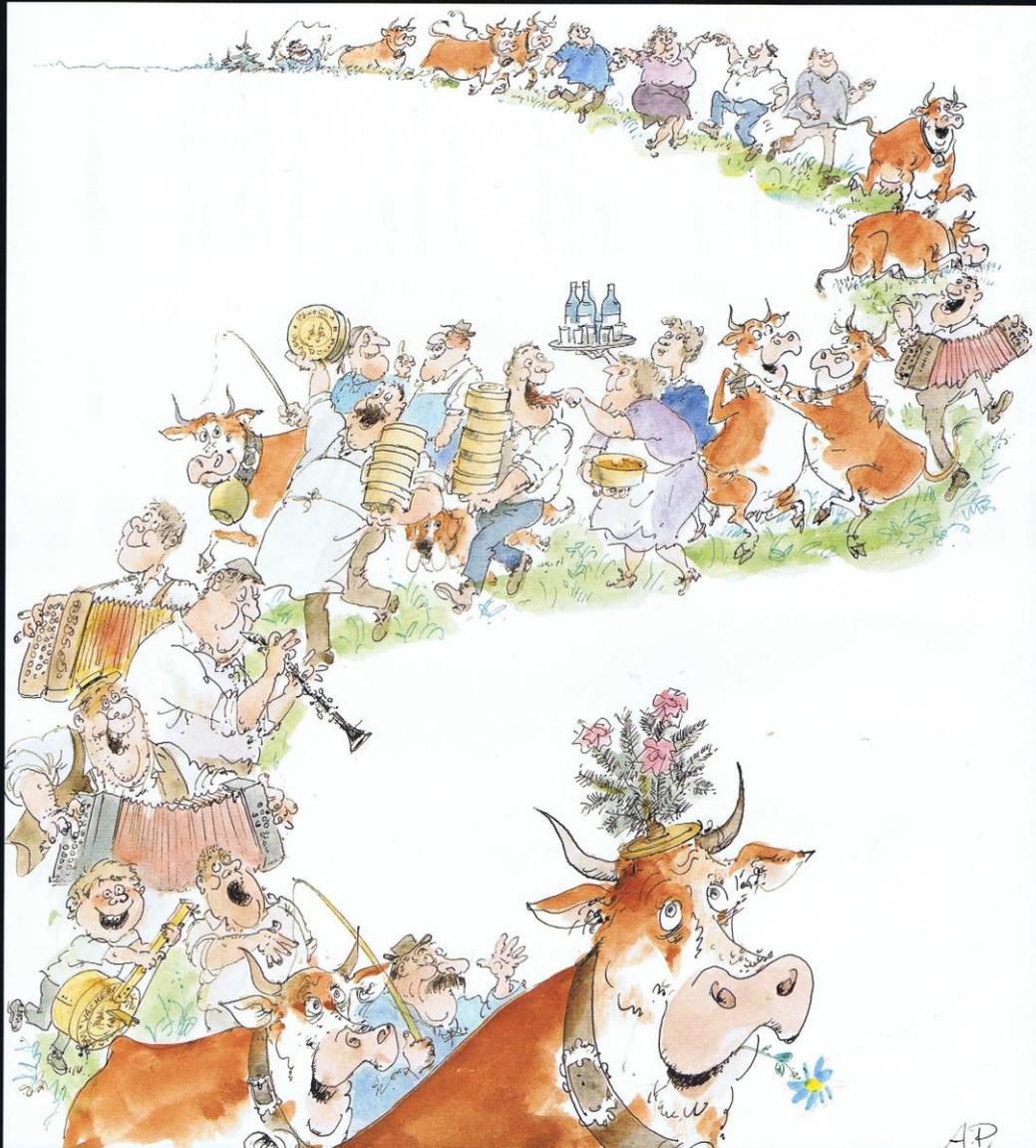


Mme Marianne Golay, femme d'Armand, est la seule dame à lever des sangles à vacherin, profession annexe et de saison. Il s'agit donc d'une sanglière !



Lancer du drapeau et cor des Alpes devant l'église des Charbonnières.

# Fête du vacherin Mont d'Or et descente des troupeaux Samedi 27 septembre 1997



Imprimerie Dupuis SA - Le Brassus

dès 9 h devant l'Hôtel du Cygne  
**aux Charbonnières** Vallée de Joux  
Suisse

marché de produits régionaux, dégustations  
animations, «Chants d'autrefois», musique et bal  
champêtre

Organisation : amodlateurs, fabricants et affineurs de vacherin, Hôtel du Cygne

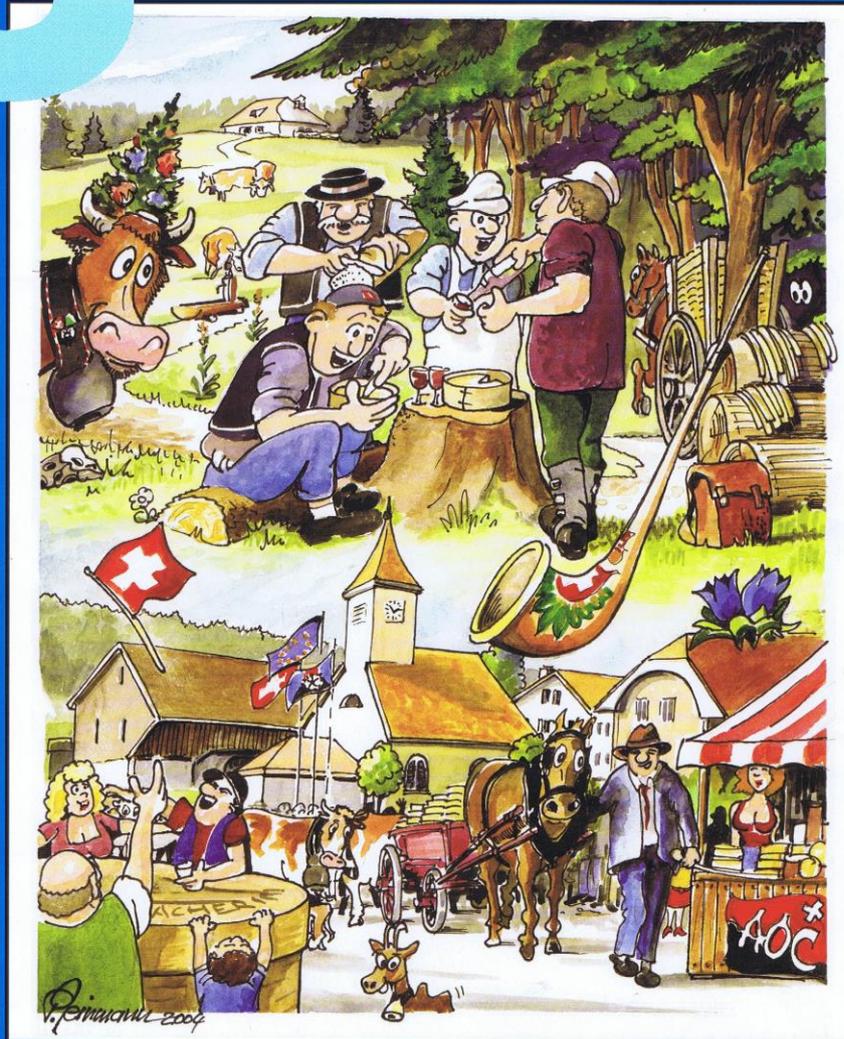
Première affiche. Dessinateur : A.P., soit André Paul = Paul Perret. On ne le présente plus !

8

# Fête du vacherin Mont d'Or

## et descente des troupeaux

Samedi 25 septembre 2004



## Les Charbonnières

dès 9h sur la place du village

Marché de produits régionaux - Dégustation des premiers vacherins Mont-d'Or   
Cors des Alpes - Orchestre champêtre - Sonneurs de cloches  
Animations - Cantine - 12h: Partie officielle



Organisation : amodiateurs, fabricants et affineurs de vacherin

La relève pour Reinmann qui signera désormais toutes les affiches vacherin.

## La fête de la Palestine aux Charbonnières

Précisons tout d'abord qu'il ne s'agit nullement une manifestation en faveur des Palestiniens ! Et pourtant le nom de Palestine, pour ce petit alpage situé en dessus du village des charbonnières, est directement lié avec la région de ce nom.

On cherchait une appellation ronflante pour ce qui était la montagne ou le chalet à l'oncle Armand et que venait de racheter Elie Rochat-Golay, sauf erreur dans la première décennie du XXe siècle.

- Dis-voir, James – James étant aussi un Rochat, et aussi un chasseur, ami de Elie Rochat-Golay - n'aurais-tu pas une idée pour nommer ce chalet autrement que le chalet de l'oncle Armand.

- Ecoute-moi, il s'y fait souvent des assemblées à vocation plus ou moins religieuse, pourquoi ne pas l'appeler la Palestine ?

La Palestine était un terme employé communément à l'époque, début du XXe siècle, pour la terre actuelle portée sous le nom d'Israël. Par ailleurs les problèmes de colonisation de la région par des juifs réfugiés se posaient déjà.

Alors va pour Palestine. Le nom était trouvé et ne changerait plus.

Elie Rochat-Golay décède en 1926. Par testament il lègue son alpage au village des Charbonnières. Celui-ci, reconnaissant, décide en l'honneur du généreux donateur, de faire chaque année une fête à destination surtout des enfants des écoles qui y recevront un prix et chanteront sous la direction de l'institutrice et de l'instituteur.

La fête était lancée. Elle se nomme la Palestine. Elle devait durer, toujours avec les mêmes buts, auquel on joignit la distribution de petits pains après avoir fait en cortège et en chantant le tour du chalet, et la remise d'une bouteille de blanc, une par ménage, genre Goût du Préfet ou Coup de l'Etrier, vin fourni par le marchand du coin, Alphonse Rochat, puis son fils Franck.

Le tout sous l'administration du village des Charbonnières, qui, tout en faisant partie de la commune du Lieu, possédait alors son propre système politique.

Ce même village des Charbonnières devait malheureusement baisser pavillon en 2010. Tous ses biens, ainsi que ses dettes, furent repris par la commune du Lieu qui hérita en conséquence de la Palestine.

Celle-ci plus ou moins gérée, en forme de location, par l'actuelle Société de Développement.

Les fêtes se poursuivent, avec cependant de moins en moins de lustre. Les générations changent, les tenant d'une Palestine se faisant plus clairsemés d'année en années et les nouveaux venus moins intéressés par ce type de manifestation simple et bon enfant.

La fête voyait l'organisation, par la Société de gym tout anciennement, par le Ski-club ensuite et enfin par la jeunesse, de jeux divers auxquels prennent part enfants et adultes.

Se donnait autrefois le célèbre picoulet, qui n'est qu'une ronde, avec le jeu du mouchoir et autres joyusetés. On vit des courses au sac, des tirs à la carabine, le jeu de la grenouille, la balançoire pour les enfants.

Le cadre est idyllique, joli petit chalet au milieu d'une clairière. Tout pour rendre les gens heureux et oublieux de leur vie ordinaire qu'ils ont laissée pour quelques heures dans le fond de la Vallée.



Le timbre apposé en première page des livres offerts aux enfants des écoles grâce au fond Elie Rochat-Golay.



Du temps de l'oncle Armand. Premier au centre, Ellen Virgine Rochat, grand-mère du soussigné. A l'arrière, deuxième depuis la droite, Jules Rochat, grand-père du même soussigné. Des fréquentations naissent là-haut et se concrétisent bientôt par des mariages. Ellen épouse Ellen, Alfred épouse Elisabeth, etc.



Palestine, le temps des réunions de la très nombreuse famille Jules Golay des Crettets à laquelle appartient Elie Rochat-Golay qui a épousé l'une des filles, Lydie. Le couple n'aura pas d'enfants, d'où le légat fait au village des Charbonnières de la propriété quelque quine ans après la prise de cette photo. Le chalet se voit à gauche, désormais sans plus d'affectation alpestre.



Palestine, jeu de la grenouille, années trente.



Le Picoulet, avec la rengaine d'amorce : le p'tit rond s'agrandira, le p'tit rond s'agrandira.



Années cinquante, course au sac.



Début des années septante. Distribution des petits pain. Armand Golay administrateur (avec casquette), Daniel Candaux, président du village (de dos). Les petits pains, au sucre il s'entend, sont commandés à la boulangerie du village tenue alors tenue par Otto Cotting.



Un chalet d'une simplicité désarmante qui n'en est pas moins une petite merveille !

## Le Carnaval des Charbonnières

Société créée en 1986 sauf erreur, sous l'impulsion d'une ressortissante de Suisse allemande, de Bâle ?, venue en épousailles aux Charbonnières. Le carnaval de cette localité, le seul de la Vallée, en est à sa trentième édition.



FAVJ du 3 mars 2016

FEUILLE D'AVIS
LES CHARBONNIÈRES
Rebecca Reymond

### Un carnaval de tous les «Super-latifs»



*Le public fait la ola!*



*La bande à Bifrare aux tambours*



*Le clown Macaroni et sa flûte au sirop*

**Samedi dernier, les rues du paisible village des Charbonnières ont été envahies d'une déferlante de Super-héros venus participer à la trentième édition du Carnaval. Encadrés par quelques magnifiques «Catwomen», ils ont rapidement été dirigés vers la grande salle. Seuls quelques parterres de confettis témoignent encore de leur passage...**

Pour sa trentième édition, le Carnaval des Charbonnières a mis en avant les atouts qui ont fait de lui une véritable institution à La Vallée: cortège accessible à tous, spectacle comique et bal, le tous ficelé de spaghettis et assaisonné à la sauce tomate!

A quelques détails près, car cette année - enfin - le cortège a parcouru les rues du hameau au sec et même sous le soleil. La bande à Bifrare, nostalgique, a souhaité ressortir ses tambours et faire office de Guggenmusik. «comme à la belle époque». Les mémés du comité, quant à elles, ont commencé la fête avant tout le monde, par l'apéro, se pomponnant jusqu'à l'heure du cortège, où elles sont apparues en costumes des origines. Elles ont été traitées comme des reines par l'actuel comité: «Nous leur avions même préparé une rétrospective VIP, en ressortant les archives et articles parlant du carnaval des Charbonnières, depuis ses débuts», relève Sophie Meylan, sa présidente actuelle.

Pris en étau entre les tambours de la bande à Bifrare et les toupins de la jeunesse des Charbonnières, les familles sont donc arrivées à la grande salle des confettis plein les cheveux, et le sourire jusqu'aux oreilles.

**Un clown aux multiples visages**  
Là, le clown Macaroni les attendait pour un spectacle «Tip top Suisse», qui a fait mouche. Assisté de papas désignés volontaires, l'humoriste réputé a fait rire de bon cœur les plus petits, avant de se transformer en «Dr Silac», pour un spectacle à l'attention des adultes.

Le plaisir de faire plaisir à une nouvelle fois animé le comité exclusivement féminin de cette 30<sup>e</sup> édition, malgré une fréquentation stagnante depuis quelques années maintenant. «C'est le seul carnaval de La Vallée, il faut s'y rendre et le défendre», conclut Sophie Meylan.



*Hanan Todeschini (à g.) et Stéphanie Donato déguisées en Catwomen, comme toutes les autres dames du comité: Susi Cotting, Sophie Meylan, Micheline Humberset, Nicky Muirhead et Julia Bifrare.*

## Exploitation de la gentiane sur les pâturages et distillation

Une règle du XVII<sup>e</sup> siècle, pour la commune du Lieu, interdisait la récolte des racines de gentiane dont on devait faire déjà à l'époque des concoctions à vertus thérapeutiques. On ignore le pourquoi de l'interdiction.

La gentiane, malgré cette restriction administrative, ne fut sans aucun doute jamais abandonnée.

Documentairement on la retrouve au début du XIX<sup>e</sup> siècle, pour devenir peu à peu, on parle ici de la maturation et de la distillation de la racine toujours, un produit local fort apprécié. La gentiane bonne pour les maux de ventre, soit digestion difficile. Ainsi prendra-t-on un petit verre de gentiane après une bonne fondue !

De nombreux distillateurs se sont succédés à la Vallée de Joux depuis cette époque. Les plus fameux furent sans doute les Dalloz du Bas-du-Chenit, Lucien dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, son fils Eugène de 1921 à 1949. Le premier eut véritablement une réputation internationale, allant exposer ses produits jusqu'à Jérusalem en 1898-1899, le second poursuivit la renommée de la marque en obtenant force médailles.

L'histoire de l'exploitation et de la distillation de la gentiane à la Vallée de Joux a été racontée dans l'ouvrage : La Gentiane au cœur de nos racines, publié en 2013. Il est dû à la contribution de plusieurs auteurs. Il était la pièce maîtresse d'une belle et grande manifestation où le village des Charbonnières fut déclaré : village européen de la gentiane. Ce titre hautement honorifique est signalé sur plaque aux trois entrées du village.

A l'occasion de cette même fête de la gentiane de 2013, fut créé l'« Hymne à la gentiane », musique de Jean-Pierre Hartmann, paroles d'Eric Rochat.

Outre quelques amateurs qui s'activent à domicile, deux distillateurs « officiels » sont établis aux Charbonnières : Dominique Bonny, distillerie du Risoud, aux Epinettes, et Jean-Michel Rochat, distillerie Le Pèlerin, anciennement distillerie du Chenaillon, du nom d'un ruisseau coulant à quelque deux cents mètres à bise de l'établissement.



Les outils, le pic ou pioche à arracher, et le trancheur, pour réduire les racines de gentiane en morceaux qui seront mis à fermenter dans des cuves spéciales.

TUNIS 1893, OR  
 DIPL. D'HONNEUR  
 MARSEILLE 1896  
 HORS CONCOURS  
 MEMBRE DU JURY

1898 JÉRUSALEM 1899  
 HORS CONCOURS  
 MEMBRE DU JURY

CHICAGO 1893, MÉD. D'OR  
 DIPLÔME D'HONNEUR  
 YVERDON 1894, ARGENT  
 DIPL. D'HONNEUR

LE CAIRE 1895  
 ST-ÉTIENNE 1895  
 GENÈVE 1896  
 MARSEILLE 1896

A. TRUB & CO. - LAUSANNE & YVERDON.

*Distillerie Spéciale  
 de Gentiane*  
 QUALITÉ SUPÉRIEURE  
*Distillation au Bain-Marie*

*Lucien Dalloz*  
 DISTILLATEUR

AU BRASSUS  
 Vallée de Joux  
 (SUISSE)

Représenté par M<sup>r</sup>

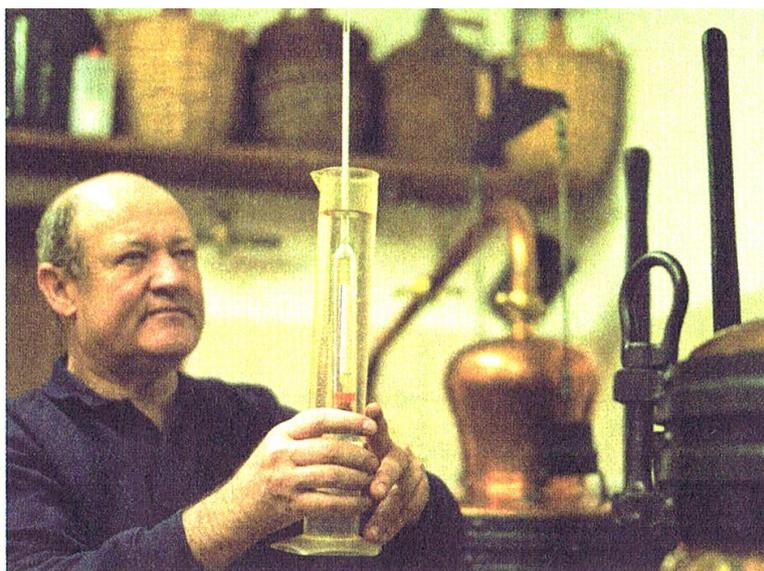
La belle réclame de Lucien Dalloz.



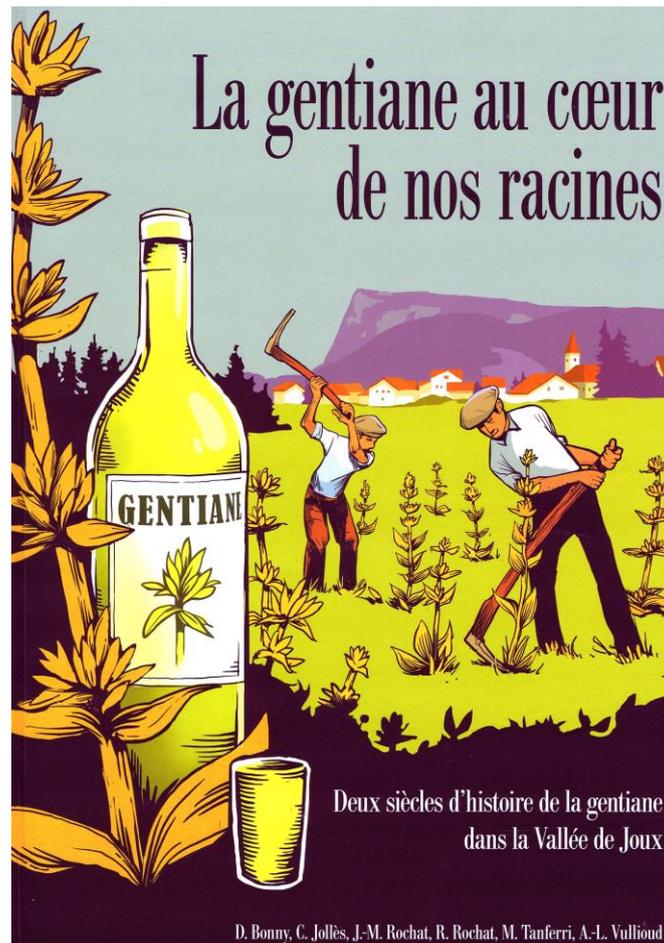
L'arracheur à l'œuvre sur l'un de nos pâturages du Jura.



Etiquette créée par René Meylan, reprise par son successeur Adrien Rochat, puis enfin par Jean-Michel Rochat. Chose amusante, dans les dessins propres à cette activité, on joint volontiers la grande gentiane acaule, très caractéristique du Jura, qui n'a pourtant rien à voir avec la grande gentiane jaune !



Dominique Bonny dans son laboratoire des Epinettes, aux Charbonnières. Figure concentrée, la distillation de la gentiane est affaire sérieuse où toutes les étapes de cette transmutation sont importantes.



Toute l'histoire de la gentiane à la Vallée de Joux dans cet ouvrage format BD de 38 pages couleur, 2013.



## Le Noël des Charbonnières

Se donne depuis des lustres, des décennies même, voire plus d'un siècle, à l'église de ce village le 24 décembre.

Fête de village qui voit se rassembler les familles.

Autrefois présence du Chœur-Mixte, aujourd'hui disparu, et fortes productions des enfants des deux classes de l'école. Cantates. Plus tard simples scénettes racontant la nativité. Récit du pasteur, l'une de ces bonnes vieilles histoires de Noël où chacun retrouve une virginité d'âme qu'il perdra pendant les 364 autres jours !

La tradition voulait une distribution des choux. Ceux-ci consistait en un emballage fait d'un papier crêpe, avec à l'intérieur le rond de carton pour donner la forme, une orange, un petit pain, une branche de chocolat et une figurine en bois : éléphant, girafe, rhino, tigre, rois mages, etc...

Pour les plus grand la brochure de Noël.

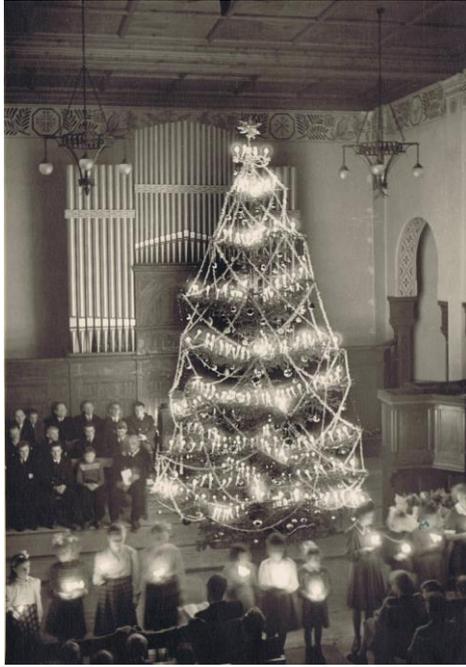
Chacun va chercher son chou à l'appel de son nom. Dans le village il y a surtout des Rochat, avec un bon nombre de Golay. Les autres noms sont peu nombreux mais viennent peu à peu et au fil des années, perturber cette émouvante énumération !

On allume l'arbre au début de la cérémonie. On le fait alors avec le fil courant d'une bougie à l'autre, ce qui provoque cet embrasement général si impressionnant aux yeux des jeunes enfants. Le soussigné eut l'honneur d'allumer l'arbre à cinq ans, acte mémorable s'il en est et qu'il n'a pas oublié.

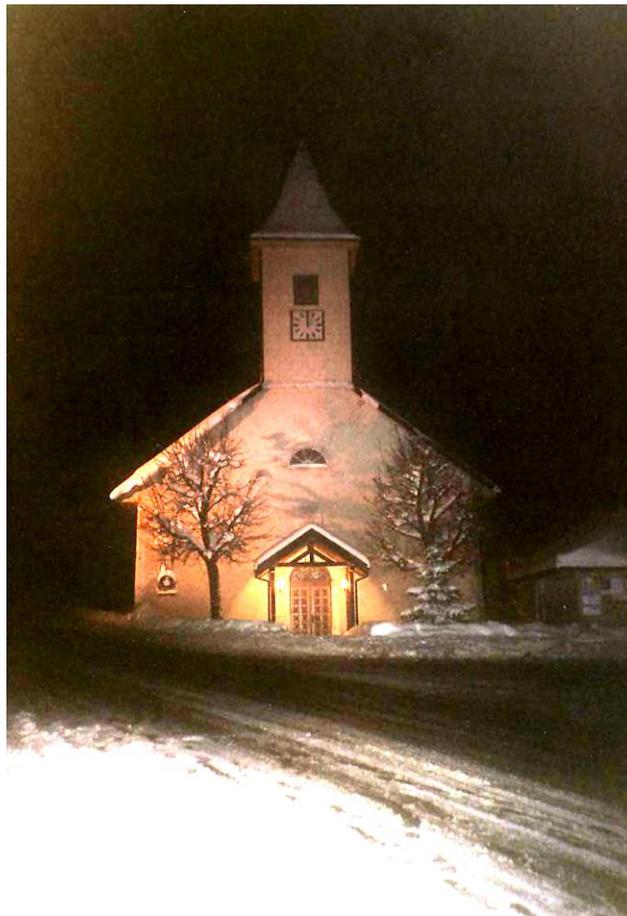
En 1958 ou 1959, alors que l'allumage de l'arbre effectué de cette manière manqua de bouter le feu au temple, on s'en tiendra désormais à une façon plus simple et moins risquée d'allumer les bougies. Une à une. Désormais, l'arbre illuminant toute l'église, l'usage des ampoules électriques n'est plus nécessaire. Et c'est alors que nous apparaît toute la magie de Noël, mille lumières se reflétant dans les grosses boules de couleur entre lesquelles passent les cheveux d'ange et les guirlandes dorées ou argentées. On se permet même en cette joyeuse et heureuse époque, d'allumer des épis de Noël, ce qui remplit la salle de cette fumée un peu âcre et piquante, et pourtant si délicieuse. Plus encore dans le souvenir. Là aussi usage interdit depuis lors. Juste reste-t-il permis désormais les chants et les prières !

Malgré ces restrictions successives, malgré les productions qui se sont étioilées, conséquences de la fermeture des deux classes d'école, malgré aussi la disparition du chœur-mixte, le Noël perdure. Toujours le 24 au soir dès sept heures et demie, pour ressortir peu après huit heures et demie tout en acceptant le petit pain tendu par deux jeunes gens de bonne volonté.

On boit le vin chaud devant l'église ou sous le couvert de la fontaine. C'est une soirée où véritablement l'on est heureux, et même si en réalité l'on ne ressent plus tout à fait les chaudes impressions d'enfance qui nous avaient transporté haut dans le ciel à l'époque.



Le Noël avait lieu le 23 décembre dans la salle d'école du Séchey – point d'église pour ce petit village – et le 25 décembre dans la grande église du Lieu. Les coutumes y étaient très certainement les mêmes. Photo Eric Dépraz.



Eglise des Charbonnières le 31 décembre 1999, à 23 heures 59 minutes et quelques secondes.

## **Le premier août**

Fête nationale suisse. Se célèbre dans tout le pays, d'un bout à l'autre, dans le Jura, comme dans les Alpes et sur le Plateau.

Autrefois feux de bois sur les sommités. Spectacles multiples que l'on apercevait loin à la ronde.

Le premier août des Charbonnières, avec cortège, un tambour en général mène la danse, feu au bord du lac, il y a peu encore discours du président du village et tandis qu'il glorifie notre bienheureuse patrie, des pétards éclatent parfois sous vos pieds, où des fusées montent droit dans le ciel dont vous redoutez de recevoir les restes sur votre tête. Les chances sont faibles, on l'avoue, et pourtant, allez savoir.

Le cortège suit un parcours inchangé. Il part de la place de l'église, il monte le haut du village où il tourne devant chez Loya du Poste, il descend les Chappes, il emprunte la route des Crettets. Ensuite il va jusqu'à l'extrémité du village, autrefois même jusque chez Imboden, entre le Pont et les Charbonnières, tourne, revient sur ses pas et enfin emprunte la route arrière, côté lac.

Le feu est sur l'espace qu'il y a entre les maisons et le Brenet. On écoute donc les paroles de notre cher président, on entonne l'hymne suisse dont on n'arrive jamais à bout, on regarde le feu brûler. Et bientôt l'on se dit que la saison est en train de tourner, avec la fraîcheur de la nuit que l'on découvre sitôt que l'on s'est éloigné de l'énorme brasier.

Les jeunes du Séchey quant à eux, autrefois, alors qu'ils étaient nombreux et apparemment unis comme les doigts des deux mains, construisaient un feu sur la plus haute bosse de la Ripière, pas très loin du village, et s'y rendaient le soir de ce patriotique premier août pour y mettre l'allumette.

Des feux se construisirent sur l'une ou l'autre des sommités du Mont-Tendre. Samuel Aubert, notre chroniqueur local, y participa plus d'une fois et laisse des témoignages de ce 1<sup>er</sup> août, alors même que l'on était encore en guerre et que l'on ne savait pas trop comment la situation allait tourner. La Suisse à son tour envahie ou au contraire à l'écart de par sa belle neutralité et bientôt prête pour une longue période de paix ?

La menace lors de la seconde guerre fut de beaucoup plus conséquente.

### ***Le 1<sup>er</sup> août au Mont-Tendre – FAVJ du 8 août 1918 –***

*Dans l'idée d'éviter la propagation de cette insidieuse grippe, le Conseil d'Etat a interdit les réunions et manifestations habituelles du 1<sup>er</sup> août. En quoi il a eu parfaitement raison. Mais, était-ce enfreindre son arrêté que d'aller allumer le feu traditionnel sur la montagne, autour duquel se réunissent bon an mal an une vingtaine de personnes, dans un air de toute pureté et exempt de*

*microbes ? Nous ne le croyons pas et c'est dans cette assurance que, le 1<sup>er</sup> août, nous avons pris, comme d'ordinaire, le chemin du Mont-Tendre.*

*Là-haut, on le sait, le bois n'est point très abondant. Les séchons sont, il est vrai, nombreux, mais il faut les aller couper à cinquante, cent mètres, au-dessous du sommet, et les hisser sur ses épaules ou à la force du poignet jusqu'au point culminant. De sorte qu'allumer le feu du 1<sup>er</sup> août est une jouissance qui exige comme préliminaire un travail harassant.*

*Grâce au bienveillant concours de bras jeunes et robustes, nous venons à bout de la tâche et au crépuscule, le combustible est dressé, échafaudé, prêt pour l'holocauste. Il n'y a plus qu'à attendre les premières étoiles.*

*Déjà un, deux feux s'allument. La Capitaine brille d'un vif éclat ; les Piguet-Dessous ou la Thomassette également. Du côté du pays, il n'y a pas de retard ; bien loin dans le Jorat, bien haut dans les Alpes de Fribourg, plus près du côté de Vaulion, de Ballaigues, de vives lueurs embrassent la nuit qui descend. Allumons le nôtre. Oh ! c'est fait en un rien de temps. Le bois est sec à souhait, un chiffon de papier, une allumette et les flammes jaillissent, s'élèvent crépitantes, transformant notre tas de bois en un brasier immense. Ah ! qu'il brûle bien notre feu, comme il éclaire la nuit qui doucement enveloppe nos montagnes, notre pays bien-aimé qui repose calme et paisible comme un flot semé au milieu de la tempête.*

*Notre feu, ce n'est pas un feu quelconque, c'est le feu du 1<sup>er</sup> août. Et l'on sait tout ce que cela veut dire. En 1291, les montagnards d'Uri, Schwyz et Unterwald conclurent un pacte solennel, non pour proclamer leur indépendance, non pour se constituer en un nouvel Etat, mais pour s'unir contre les ennemis du dehors et se prêter un mutuel appui en cas de danger. De leur alliance et des circonstances, il est advenu, à la suite des temps : la Suisse, notre pays qui, cependant, a passé par bien des crises. Il a failli sombrer dans la tempête, et cela chaque fois que ses enfants ont été désunis. L'union et la concorde sont le ciment de son existence et les feux du 1<sup>er</sup> août qui illuminent la nuit silencieuse ne sont-ils pas un symbole, le symbole de cette union, de cette unité qui nous a parfois manqué, mais que nous devons réaliser coûte que coûte, au prix de concessions mutuelles. De feu en feu des liens invisible s'établissent et se croisent dans l'espace, et l'esprit qui s'en sert pour voler de l'un à l'autre, parcourt tout le pays du Jura au plateau, du plateau aux Alpes. De la Thurgovie à Genève, de Bâle au Tessin. Ils sont des milliers rassemblées autour des feux rougeoyants ; ils sont des milliers encore qui les regardent et les suivent des yeux. En cet instant. Tous se sentent dominés par la pensée qu'ils appartiennent à la même et grande famille née du pacte solennel de 1291.*

*Là-haut, nous sommes une poignée, amis de la montagne, venus d'en bas, bergers des environs, et de notre mieux nous chantons quelques-uns de nos bons vieux chœurs patriotiques, qui, à cette heure, en ces lieux, revêtent une importance toute particulière. Tout de même s'il s'était trouvé là une vraie phalange de chanteurs, l'instant eût été unique, sublime. Deux ou trois bergers*

*disent encore chacun la sienne, c'est-à-dire la bonne vieille chanson du temps jadis, que l'on entend toujours avec plaisir.*

*Mais tout est devenu sombre. Des feux ont disparu ; d'autres rougeoient plus vivement dans le noir de la nuit ; direction Côte du Rocheray, une flambée magnifique troue le noir de la nuit et, plus près, vers les Grands-Crêts, une claire lueur révèle le feu des amis. Le nôtre faiblit et s'abîme en un tas de braises. Le moment du départ est là ; donc nous prenons congé des amis du Chalet de Yens et en route pour redescendre dans la nuit.*

S.A.



Le premier août au Séchey vers 1946, avec la présence de toute la jeunesse du village, plus un ou deux vieux de la vieille. La bouteille à droite du premier plan en témoigne !

## Ces coutumes que l'on a oubliées

### Quand l'on s'amusait au Mont-Tendre

Le fait nous est rapporté par le Juge Nicole :

*Ce fut environ le même temps (autant que j'an ai de connoissance) que commença peu à peu à se perdre une pratique usitée autrefois, qui, cepednant, ne fut entièrement abolie que quelques années avant le milieu du siècle suivant. Voici en quoi elle consistoit : les vachers, ou fruitiers, des montagnes des environs de Montendre, et d'autres plus éloignés, se rendoient, toutes les années, pendant six dimanches consécutifs, à commencer à la Saint-Jean, sur la sommité ce mont. Là, se rendoient aussi beaucoup de jeunes-gens des deux sexes, de tous les villages situés au pied de la montagne, et aussi quelques-uns de la Vallée. On y dansoit en rond, dans les place que l'on connoît encore aujourd'hui par l'enfoncement du terrain ; on s'y exerçoit à la lutte et au jeu de la pierre. Ce dernier consistoit à poser sur l'épaule une pierre fort pesante et à la pousser, par un mouvement du corps, aussi loin qu'il étoit possible. Des personnes du Pays-de-Vaud y faisoient conduire des vivres et du vin, on y mangeoit et buvoit souvent avec excès, ce qui occasionnoit ordinairement des disputes, des coups de poings, et quelquesfois des batailles sanglantes.*

*L'indécence de ces assemblées, composées de personnes de divers endroits et de différens sexes, la licence et les dérèglements qui ne pouvoient qu'en être la suite, sans parler de la profanation du jour du Seigneur, ne donnent pas une idée fort avantageuse de ceux qui les fréquentoient. On peut, cependant, présumer que ces assemblées, qui avoient aussi lieu dans d'autres endroits, en particulier sur la Dole, subsistoient depuis fort-long-tems, et il est assez probable qu'elles devoient leur origine à l'usage, déjà établi dans les premiers âges du monde, d'offrir, sur les hauts lieux, des sacrifices, qui étoient suivis d'un repas, de chants et d'autre cérémonies. On sait, tant par l'Histoire-Sainte que par la profane, que cet usage fut, dans la suite, adopté par toutes les nations, sans en excepter même les Juifs, et on l'a aussi retrouvé chez quelques peuples d'Amérique.*

Le Juge Nicole, président du Consistoire du Chenit, protestant pur et dur, n'allait d'aucune manière accorder des bons points à ces anciennes coutume où l'on danse, où l'on joue, où l'on rit, où l'on boit et mange.

Il est possible qu'elle ne se soit pas déroulée sur six dimanches consécutifs, mais lors d'un seul, qui aurait correspondu à peu près à la mi-août que l'on célèbre encore sur maints alpages.

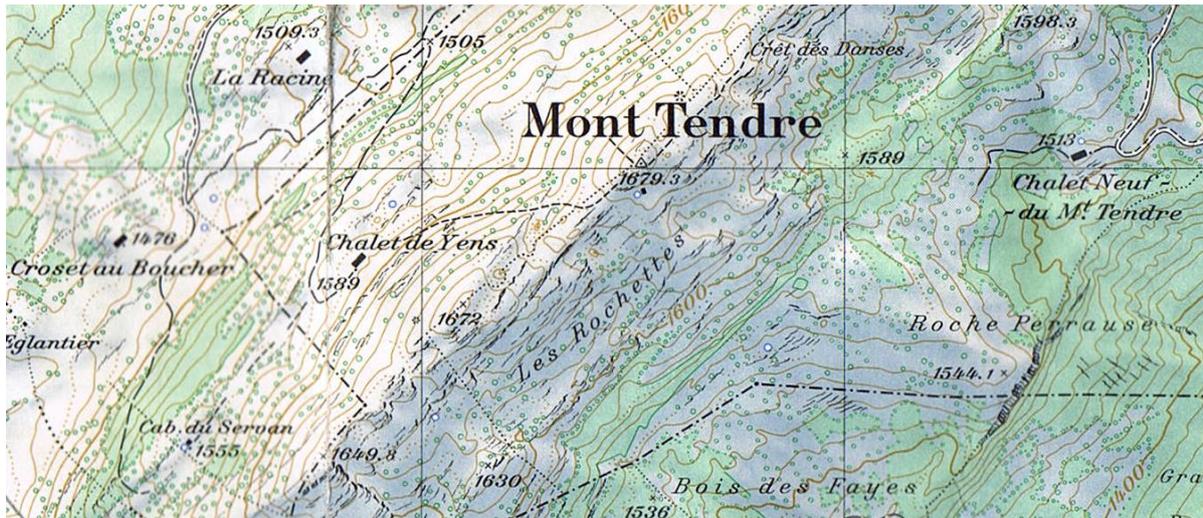
L'endroit où se déroulaient ces festivités se nomme le Crêt des Danses, situé à 300 m environ du sommet du Mont-Tendre, côté bise. Là se trouve plus qu'un crêt, un plateau où un nombreux public pouvait trouver place. On n'imagine

guère lieu plus favorable, presque au sommet de la chaîne, avec vue des deux côtés, mais surtout sur la plaine vaudoise au-delà de laquelle se profile par beau temps la silhouette magnifique et fort émouvante du Mont-Blanc. On n'a guère de peine à imaginer la joie des participants, surtout quand ceux-ci eurent bu un verre, un bon petit la Côte monté tout exprès pour l'occasion. Et il n'est pas interdit de penser que ces demoiselles aient aussi goûté au pur produit de la vigne. Alors dansez, mesdemoiselles, prenez du bon temps, ce sera bientôt l'hiver, mais aussi, n'en doutez pas, la fin de votre belle jeunesse et de votre jolie insouciance.

Ce type de fête ne devait pas tout à fait disparaître, remplacé par ce que l'on nommera bientôt kermesses. Celles-ci se déroulant pas très loin en somme, au Marchairuz, au Mollendruz, ailleurs encore. Y avait du monde venu des deux côtés de la chaîne, le bal très certainement, et les concerts donnés par les fanfares et les chœurs d'homme. C'était très emballant. La clairière où se tenait la kermesse du Mollendruz est à deux pas de celui-ci, de l'autre côté de la route. Une lampe est encore suspendue au-dessus de l'espace, alimentée probablement grâce à un câble électrique qui doit passer sous la route.



Il s'agit d'un vaste plateau herbeux plutôt que d'un Crêt qui figure à proximité et qui a donc pris le nom de Crêt des Danses. Un tel nom se retrouve en un autre lieu de la région, preuve que ce type d'amusement avait pu concerner plusieurs sites.



Carte au 1 : 25 000, Le Sentier, 1979.



Kermesse du Mollendruz. La petite clairière est pleine de charme. De l'autre côté de la route, l'auberge du Mollendruz.

**Quand l'on faisait « fregatz » de vengerons. Dans : La rivière – La Revue du samedi 5 juillet 1913 –**

*L'Orbe possède les poissons du lac de Joux ; à époques fixes, plusieurs d'entre les espèces de ce dernier, remontent les cours de la rivière pour frayer. Au printemps, c'est le vengeron et le brochet ; en automne, la truite. La montée des vengerons a lieu peu après la décongélation ; c'est un événement attendu avec impatience par une bonne partie de la population. Ces pauvres vengerons en effet se laissent prendre par milliers et tous prennent sans tarder le chemin de la poêle. Manger les vengerons est une sorte de rite qui revient périodiquement et auquel peu d'entre les Combiens se s'outraient. On mange les vengerons en famille, en société, en comité surtout. Tout comité qui se respecte (et on sait s'ils sont nombreux chez nous) y va annuellement de sa cassée de vengerons.*



Les vengerons remontaient alors les doux méandres de l'Orbe.

## Feux et repas d'examens à la fin de l'année scolaire

Alors celle-ci se terminait aux alentours de Pâques, soit au printemps. Les examens, qui duraient une bonne semaine et à l'occasion desquels on s'habillait toujours bien, il fallait être présentable vis-à-vis de ces messieurs de la Commission scolaire, que diable, constituaient une date clé dans le calendrier non seulement de notre enfance, mais aussi de toute la vie du village.

Si ces Messieurs, à midi, s'en allaient invariablement festoyer au plus grand des restaurants de notre village, le Cygne, et s'en revenaient vers les deux heures plus détendus et plus joyeux qu'ils ne l'avaient été le matin de bonne heure, quant à nous, à la fin des épreuves, Ô joie, puisque c'était le début des vacances de printemps, nous nous donnerions aussi du bon temps. Cela en allant mettre le feu à un gros tas de branches que nous avons construit les jours précédents. Puis, celui-ci réduit à l'état de cendre alors que nous l'avions regardé, éblouis, dans la nuit tombante, nous nous rendions chez l'un ou l'autre de nos copains pour le souper des examens. Celui était naturellement apprêté par la maman d'un tel qui se faisait un plaisir de nous « goberger » de la manière la plus somptueuse qui soit ! Il y avait ici une question d'honneur. Pour le soussigné, l'un de ces repas d'examen, ce pouvait être en 1959, fut la découverte fabuleuse des chips, spécialité qu'il ne connaissait pas du tout à la maison et dont il entendait parler ici pour la première fois. Quel régal !

Ces feux d'examen, comme ces soupers, laissent des souvenirs magnifiques.

Malheureusement tout cela devait s'éteindre dès le milieu des années soixante avec les remaniements scolaires, coutume qui, si elle avait duré, aurait été condamnée de manière encore plus rédhibitoire par la fermeture des classes du village pour envoyer tout ce petit monde se faire scolariser à l'autre bout de la vallée.

Les photos de ces diverses petites manifestations sont rares voire inexistantes. Une seule est en notre possession :



Feux d'examen sur la Cerniaz, vers 1959-1960. Où sont les filles ?

## Le ramassage des escargots

Il était de coutume pour chaque garçon, au printemps, avec les douces pluies de mai qui font sortir les escargots de leur coquille pour trouver leur alimentation, d'aller à la cueillette de ceux-ci. Les nobles gastéropodes étaient alors mis dans un sac de jute qui se trouvait vite mouillé de bave. Ces coquilots, terme fribourgeois pour désigné les escargots, nous on parlait de « cotchs », se trouvaient au pied des murs de pâturage, le long de la ligne de chemin de fer, aux Cruilles, site marécageux où l'on trouvait ces mollusques sous les grandes orties qui poussaient à profusion sur le bord de l'étang.

Ces cueillettes nous amenaient dans un peu près tous les coins de la campagne de notre village que nous apprenions ainsi à connaître sur le bout des doigts. Souvent il pleuvait, meilleure condition pour que les gastéropodes se sortent et se mettent presque d'eux-mêmes dans votre sac ! Celui devenait bien lourd, non pas toujours pas une récolte surabondante, mais bien plutôt par la mouillasse à laquelle il était soumis, complètement détrempé de pluie et de l'eau de la végétation.

La récolte était ensuite amenée au marchand du village qui nous la payait environ 1.- le kg, ce qui constituait pour nous un salaire tout à fait inespéré. Car s'il y avait aussi les taupes à attraper, dont les queues nous étaient payées trente centimes pour les grises, 50 cts pour les noires – ici le jackpot –, le gain obtenu par les escargots était souvent plus conséquent, et surtout de beaucoup plus rapide, puisque les escargots nous étaient payés par Mme Martin – Martin étant l'escargotier – aussitôt après la pesée.

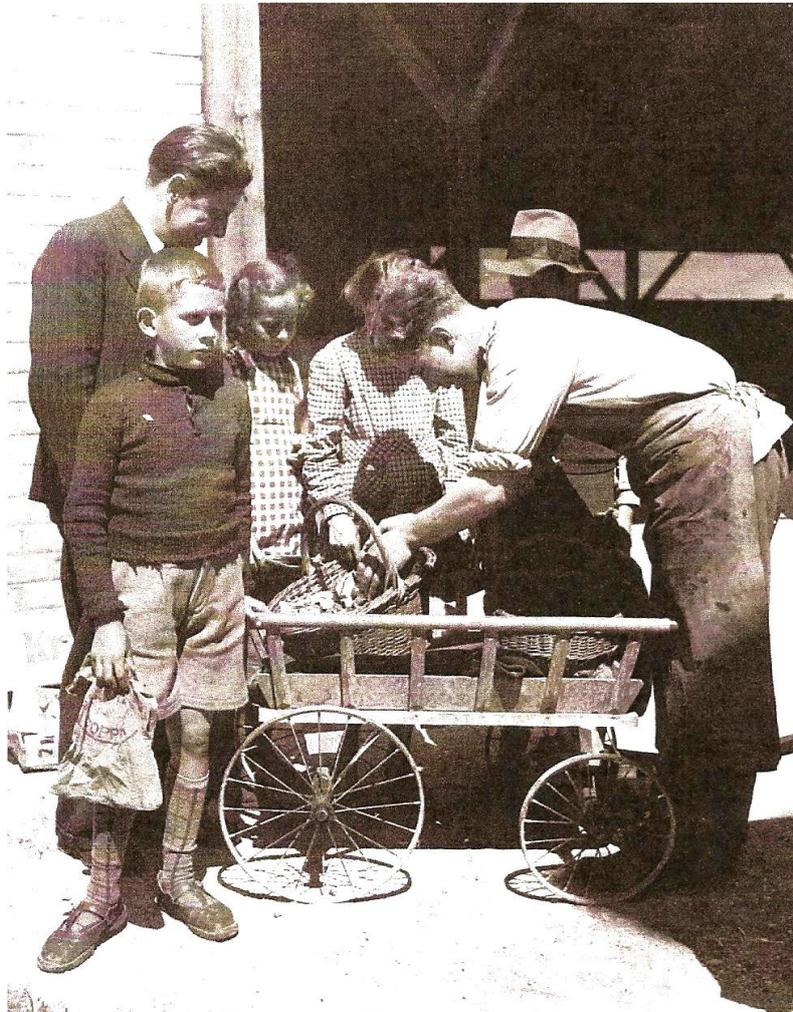
Mais se rendre à la fabrique d'escargots était une rude épreuve. L'odeur, due à la cuisson de ces pauvres bêtes, étaient absolument insupportable, qui noyait par ailleurs tout le bas du village. Si bien que lorsque nous allions à la primaire-supérieure du Pont, par exemple, en vélo, il fallait nous boucher le nez là où commençaient ces abominables effluves, pour ne le dégager que cent mètres plus loin. Heureusement qu'alors, mais là c'était plutôt à l'automne, il y avait l'odeur de la gentiane qui émanait de la distillerie Meylan. O souvenirs ! Ô souvenir de ce village dont les spécialités alimentaires, escargots, vacherins, cuisses de grenouille, perchettes, gentiane, nous en mettaient souvent plein le nez !

Un village dont la réputation portait loin, jusqu'à Genève où la pancarte « escargots des Charbonnières » était affichée dans certains restaurants, jusqu'au lac Lioson, où les bateaux fabriqués par le père Doret, aussi fabricant de fournitures de boîtes à vacherins, les liquettes qu'on les nomme, voguaient sur les eaux calme de cette jolie gouille d'eau.

Mise en cartons des escargots. Saviez-vous que les Charbonnières, dans la vallée de Joux, possèdent l'un des plus grands commerces d'escargots en Suisse ?



Le personnel, à la fabrique d'escargots, ou plutôt à la conserverie Martin, était essentiellement féminin.



Des élèves, sous la direction de leur maître, M. Emile Baudraz, s'en vont livrer leur récolte d'escargots mise dans des paniers. Était-ce là une opération collective en vue de remplir la caisse de classe à destination d'une course d'école un peu plus conséquente que d'autres ?

## La prise des taupes

Ces diables de bêtes avaient la mauvaise habitude de lever des taupinières superbes au milieu des champs, ce qui compliquait la tâche des agriculteurs, et en particulier des faucheurs, à la faux d'abord, plus tard avec la faucheuse mécanique.

La taupe était considérée comme un fléau dont il fallait se débarrasser à tout prix. L'administration du village était chargée de maîtriser le problème en taxant la surface des champs de chaque propriétaire et en exigeant de ceux-ci une taxe de taupage, celle-ci devant servir à dédommager financièrement le ou les taupiers.

En ce qui est un autrefois déjà fort lointain, on engageait chaque saison un taupier qui venait de la plaine faire sa saison à la montagne. Plus tard les enfants du village remplacèrent cet homme du métier et de chargèrent eux-mêmes d'éradiquer la taupe, si faire se peut. Du moment qu'il y avait rémunération, le jeu en valait la chandelle. Le village payait donc 30 cts pour les taupes grises – campagnols ou mulot - et 50 cts pour les taupes noires - derbons –

On se faisait donc taupier amateur et à temps partiel, l'automne ayant notre préférence, alors que les taupinières apparaissent dans toute leur beauté sur l'herbe fraîchement repoussée après la dernière fauche des regains. Matériel : un vieux sac à main ou une caisse, des trappes, un couteau et les petits bâtons nécessaires pour arrimer la trappe tandis qu'une taupe seulement blessée pourrait l'emporter loin dans les profondeurs du terrain. Ne pas oublier une réserve de boutons qui remplaçaient les boucles disparues dans la terre toute belle noire, presque lustrée, de nos meilleurs champs.

L'apprentissage se fait sur le tas. A chacun ses trucs. Mais voilà, il y a les vrais taupiers, et les amateurs. Les vrais taupiers vous attraperont plus d'une centaine de bêtes en une saison, tandis que les amateurs resteront bien au-dessous du chiffre de cinquante.

Encore là aussi une raison d'arpenter le territoire de son village et de le connaître à fond. On sait les coins. Dans certains il y a les taupes grises, et dans d'autres les taupes noires. Attraper une taupe noire, de beaucoup les moins nombreuses, avec un poil court et soyeux, est considéré comme un véritable exploit. La taupe grise reste ordinaire. Le drame étant de tuer les bêtes que le piège n'a fait que blesser. Talon, couteau, tout est bon pour mettre un terme aux souffrances de ces pauvres bêtes qu'il n'était pas question pour nous de voir souffrir.

On coupe la queue et on jette le cadavre en pleine nature. Les oiseaux s'en chargeront !

La paie se fait en fin de saison, alors que l'automne a oublié sa splendeur et que déjà s'approche l'hiver. Les queues mises dans une petite boîte métallique en attendant leur prochaine livraison, vous offrent cette petite odeur un peu

trouble mais néanmoins supportable, car elle est la preuve évidente de votre adresse et de la bonne connaissance du terrain. Et puis plus ça sent, plus en conséquence vous avez attrapé de taupes !

Aucune photo ne pourra malheureusement illustrer cette activité que désormais les enfants ignorent. A plus forte raison que l'argent de poche ne leur est plus mesuré, qu'au contraire même, il leur tombe littéralement dans les mains sans qu'ils n'aient rien à faire !

Les taupes existent encore et poursuivent leurs ravages, tolérables parfois, destructeurs quand l'espèce s'est multipliée et vous a labouré un champ de fond en comble. A tel point même parfois qu'il sera nécessaire de semer au printemps, voire même de labourer.

Le taupier le plus à envier, tout au moins selon nos critères, est probablement celui de Versailles !



Il est évident que nous n'avons jamais ressemblé à celui-là !

## **Autres coutumes perdues**

Les pliures des boîtes à vacherin décorées au moyen de la pyrogravure.

Maints usages différents lors de l'affinage ancien des vacherins.

Fête de la Société de Tempérance aux Epinettes. Le lieu, toujours le même, une petite clairière bien sympathique d'où l'on peut admirer le lac de Joux, porte le nom de la société organisatrice de cette petite fête : la Tempérance. La Croix-Bleue étant d'origine religieuse, il y avait naturellement culte. Jeux divers. Distribution du thé à quatre heures, mis dans une grosse boille et distribué à la louche à lait ! Toute une ambiance.

Autres réunions de ce type en ce lieu dit de manière générale les Epinettes.

Fête de fin de saison aux glacières du Pont. Elle fut grandiose et n'eut lieu sauf erreur qu'une seule fois.

Les bals du Grand Hôtel du lac de Joux, costumés ou non.

Les sorties d'église des mariés ayant eu une activité dans le domaine du ski. Haie d'honneur, chacun des membres non présent à la cérémonie à l'intérieur de du temple portant l'un de ses deux skis de manière inclinée. Les mariés passent sous cette haie de ski tandis que d'autres, des dames en particulier, lancent des poignées de riz, signe de bonheur et d'une descendance certaine.

Le bouquet mis sur le dernier char de foin de la saison rentré dans la grange.

Rouler les œufs en bas des champs. Les œufs arrivant entier en bas de la pente devaient sûrement, en des temps anciens, offrir quelque avantage à son propriétaire. Lequel était-il ? Affaire galante là aussi ?

Cacher les œufs, coutume probablement universelle.

La boucherie, avec l'abattage du cochon en fin d'année, avec les coutumes alimentaires et sociétales que cela comporte. La distribution par exemple dans le cadre de la famille de la saucisse à rôtir qui ne peut se garder longtemps. Réalisation de la tête marbrée à partir des pieds de cochon. Morceaux de viande baignant dans une huile ou saindoux qui devient gélatine. Le tout mis dans un bol qui retourné, vous offre alors cette tête marbrée sous forme de dôme semi-circulaire.

Le premier muguet se cueillait à la montée. Il poussait volontiers sur les pierriers.

Les morilleurs jaloux de leurs coins !

La cuisson des gâteaux aux pruneaux au four du village, de façon à avoir ce type de dessert pour tout le mois de janvier, le dernier gâteau se mangeant le 31 et terminant avec succès cette période d'abondance.

Pour ces mœurs et coutumes, dont chacune n'est qu'un tout petit morceau du patrimoine immatériel, voir l'ouvrage d'Auguste Piguet : Monographie folklorique de la Vallée de Joux, deux tomes, Editions Le Pèlerin, 1999.

Existait-il un repas pour clore la période des foins (ou des fenaisons), alors que les faucheurs pouvaient rentrer à la maison ?

L'arrivée et le départ des faucheurs qui passaient une partie des jours de pluie au bistrot, y mangeant peut-être une partie de ce qu'ils gagnaient !

Naturellement l'arbre de Noël, à la maison ou à l'église, et toutes les coutumes liées à cet événement marquant dans l'année. Coutumes différentes d'une région à une autre. Des ouvrages traitent de ce sujet.

Monter à la Dent est aussi une coutume. En même temps qu'un acte de foi, puisqu'à grimpée se découvre le merveilleux paysage de la Vallée de Joux auquel on ne peut que lui rendre hommage. Et s'étonner parfois d'habiter un si beau pays que l'on espère pouvoir rester tel qu'il est.

Les berbots, faire un berbot, voilà encore une coutume, tout à fait générale à la Vallée, et même à toute la plaine vaudoise. Les enfants ont charge de garder les vaches à l'automne. La région comprend des prairies, mais aussi des bois, compacts ou en bosquets. Ainsi, tout en contemplant son bétail et le paysage environnant, on fait un feu et bientôt, dans les braises et les cendres chaudes, on y glisse des pommes de terre qui vont cuire. Et si bientôt la peau est carbonisée, la dégustation n'en sera que plus délicieuse. D'aucuns cuisent le saucisson dans ce même type de braises et de cendres, mis dans un papier d'aluminium.

Le bétail étant désormais gardé par les fils électriques, il n'y a plus aucune nécessité d'envoyer les enfants aux champs, et en conséquence plus possibilité pour ceux-ci de cuire des berbots, soit pomme de terre en robe des champs, ou aussi pommes de terre en robe de chambre !

Soit dit en passant, pour chaque village, le nombre de paysans s'est réduit comme peau de chagrin, et pour voir désormais un gamin dans les prairies de son lieu natal, ou même dans les bois du voisinage, il faut chercher longtemps.

Donc plus de berbots. Ceux-ci, on les fait dans la marmite à vapeur. Et avec eux on mange le vacherin, ce qui fait de ce menu tout simple un régal à ne pas manquer. Ne pas oublier non plus le pain, la salade verte, rouge même si cela se trouve, et bien entendu le coup de rouge pour faire mieux apprécier la vie ! Car on n'en aura jamais qu'une et si l'on ne vit pas bien celle que l'on possède, personne ne nous en donnera jamais une seconde. Tout cela étant bien entendu écrit noir sur blanc dans toutes nos coutumes !

On aura remarqué aussi plus haut, dans notre description des fêtes anciennes du Mont-Tendre, que ce type de manifestation donnera un jour, dès 1805, reproduite en 1808, la grande fête dite d'Unspunnen. Jeux de bergers avec comme point d'orgue, le lancé de la pierre. Au Mont-Tendre une grosse pierre trouvée sur les lieux, là-bas, près d'Interlaken, la pierre dite précisément d'Unspunnen et dont la destinée fut très particulière.

Le lancer de la pierre est donc vieux comme le monde, suisse en particulier !

Faire des feux. Voilà bien le propre des enfants d'autrefois, qui s'en allaient souvent dans les bois proches du village pour y mener en toute tranquillité leur vie de robinsons !

Oui, la vie avait aussi du bon, en ce temps-là, qui, dans le cœur, ne s'oubliera jamais.

Et tels furent nos souvenirs en vue de cette compilation rapide de nos mœurs et coutumes, de nos fêtes aussi, qui pourrait bien constituer ce que l'on nomme désormais : notre patrimoine immatériel !

## **Le langage combier**

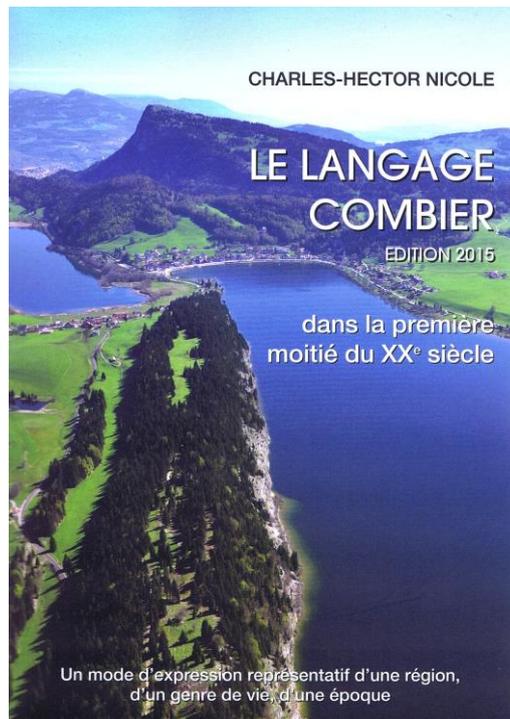
Il va de soi que tous les langages, quels qu'ils soient, par si peu d'individus peuvent-ils être parlés, méritent de figurer, d'une façon ou d'une autre, dans le patrimoine immatériel de l'humanité. Le langage combier à cet égard mérite autant que les autres de faire partie de la liste.

Qu'a-t-il de particulier ? Ses mots propres, émanant pour la plupart de l'ancien patois régional, simplement francisé afin de leur donner une consonance moins rustique et moins rugueuse, si cela se peut.

Ce langage, façon dictionnaire, a été mis en forme avec succès par Charles-Hector Nicole. Cela en 2005, avec la publication d'un ouvrage aujourd'hui épuisé, toutefois réédité, avec les rajouts qu'un espace de dix ans auront pu être communiqués à l'auteur. Ce qui nous vaut une seconde édition de ce traité remarquable en 2015.

Notons encore ici que le patois de la Vallée de Joux a connu ses heures de gloire sous forme d'écrits dans la FAVJ. Et que d'autre part le professeur Piguet, philologue, a consacré nombre de ses écrits à notre ancienne langue régionale.

Il y a donc là un pan très important de notre culture combière qui sommeille en attendant une remise en service !





Au cours de sa vie, Charles-Hector Nicole, s'est intéressé à la botanique, l'Histoire, la musique, la chimie, la photographie, la gemmologie et la mécanique, à côté de son métier d'horloger.

La linguistique ne figurait pas parmi ses nombreuses occupations. Mais son beau-frère, Alfred Golay-Nicole, avait commencé un lexique du parler combier et lui a demandé de reprendre le flambeau il y a six ans. C'est donc presque par hasard que, partant du travail déjà accompli, il a collecté des expressions, mots et ouvrages, rencontré des habitants, trouvé des lexiques restés dans les familles. Il s'est aussi procuré des livres consacrés aux parlers de plusieurs régions romandes et françaises. Curieux, érudit et passionné, il a accumulé suffisamment de matière et de vérifications scrupuleuses pour commencer à classer et expliquer les 1'730 mots ou expressions hors dictionnaires figurant dans «*Le langage combier de la première moitié du XX<sup>e</sup> s.*» puis rédiger le tout avec l'aide de son ami Maurice Meylan.

On y retrouve de nombreux termes utilisés ailleurs. Certains peuvent avoir un sens particulier à la Vallée de Joux. L'auteur a tenu à placer ce lexique dans un contexte plus large, par un bref historique de l'évolution de la langue française, des parlers régionaux et du langage populaire.

La réalisation de cet ouvrage a demandé plus de temps que prévu à C.-H. Nicole. Mais il a eu une source inattendue de motivation: «ce qui m'a le plus surpris et encouragé est le grand intérêt porté par les personnes apprenant que je préparais ce livre».

A une époque où tout, le langage comme le reste, évolue très vite, on éprouve le besoin de retrouver des racines et de mieux comprendre son cadre de vie. Habitant, originaire ou visiteur de la Vallée de Joux, on la redécouvrira à la lecture de ce lexique complet qui, sans doute, fera référence.

Editions  
Imprimerie Baudat SA  
Feuille d'Avis de la Vallée de Joux  
1341 L'Orient

## Introduction

Avant toute chose, je tiens à préciser que le lexique présenté dans cet ouvrage est le fruit d'un travail collectif. Il serait en effet peu sensé et bien prétentieux de compter sur sa seule mémoire pour rédiger un vocabulaire touchant des sujets aussi divers.

Je dois premièrement rendre hommage à l'excellente publication de M<sup>me</sup> Jeanne Schwaar-Piguet parue dans un bulletin du «Folklore suisse» de 1984. La lecture de ce document linguistique déclencha une prise de conscience des valeurs que nous étions en train de perdre. Quelques personnes y avaient bien songé auparavant, mais leurs lexiques non édités étaient généralement restés dans les familles, ignorés du public. Notre patois, si expressif et admirablement adapté aux conditions régionales, avait déjà disparu dans l'indifférence générale, malgré les efforts méritoires de quelques fervents défenseurs, et voici que ses survivances s'évanouissaient à leur tour. Le savoureux glossaire de M<sup>me</sup> Schwaar-Piguet, assez largement diffusé à la Vallée, incita de nombreuses personnes à se pencher sur leur passé et découvrir les trésors de leur patrimoine oral. Devant les lacunes inévitables de l'ouvrage, plusieurs songèrent à le compléter, en particulier mon beau-frère, Alfred Golay. Bien qu'absent de la Vallée depuis des dizaines d'années, il n'avait jamais cessé de se passionner pour son pays natal. Sa mémoire exceptionnelle lui permit de doubler le répertoire précité et former une base solide pour une nouvelle publication qu'il me demanda de préparer.

Par ailleurs, diverses personnes au courant de mes recherches, manifestèrent leur intérêt en m'apportant leurs connaissances du sujet ou leur documentation. Je me fais donc un devoir de remercier chaleureusement tous les parents, amis, contemporains et voisins qui m'ont secondé dans cette tâche, et sans lesquels la moisson n'aurait jamais été si riche. Ma reconnaissance s'adresse tout particulièrement à M. Rémy Rochat, des Editons du Pèlerin, pour sa documentation inestimable, à M<sup>lle</sup> Marguerite Golay qui m'a aimablement communiqué le lexique des familles Reymond, au Solliat, et John Golay, au Sentier, à M. William Reymond, agriculteur aux Bioux, pour ses précieux renseignements, à Paul-Louis Mouquin, fournisseur du fabuleux dictionnaire du parler neuchâtelois, à M. Pierre Knecht, réalisateur du dictionnaire suisse-romand, pour ses travaux de vérification.

L'impression du travail terminé a été grandement facilitée par mon ami Maurice Meylan qui, en plus de sa contribution substantielle à l'ouvrage, a pris le temps et la peine d'en recopier le manuscrit. Il a droit à ma vive et profonde gratitude. Il convient également d'honorer la mémoire des professeurs Auguste Piguet et Samuel Aubert pour leur prodigieuse contribution à l'étude du passé, des coutumes et de la langue des Combiens. Ils occupent une place importante dans la composition du présent ouvrage.

Concernant le lexique, je me permets d'attirer votre attention sur les points suivants: hormis quelques vocables familiers de l'économie sylvo-pastorale, les termes professionnels n'y figurent pas. De même, j'ai volontairement écarté les mots peu usités, connus d'un seul village, voire de quelques familles et ceux dont la signification laissait des doutes.

Deux raisons m'ont incité à choisir la période 1900 – 1950. Premièrement, cette époque est encore bien vivante chez les gens de ma génération; secondement elle constitue une transition intéressante entre le patois et le français enseigné dans les écoles. Nul doute que la lecture du vocabulaire va raviver de nombreux souvenirs, et pourquoi pas, une certaine nostalgie; c'est la langue de notre enfance...

Si nous désirons situer ce langage dans le temps et dans l'espace, il est indispensable de nous approcher de l'histoire de la langue française. C'est ce que j'ai tenté dans les pages suivantes. Mais rassurez-vous, le récit en est considérablement abrégé: moins de 2% de la matière consultée. Il vous donnera cependant un aperçu des connaissances actuelles dans un domaine souvent ignoré du grand public. N'étant ni linguiste ni écrivain, j'ai renoncé d'emblée à toute considération personnelle ou développement sophistiqué. Comme le relevait malicieusement Robert Piguet, dit le Crone, dont la verve satirique égayait les Feuilles d'Avis de la Vallée des années 1940 et 1950: «Il ne faut pas vouloir poétrer plus haut que son luth!»



## **Le monde du vacherin**

On aura déjà pu découvrir dans la première partie de cet exposé deux chapitres en rapport avec le vacherin, le levage des sangles et la fête du vacherin qui se tient tous les débuts d'automne, fin septembre, aux Charbonnières, sur la place de l'église.

Il est toutefois à comprendre que ce produit comprend bien plus que cela, est que sa complexité en fait un fromage vraiment à part.

Celui-ci a été décrit en ses différents aspects sur notre site « [histoirevalleedejoux.ch](http://histoirevalleedejoux.ch) ». On y découvrira l'histoire de ce produit qui contribua d'une manière ou d'une autre à la prospérité du village des Charbonnières, n'y eut-il pas des vacherins dans à peu près chaque maison ancienne, ainsi que tout ce qui entoure sa fabrication et sa diffusion.

On remarquera que le vacherin n'est jamais à considérer sans sa boîte, l'un n'allant guère sans l'autre. Et que tout ce qui entoure la fabrication de cet emballage constitue un autre petit monde d'une richesse étonnante.

Bref, le produit, de par son origine, son histoire, la place qu'il occupa dans l'alimentation de nos vaudois, genevois et autres neuchâtelois, mérite que l'on s'y attarde.

Il est vrai que beaucoup des éléments qui ont fait son histoire, son aujourd'hui du domaine du passé, et que l'histoire contemporaine du vacherin, comprend peut-être moins d'éléments saillants qu'autrefois, alors que le côté artisanal, dans tous les sens du terme, était de beaucoup plus présent.

Un bel ouvrage exprime une partie de ce que nous voulons signifier par cette introduction. Il mérite largement le détour.

Le ci-devant est aussi l'auteur de deux essais sur le produit qui n'ont pas été publiés, et qui ne le seront probablement jamais, tant chaque année qui passe nécessite d'apporter des corrections à ces études qui ne pourront jamais être considérées comme définitive.

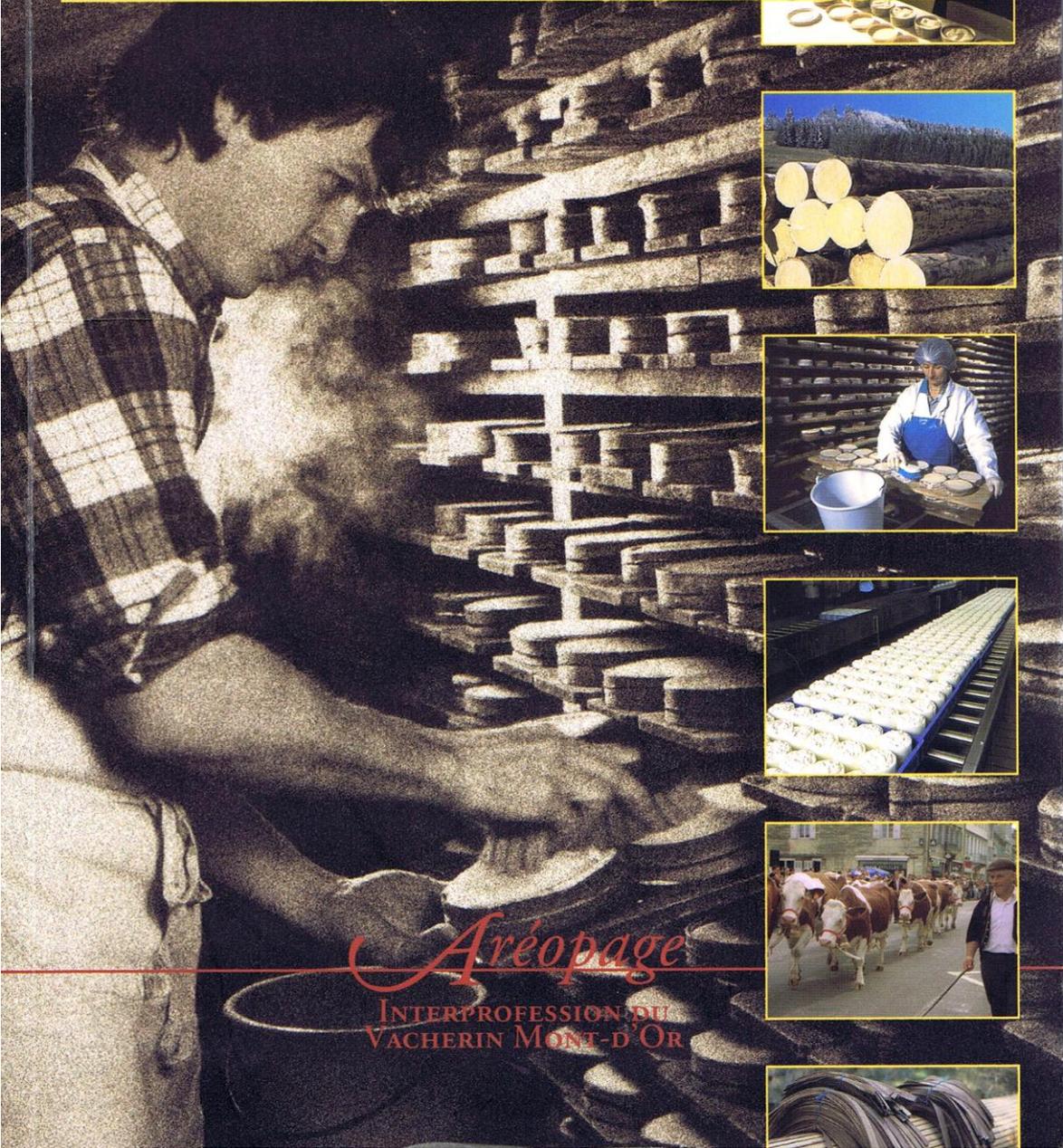
De même, lors de ses périodes d'études sur le produit, le même auteur a réalisé une documentation de base réunie plus tard en vingt volumes ! C'est dire si tout ce qui entoure ce fromage est complexe et riche. A tel point que figure parmi ces vingt documents, un lexique consacré uniquement au vacherin !

DENIS BONNOT

# LE VACHERIN MONT-D'OR

## FRANCO-SUISSE

UN FROMAGE QUI SORT DU BOIS & DU FROID



*Aréopage*  
INTERPROFESSION DU  
VACHERIN MONT-D'OR

Le Vacherin Mont-d'Or, qu'il soit suisse ou français, est un joli mariage du lait, de la neige et de l'épicéa. De la neige, il a le moelleux et la douceur, du lait d'altitude, la saveur florale et la crème, de la sangle de résineux, l'amertume et le balsame. Le berger y a ajouté son grain de sel, si bien qu'il en a récolté un vrai bouquet, composé des quatre grandes saveurs de base, l'accord parfait !

Denis Bonnot s'est aventuré entre les sapins, les sentes et les granges d'altitude, pour y retrouver histoire et anecdotes. Il l'a fait avec la même rigueur et la même honnêteté pour l'un ou l'autre des côtés de la frontière. Toutes ses recherches, d'ailleurs, renforcent l'idée que dans le Massif Jurassien, longtemps, il n'y eut pas de frontière entre les vaches et le lait, entre les paysans et les fromagers, entre les producteurs et les consommateurs.

Dans ce beau livre Denis Bonnot fait un merveilleux travail d'ethnographe. Sa plume alerte met en relief les particularités de chacun, sans esquiver les difficultés ou les problèmes, même ceux qui faillirent faire disparaître l'un des plus prestigieux fromages de nos terroirs.

*Aréopage*

ISBN 10 : 2-908340-61-5  
ISBN 13 : 978-2-908340-61-7

CHF. 35.- 25 €



## Une vieille citerne

Elle est située sur la montagne de la Branette, en dessus des Bioux-Dessus, à 1275 m d'altitude. On la trouve immédiatement à bise du chalet, appartenant à Henri Reymond fils de William.

Le chalet, sur la clé de voûte de la porte de l'écurie en belle pierre de taille, porte les initiales I.B. et la date de 1809. C'est un chalet parmi les plus authentiques et le mieux préservés de la région.

Sur le registre des enquêtes pour les maisons de 1837 on lit :

*Berney Abram Samuel feu Jean et François Elisée feu Jaques. Es Grands Mollards, soit la pièce à Brenet, un chalet contenant 15 ½ toises. ... Charpente légère mais passable, toutes les clôtures en mur, excepté une paroi entre la cuisine et l'écurie, seulement deux chambres. Juste valeur fr. 640.-<sup>5</sup>*

Malgré ces propos quelque peu dépréciatifs, une telle valeur n'est attribuée qu'à des chalets de bonne construction de cette région des Grands Mollards.



La Branette.

Au vu d'un ancêtre Jaques, on peut supposer que ce soit celui-ci qui ait construit la bâtisse et que le J de son prénom, ait donné le I des initiales gravées dans la pierre. Il faudrait autrement admettre que du temps de ces trois générations de Berney, l'une d'entre elles ait racheté la propriété.

---

<sup>5</sup> ACV, GEB 139/2, p. 70.

La pièce à Brenet, soit la pièce à Berney, donnera plus tard le nom de Brenette qui sera transformé en celui de Branette, résultant sans doute de la manière de prononcer Brenette par les gens de la région, des Bioux en particulier.

La propriété sera rachetée plus tard par un M. de Courcel, français. En 1932 elle passera dans les mains de Jean Reymond, grand-père du propriétaire actuel, Henri Reymond, qui monte lui-même la montagne en compagnie de son fils Adrien.

Venons-en à la citerne située à bise de la bâtisse. Elle est toute en bois. Les fourrons supérieurs étant pourris, par souci de sécurité, il convenait de les changer. Dans le même laps de temps il était aussi nécessaire de nettoyer la citerne. Ce qui fut fait le jeudi 12 novembre 2020. D'une capacité de 20 m<sup>3</sup> environ, il fallut de nombreuses bossettes de 2000 l. pour la vider.

Le nettoyage comprit ensuite un brossage vigoureux des planches ou douves latérales, ainsi que l'extraction de la boue du fond. Toute belle nettoyée cette citerne révéla un état impeccable, mis à part la bordure supérieure légèrement dégradée, avec un fond conservé quasiment à l'état de neuf. Le tout offrant un retour émouvant dans ce lointain passé où nos citerniers accomplissaient de la si belle ouvrage.

La question que l'on peut se poser est celle-ci. Cette citerne est-elle d'origine, soit de la construction même du chalet en 1809. Sans pouvoir l'affirmer, on peut le supposer, puisque en son état actuel on pourrait estimer qu'elle puisse faire encore un bon siècle sans problèmes majeurs.



Un état incroyable pour une citerne peut-être aussi vieille que le chalet, ou tout au moins d'un bon siècle et demi. Le sol est si lisse que l'on pourrait y tenir bal ! La jointure entre les douves et les planches du fond est parfaite.

Citernier, tel était le métier de ceux qui construisaient ces chefs-d'œuvre. Tentons d'en savoir plus sur ceux-ci :

*Peu nombreux par la force même des choses, ces artisans (les citerniers). Une citerne durait cinquante ans<sup>6</sup>, aussi y en avait-il quelques-unes seulement à refaire chaque année. Deux familles se livraient autrefois au Chenit à cette opération délicate : l'un au Bas-du-Chenit, l'autre au Bas-du-Crêt de l'Orient, famille de chez Abraham Capt. Mon cousin Léon (68 ans) s'aïda dans son jeune temps à en construire.*

*Des tourillons, l'un en bas, plus fort, l'autre en haut, de plus petite taille, reliaient les douves. Celles-ci s'enchâssaient dans le « jarjau » ou rainures du fond. La tine devenait légèrement plus étroite dans le haut. Ainsi les gros cercles extérieurs pouvaient s'enfoncer jusqu'au point voulu<sup>7</sup>.*

*Citerniers et fontainiers. – L'établissement des citernes de montagne et de particuliers, de fontaines de hameau et de particuliers, nécessitait une main d'œuvre spécialisée. Le métier de maître citernier-fontainier s'imposa au cours des siècles. La plupart des citerniers étaient du pays. Citons Pierre et Joseph Piguet, « citerniers », qu'un devis signale en 1791. Il nous en vint aussi de France, tel ce Bourguignon Jobé, signalé par les comptes du Chenit en 1751, et de Blangras du Dauphiné qui s'engagea à creuser, pour le compte du Lieu, la citerne du chalet Herman (1789)<sup>8</sup>.*

*Grosse affaire que la construction ou l'entretien des citernes de montagne. Elles étaient fabriquées sur place<sup>9</sup>, puis installées dans l'excavation pratiquée à cet effet. En 1710 le maître tonnelier chargé d'établir une citerne au chalet neuf des Chaumilles perçut 73 fl. Pour ses peines. Le creusage revient à une vingtaine de florins. La citerne des Grandes Chaumilles, construite l'année suivante par deux Piguet, revint à 82 fl. 6 s.<sup>10</sup>*

Grâce aux archives publiques des trois communes de la Vallée, on peut rentrer dans le détail de la construction de ces citernes. Ainsi sur la commune de l'Abbaye, du 30 avril 1803.

*Conditions sous lesquelles la Régie de l'Abbaye offre de donner à tache la façon d'une citerne qu'elle se propose de faire établir sur la montagne des Croisettes.*

---

<sup>6</sup> On a vu que cette durée pouvait être du double ou même peut-être du quadruple.

<sup>7</sup> Auguste Piguet, *Vieux Métier, Le Pèlerin*, 1999, p. 0116.

<sup>8</sup> Le rôle ou tableau nominatif des citoyens actifs de la commune du Chenit pour 1799, cite trois citerniers : Abram feu Jacques Piguet, née en 1730 ; Abram feu Jean Abram Capt, né en 1733 et David d'Abram Capt 1775, ces deux derniers sans doute père et fils.

<sup>9</sup> Sur place, A.P., plutôt en atelier, le façonnage des divers éléments de la citerne ne pouvant guère se faire ailleurs.

<sup>10</sup> Auguste Piguet, *La commune du Chenit au XVIIIe siècle, Le Sentier*, 1971, p. 156.

*1o L'entrepreneur devra faire la dite citerne avec le bois qui lui sera fourni sans qu'il en puisse substituer de l'autre.*

*2o Le bois, soit les douves, seront fournies et rendues à l'Abbaye où il sera tenu de les prendre.*

*3o La dite citerne devra avoir onze pieds d'hauteur de vide, et quatorze pieds de vide de diamètre, pieds de France.*

*4o L'entrepreneur devra l'avoir faite et rendue complètement enterrée pour le dernier jour de juin fixe.*

*5o L'entrepreneur devra l'enterrer, la bien serrer à dire de bon maître et garantir son ouvrage pendant l'espace de deux ans, avant quelle époque il ne sera point déchargé quoique payé.*

*6o Il devra prendre le bois, tant pour les liens que pour la couverture de dite citerne qui lui auront été marqué.*

*Après plusieurs mises, n'ayant rien pu faire ayant marchandé de part et d'autre, on a convenu avec Moysse Rochat du Pont et Charles Rochat des Bioux et Moysse Mouquin, Abram Isaac Rochat et leurs adjoints pour le prix de cinq cents & soixante cinq florins, lesquels ont promis faire la citerne et le couvert en bon maître suivant les conditions exigées dans les pages de ces articles<sup>11</sup>.*

Mais revenons à la citerne de la Branette. Celle-ci nettoyée à fond, il ne restait plus qu'à en prendre les dimensions exactes, soit 3.05 m de diamètre et 2.75 de hauteur. Et d'autre part il conviendrait de remettre la couverture constituée par des fourrons soigneusement écorcés qui, quant à eux, exposés aux intempéries, ne feront guère plus qu'une bonne décennie.

Dans tous les cas, cette citerne, dans un tel état de fraîcheur, constitue sans doute un cas unique à la Vallée de Joux, voire dans le Jura tout entier. A la voir encore si « neuve », on ne peut qu'admirer le travail des citerniers de l'époque.

Précisons encore que l'eau de cette citerne se puisait avec l'aide du balancier, dit anciennement « *erbeletta* », du mot arbalète, qui n'est autre que la forme de l'engin. Et que la dite eau arrivait directement du toit par des chéneaux en bois, ceux-ci par ailleurs toujours en service.

R.-J. Rochat

---

<sup>11</sup> Registre des tâches de la commune de l'Abbaye, 1800-1842, ACA, GBE1.



Le vendredi 13 novembre, la citerne avait déjà été remplie avec l'eau d'une citerne proche – protection de la tonne contre le gel oblige – et recouverte de nouveau fourrons.

Photos supplémentaires :



Les parois ont été soigneusement lavées au karcher. Reste la boue du fond à éliminer, ce que fait ici le propriétaire, Adrien Reymond.



Un patron qui peut être fier de son œuvre et de sa citerne. Elle peut dater de plus d'un siècle. Elle est comme neuve !

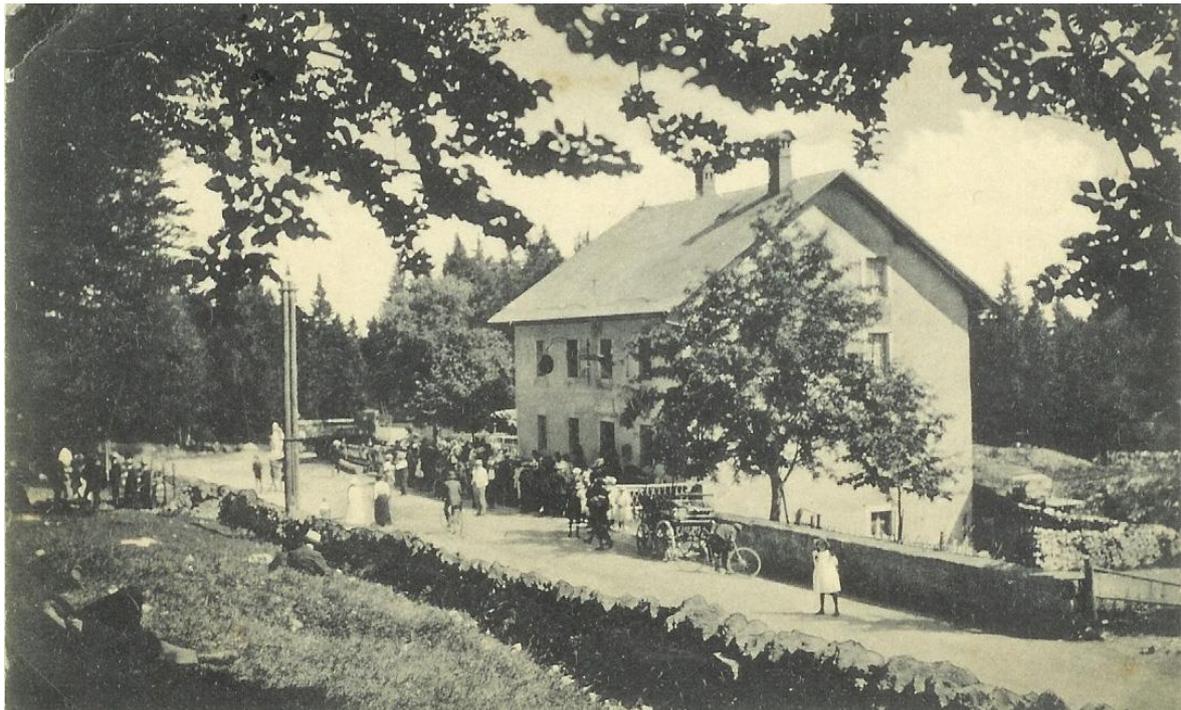
## Quelques éléments du patrimoine immatériel ancien de la Vallée de Joux

### 1. Les kermesses du Mollendruz et autres réjouissances en ces lieux - un col très fréquenté



Et bien entendu plus encore au temps des kermesses au cœur de l'été.





---

## MOLLENDRUZ

**Course de la fanfare de l'Abbaye,**  
dimanche 2 août. En cas de mauvais  
temps, renvoi au dimanche suivant.

30.7.08 Le tenancier : CARDINAUX.

---

## Sous les fayards de Mollendruz.

---

Il y a parfois dans la vie des heures à part, des heures de trêve et de halte fleurie où passe un souffle d'idéal et d'harmonie et où apparaît comme le reflet de quelque chose de grand.

Ceux qui se trouvaient dans le parc naturel de l'Asile du Mollendruz, le dimanche 15 août après-midi, auront tous plus ou moins ressenti cette impression.

D'abord la journée était triomphante... L'air était pur, le ciel d'un bleu italien, la température assez chaude pour faire apprécier la montagne et les bois. On en jouissait d'autant plus que de telles journées sont rares, cette année.

Aussi se serait-on dit aux abords d'une capitale. Tous les véhicules étaient sur pied, depuis le *pedibus cum jambis*, qui sera toujours le meilleur lorsqu'il fonctionne bien, jusqu'au char à bancs, jusqu'au char à échelles des *pégans* qui montaient visiter leur bétail, à travers toutes les variétés des moyens nouveaux de locomotion.

De jeunes dragons passaient gaillardement campés sur leur monture fédérale.

Un jeune père, du bras droit, poussait en avant une poussette où dormait son dernier, tandis que, du bras gauche, il remorquait en arrière un petit chariot renfermant les deux autres. Vrai tableau de famille.

L'aéroplane de Vaulion manquait seul à l'appel. Ce sera pour une autre fois.

Les plus heureux, je dois le dire, m'ont paru les piétons. Ils travaillent à leur façon ; ils gagnent leur plaisir ; ils relaient, quand bon leur semble. Leur voiture ne verse pas, elle ne coûte rien, elle n'a pas de panne et n'est un danger pour personne. Est-ce assez d'avantages ? Et puis le plaisir dure, tandis que le manger des kilomètres et de la poussière, ce n'est plus ça... Que voulez-vous cyclistes et automobilistes, il faut bien que les petites gens se consolent de ramper encore à la mode du père Adam !

Autour du Mollendruz il y avait bien un millier de personnes, de La Vallée, de Vaulion, de la plaine, de Lausanne même. Quel coup d'œil ! Il faudrait pour le peindre un Rembrandt, un Téniers moderne.

L'emplacement est fait exprès. C'est une vaste pelouse arrondie en amphithéâtre et où des familles de fayards et de sapins s'espacent, tout autour, pour le plaisir des yeux et l'agrément des promeneurs.

Une foule est massée autour des instrumentistes de la *Jurassienne* du Sentier. Son vaillant directeur, M. Charles-Henri Guignard, de Derrière-la-Côte, marque la mesure avec une calme, sûre et infatigable énergie. C'est, dit-on, un autodidacte et un artiste véritable. Sous sa direction la *Jurassienne* fait de bon et sérieux travail. Il y paraît. Les morceaux sont exécutés, enlevés avec brio et de plus avec la précision et avec les nuances que savent y mettre des musi-

ciens dont la plupart, comme travail ordinaire, font la montre soignée et le chronomètre. La foule jouit et applaudit.

Pendant les intervalles, on fait sauter le bouchon de limonade. On s'aborde entre connaissances. On fraternise sur les hauteurs, sous les ombrages, dans les nefs latérales de cette cathédrale naturelle et verdoyante...

Après les instrumentistes, c'est le tour des chanteurs. Ils sont sept ou huit, pour commencer. Puis un chœur mixte improvisé se forme. Un directeur se trouve et, sans cahier ni livre, morceaux et strophes se succèdent : *Le Ranz des vaches. Salut, chère Helvétie. Enfin Invocation patriotique.*

Toi dont le trône est voilé de mystère  
Mais dont l'amour suit le faible mortel,  
Esprit immense ! écoute nos prières,  
Jette un regard sur les enfants de Tell.

Dieu des combats, qui sauvas nos ancêtres !  
Veille sur nous en ta sainte bonté,  
Et s'il nous faut jamais subir des maîtres,  
Fais-nous mourir avec la liberté.

Qui donc disait que les Vaudois ne savaient pas chanter par cœur ? A la Vallée, en tout cas, on possède cet art. Et nous admirons, le timbre, le fondu et l'âme de ces voix.

Ce que je renonce à rendre, c'est le coup d'œil d'ensemble. Le terrain est légèrement incliné et ondulé en demi-cercle. Le chœur des chanteurs s'appuie à quatre grands sapins d'une extraordinaire hauteur, qui forment le fond du tableau et semblent le génie de l'Helvétie. Des troncs lisses aux teintes claires, de jeunes fayards se dressent en colonnes à droite et à gauche, dessinant comme une nef centrale...

Ailleurs ce sont les à-côtés, plus ombragés et plus mystérieux.

Les groupes sont répartis pour le plaisir des yeux. Les tons blancs des toilettes de dames, leurs chapeaux aux constructions savantes, les canotiers démocratiques des hommes et des jeunes gens vous donnent l'impression d'être là dans le grand salon populaire de la nature, en bonne compagnie, sans raideur et sans pose.

A un certain moment, quelques jeunes filles en blanc se mettent à tourner gracieusement sur l'herbe. A quelque distance, les enfants avaient allumé un grand feu dont la fumée se perdait dans les branches et organisé un *picoulet*... Mais tout cela se fait sans bruit, sans cris, sans excitation. Les étrangers qui étaient là — et il y en avait un bon nombre des hôtels du Pont — devaient se dire : Voilà un peuple heureux ! Qu'on est loin ici des pogroms, des troubles de Turquie, des bagarres de Macédoine et des fusillades de Rheinfelden ?

Nous nous disions aussi qu'une après-midi de dimanche comme celle-là était la digne continuation du culte célébré dans la matinée, que ceci ne jurait pas avec cela, que c'est là vraiment une halte bénie et que ce tableau de paix, d'harmonie, d'entretiens amicaux, sans un cri discordant, sous la clarté d'un radieux soleil, sous les sapins et les fayards projetant leur grande ombre, donnait comme un avant-goût des coteaux éternels.

Il était six heures. Il fallait redescendre. Le feu de joie était devenu un brasier délaissé et mélangé de cendres.

Un gros carton, qui sans doute avait porté des victuailles et que l'on venait d'y jeter, allait y trouver son bûcher.

Devant l'asile, les notables du pays, attablés devant un demi, devisaient.

La caravane s'organisait pour le retour. Et les piétons, modestement, recommençaient à battre les côtés gazonnés de la route, laissant filer à côté d'eux le cortège sans fin des véhicules.

*Un Lausannois.*



Feuille d'avis du 26 août 1909.

26.08.1925

### L'Asile du Mollendruz.

Ce n'était d'abord qu'un couvert de planches, appuyé à la pente et qui abritait, en été, un carrier occupé à exploiter une belle pierre calcaire.

Non loin de là passait le chemin, un chemin escarpé, caillouteux, malaisé, qui s'élevait en une heure de quatre à cinq cents mètres pour franchir la montagne et mettre en communication avec la plaine vaudoise la haute vallée de Joux.

Les rouliers devaient prendre un cheval supplémentaire jusqu'au sommet du col, dans le voisinage de la hutte du carrier. Là, ils s'arrêtaient pour reprendre haleine, eux et leur attelage, et pour détacher le renfort.

Le carrier imagina de se procurer un tonneau de vin qu'il leur débita pendant leur halte. L'idée était si bonne qu'il lui fallut bientôt bâtir une maisonnette pour loger son vin et les passants qui venaient le boire ; de carrier, il se fit cabaretier, et ce fut à son avantage.

Quant à la correction de la route, en diminuant la pente, supprima l'obligation du renfort, l'habitude était prise de s'arrêter à la nouvelle auberge. La maisonnette devint insuffisante, même augmentée d'ailes en appentis ; l'aubergiste la transforma en dépendance après s'être fait construire à côté un bâtiment plus grand et mieux distribué.

Sur les croupes voisines s'étendent de vastes pâturages où les villages de la plaine mènent leur bétail pour la belle saison. A la montée des troupeaux, les convois font halte à l'auberge, les bergers y fêtent leur arrivée par un repas rustique, des centaines de vaches parquées à la fois dans le petit enclos y tintinnabulent et y beuglent : c'est la vie qui recommence après l'engourdissement du long hiver.

Tout l'été, propriétaires ou fruitiers passent et repassent, les uns pour visiter leurs bêtes, les autres pour reconduire au village les malades ou les délicates. Au temps de la moisson, ce mouvement se restreint au dimanche, jour où le personnel de l'auberge est sur les dents. A la marée montante de la plaine agricole, en effet, en répond alors une autre s'élevant de la Vallée industrielle. De ce côté, la route, après une légère rampe, serpente presque horizontalement au travers d'une forêt de sapins et de hêtres, entre des parois de rochers et des précipices, avec des échappées sur les sommets arrondis du Jura. C'est une promenade facile et intéressante pour les quasi-citadins de la Vallée. Ils y viennent, à l'ombre des majestueux « gogants » épars sur le pâturage, se reposer, manger, jouer, chanter. Des sociétés choisissent l'auberge comme but d'excursion, des groupes ouvriers, des orphéons et des fanfares qui font danser la jeunesse sur l'herbe, des écoles, des étrangers en villégiature dans les stations voisines.

Une heure de marche jusqu'au plus prochain village. Tout autour, la solitude des forêts de sapins, des pâturages, des rochers. Pas d'habitation permanente à une lieue à la ronde. Une seule et petite famille, comme une oasis perdue dans le désert.

## Au-delà du clédar



C'est la foire d'empoigne !





4111 Au Molendruz. Bonne harmonie entre Pégants et Combiens

Une sacrée ambiance !





Les familles s'y rendent aussi à titre individuel.





En voiture, mais aussi en vélo. Quelles pistes. Et quels souvenirs !

## 2. Fêtes aux Piguet-Dessous

On a découvert dans un précédent chapitre les fêtes champêtres que l'on organisait sur La Côte, au Sentier. Celles-ci racontées en partie par Samuel Aubert et Auguste Piguet.

Or Paul-Auguste Golay, compère du précédent, nous donne à comprendre qu'un tel type de réjouissances se donnait aussi du côté des Piguet-Dessous qui, vu la distance de ce hameau au Sentier, avait naturellement ses coutumes propres et son mode de vie particulier.

Suivons le guide :



Toute l'ambiance de La Côte, naturellement en des temps plus calmes, restituée par le peintre Milon.

Chaque année, les garçons et les filles se réunissaient le premier dimanche de mai et allaient de maison en maison, quêtant et chantant :

1. Mai, vouaique mai  
 Lou maï dé mai que vin d'entrà !  
 Se caucouné dé ellié damé  
 An conserva cauqu'alliance  
 Et que l'ayon la couplliaisance  
 D'autié à no ballié.
2. Mai, vouaique mai  
 Marion dé mai !  
 Ètrannaz noutra raïna  
 Avouè dé z'eu de la dzenellietta  
 Daou beurrou dé la toupenetta  
 Et de la farena dé la tièssetta  
 Dé to çai que vo plliairé.
3. No zan passà pé voutré præ  
 Lé blliâ san bin levâ  
 Dieu bénessé la maison  
 Lé collondé, lé tsevron  
 Et to çai que y a daveron,  
 La fenna et l'allaiton. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Traduction :

- |   |   |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Mai, voici mai<br/>             Le mois de mai qui vient d'entrer !<br/>             Si quelques-unes de ces dames<br/>             Ont conservé quelqu'alliance<br/>             Et qu'elles ayent la complaisance<br/>             De quelque chose à nous donner.</li> </ol> | <ol style="list-style-type: none"> <li>2. Mai, voici mai<br/>             Marion de mai !<br/>             Étrenez notre reine<br/>             Avec des œufs de la poule,<br/>             Du beurre de la <i>toupine</i><br/>             De la farine de la <i>caissette</i><br/>             De tout ce qui vous plaira.</li> </ol> |
| <ol style="list-style-type: none"> <li>3. Nous avons passé dans vos prés<br/>             Les blés sont bien levés.<br/>             Dieu bénisse la maison<br/>             Les poutres, les chevrons<br/>             Et tout ce qu'il y a alentour,<br/>             La femme et le nourrisson.</li> </ol>             |   |

Avec les provisions ainsi collectées, on faisait une petite fête sur la Côte si le temps était propice, ou dans une grange et cela se terminait par une sauterie au son du violon ou de la flûte. On s'en donnait à cœur joie, les amourettes s'ébauchaient, et il faut croire que les belles y mettaient un certain entrain, car, disait une mauvaise langue. (Il y en avait déjà de ce temps) :

Depuis vers-chez-le Maître  
Jusque vers-chez-Brinon  
Les filles sont coquettes  
Et aiment les garçons.

Après la descente des troupeaux, les jeunes garçons allaient sur la Côte couper des branches de sapin qu'ils façonnaient en bâtons d'environ deux pieds. Ces bâtons étaient fendus à l'un des bouts et on les garnissait d'une certaine quantité de poix : On appelait cela des *lencinré* (lumières), ancien nom donné par nos aïeux à ces torches qui, dans les premiers temps, étaient leur seul mode d'éclairage.

Puis on faisait un *ramain*<sup>1</sup>, ou grand feu de bois mort et lorsque la nuit était bien noire, on allumait les *lencinré* et l'on descendait en chantant. Le cortège se continuait à travers le hameau jusqu'à extinction complète des flambeaux.

Nous avons entendu dire à des vieillards que, primitivement, cette coutume avait pour but d'éloigner les fauves descendus de la montagne à la suite des troupeaux.

<sup>1</sup> Paul-Auguste Golay, Notes sur le passé des Piguët-Dessous, 1923.

**3. Histoires de loups** – ce thème fera partie d'une brochure programmée pour 2022, après parution de 6 articles de PAG dans la FAVJ.

#### 4. L'oracle de la Vallée de Joux<sup>12</sup>

Pour les enfants, Pâques est avant tout une fête joyeuse. Les bourgeons commencent à sortir et, à pas de loup, la parure blanche de l'hiver cède sa place aux couleurs vives du printemps. C'est sous le signe de ce renouveau de la vie qu'il faut ranger également les diverses coutumes pascales que célèbre, à sa manière propre, le renouveau annuel. Chez les enfants, ce culte rendu au retour de la vie prend encore des formes plus suggestives parce que leur imagination laisse plus de bride à la fantaisie et à la spontanéité.



Le dimanche de Pâques, les garçons des villages de la Vallée de Joux se répandent dans la forêt, lors même que la dernière neige n'est pas encore totalement disparue.

La fête chrétienne de Pâques, qui glorifie la résurrection du Christ, rejoint elle-même le culte collectivement rendu à une nouvelle vie. Dans cette perspective s'inscrit également l'usage de l'œuf qui, de tout temps, a été le symbole de la reproduction et de l'éclosion vitale. Et comme le lièvre est aussi une image marquante de la fécondité, toutes les données concordent pour assurer aux enfants une même signification à la solennité pascale.

Dans la Vallée de Joux, l'une des régions les plus caractéristiques du pays jurassien, les garçons, du plus grand au plus petit, se rendent à cette occasion dans la forêt avec leurs œufs de Pâques en quête d'une fourmilière dans laquelle

---

<sup>12</sup> L'Impartial du 21 avril 1962. Les légendes sont d'origine. Par contre toutes les notes sont en supplément.

ils déposent leurs précieux objets. Les fourmis, évidemment, s'acharnent sur ce corps insolite qui vient troubler la quiétude de leur retraite et il s'ensuit tout naturellement que les œufs ainsi enfouis<sup>13</sup> ressortent de leur cachette avec de curieux dessins imprimés sur la teinture<sup>14</sup>. Avec un peu d'imagination, les garçons parviennent bientôt à déchiffrer, parmi ces hiéroglyphes, les initiales d'une fillette pour laquelle ils deviendront, lors de l'année en cours, des chevaliers servants au cœur fidèle.



Que voilà une belle fourmilière dans laquelle cela doit drôlement remuer ! Vite, déposons-y les œufs teintés avec amour...

Les œufs, parés des dessins laissés par les fourmis, sont ensuite rapportés à la maison et montrés aux parents afin qu'ils puissent, eux aussi, décèler sur l'un d'eux l'oracle qui leur désigne telle petite amie tandis que les autres sont consommés lors d'un joyeux festin en forêt<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> On crachait sur les œufs pour amener de plus beaux dessins. Les œufs plus que d'être enfouis, restaient en surface, posés sur un endroit où les insectes fourmillaient.

<sup>14</sup> On les teignait en général au bois d'Inde, d'où ils ressortaient beaux noirs de la casserole. L'acide formique des fourmis traçait des figures rouges et jaunes beaucoup plus prononcées sur ce type de teinture.

<sup>15</sup> Ces œufs servaient tout autant à agrémenter ce que l'on appelait la vinaigrette, et qui consistait en un repas du soir où le menu principal était l'œuf que l'on consommait avec les salades et les sauces adéquates. Mais avant de peler les œufs, on faisait croquette, c'est-à-dire que l'on cognait son œuf contre celui du voisin. Il fallait naturellement se faire affronter le même côté de l'œuf, d'abord la pointe et ensuite l'arrière. Le champion était celui qui restait avec un œuf intact après plusieurs cognées. On était naturellement fort déçu qu'un œuf ne



Laissons maintenant les fourmis travailleuses s'attaquer à l'œuf et le marquer de leur verdict. Leur application légendaire aura tôt fait d'inscrire quelque chose dans la couleur. En effet, l'œuf se couvre bien vite de dessins nombreux parmi lesquels l'imagination un peu émoustillée du garçonnet aura à déchiffrer les initiales de la fillette à laquelle il rêve...

Cette forme d'oracles de notre XXe siècle n'a peut-être pas la valeur de celui que rendait Apollon, ou, ainsi qu'en témoignent les écrits sur la Grèce ancienne, celle que l'on attachait, dans l'antiquité, à ceux de Delphes. Mais on peut aisément se convaincre que les prédictions de la prêtresse Pythie, lorsqu'elle officiait à Delphes, n'étaient peut-être pas mieux accueillies, en dépit de leur célébrité légendaire.

Kz.



---

montre aucune solidité et soit brisé au premier coup ! Pour quant au nombre d'œufs consommés en un tel repas, cela allait de trois à la douzaine. C'est tout au moins pour ce dernier chiffre celui que l'on citait à propos d'un oncle particulièrement « résistant ». Fallait avoir l'estomac et le foie bien accrochés ! Quelle bâfrée !



Voici venu le moment crucial ! Dégageons l'œuf et voyons ce que dit l'oracle. « M. G. » - bien sûr, ce ne peut qu'être la petite Marianne G<sup>16</sup>.

Note : L'oracle se définit comme suit dans le petit Robert : Dans l'antiquité. Réponse qu'une divinité donnait à ceux qui la consultaient en certains lieux sacrés ; ce sanctuaire. V. Divination. Les oracles de la pythie. L'oracle de Delphes.

La coutume de mener les œufs aux fourmis semble s'être perdue dans cette même Vallée de Joux qui aura en plus passé aux oubliettes bien d'autres types de réjouissances simples et bon enfant, avec un rien de naïveté sur les bords qui en fait tout le charme. Hors les illustrations de cet article, une seule photo nous est parvenue de ce type de coutume. A voir ci-dessous.

---

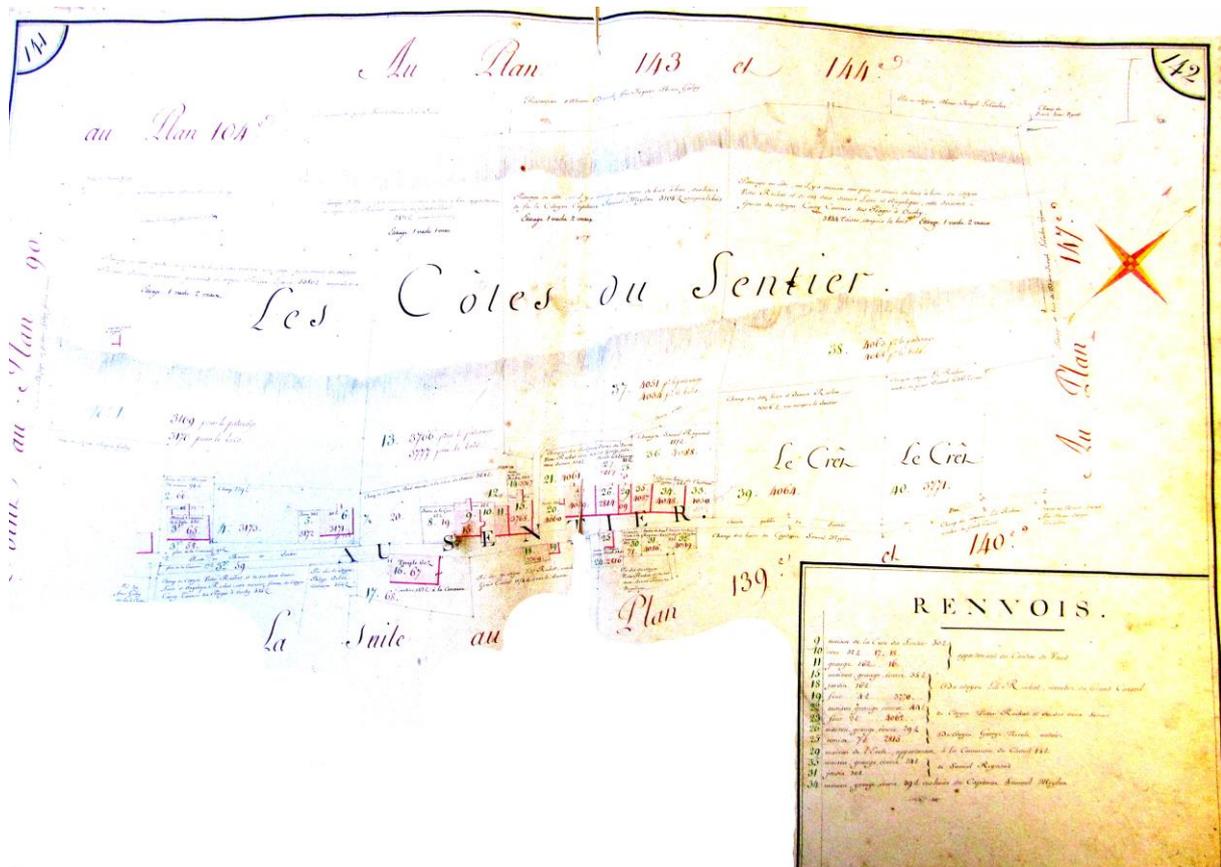
<sup>16</sup> On dira Marianne Golay, qui a assurément existé !



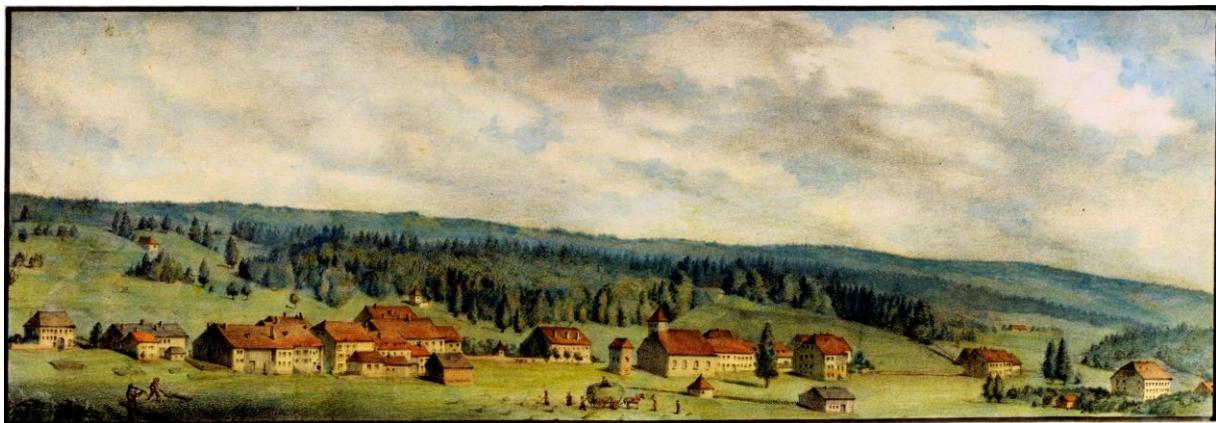
Y aussi de la place pour les filles qui rêvent de retrouver les initiales de leur futur bien aimé !

## 5. Quand l'on s'amuse sur la Côte

Il s'agit ici de la Côte du Sentier, vaste territoire situé à proximité même de l'agglomération et qui peut se prolonger des deux côtés, d'une part, à vent, jusqu'à la Combe du Moussillon, et à bise jusqu'à la tranchée Solliat-Golisse.



Les Côtes du Sentier selon le cadastre de 1814.



Devicque, en 1852, en donne une brillante illustrationj.



Quand la photo prend le relais. Fin XIXe siècle.

## **Mais allons donc sur la Côte avec Auguste Piguet**

### **Places de fête attitrées<sup>17</sup>**

Chaque localité a de temps immémorial sa place de fête attitrée. On s'y rend une ou deux fois par an en famille pour pique-niquer, écouter un sermon ou la musique, pour y pratiquer toutes sortes de jeux. Le Brassus tient à son Sur Pâques, Le Sentier sa Côte du Lion d'Or, Le Lieu à sa Grand'Combe. L'Abbaye, on sait trop pourquoi, renonça à sa vieille place à l'abri de grands frênes poussés parmi les vestiges du rempart monacal (1850).

Les hameaux eux-mêmes ne restèrent pas en arrière ; ils eurent leur coin préféré sur la hauteur. Certains beaux dimanches d'été, il y avait foule. Les gens du Solliat se réunissaient à la Grand' Combe de la Capitaine. Ceux de Derrière-la-Côte à la Promenade, en bordure du vaste plan des Aubert.

La fête commence peu avant midi. Pères, mères et enfants portent de lourds paniers garnis de victuailles. On cherche à se grouper par familles apparentées ou amies, de façons à s'offrir au moment opportun, qui une tranche d'odorant bofa (saucisson renfermé dans une vessie), qui un verre de « bon vieux<sup>18</sup> » pétillant, qui de croustillants « bricelets » (gaufres).

Le dîner achevé, les jeux se donnent libre carrière. Abandonnant aux adultes la promenade ombragée, les jeunes éléments s'égaillent aux alentours. Diverses équipes se forment. Les plus solides accordent la préférence aux jeux violents.

---

<sup>17</sup> Auguste Piguet, *La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux*, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 16-20.

<sup>18</sup> Bon vieux se dit du vin blanc vaudois datant de 2 ans ; petit vieux de celui de l'année précédente ; nouveau le vin de la dernière récolte.

Une dizaine d'entre eux se livrent à la goude<sup>19</sup> des heures durant. Vous les voyez d'abord munis chacun d'un pieu arraché à quelque barrière voisine, former un cercle, la pointe du pieu enfoncée dans un trou pratiqué d'avance. Au milieu du rond, une cavité plus spacieuse renferme une grosse pierre ronde, la goude. Le joueur, attaché à cette sorte de cochonnet, fait sortir la pierre du trou au moyen d'un pieu plus robuste que les autres. Il cherche à acheminer la pierre vers l'une des cavités du pourtour. Ses adversaires défendent chacun leur trou avec énergie tout en guettant une occasion de glisser leur pieu dans le trou du milieu mal gardé. L'un d'eux y réussit-il, à lui le soin de prendre la défense de la goude. Les joueurs tapent de toutes leurs forces, les coups pleuvent. Les pieds, les genoux en voient souvent de cruelles. Nul n'a l'air de s'en apercevoir. Non loin de là, d'autres enragés d'adonnent au ranguille moineau ou ranguille tout court, nouveau jeu de brigands. Deux gros cailloux posés l'un sur l'autre : il s'agit, au moyen d'autres blocs de faire tomber le caillou supérieur. L'un des gosses, le ranguilé<sup>20</sup>, est chargé de la remise en place. Il demeure à son poste tant qu'il n'a pas réussi à toucher le renverseur de caillou.

Voici un groupe de grands garçons et jeunes gens singulièrement calmes, livrés au jeu dit Koutéberbet. Le couteau de poche en question, projeté en l'air par un mouvement brusque, doit se ficher en terre après avoir décrit un demi-cercle. Pour y parvenir, il faut beaucoup d'adresse et surtout de patience. On met d'abord l'instrument sur le dos de la main, la lame effilée dirigée vers l'arrière ; puis successivement sur l'épaule, le nez, l'oreille, enfin entre les dents, parmi les poils de la barbe, d'où peut-être la dénomination de ce genre de divertissement. Celui qui mène à bonne fin ces diverses passes a gagné la partie.

Divers gosses, des garçons surtout, ont disparu mystérieusement entre les sapins qu'ils examinent attentivement. L'équipe est en train de cueillir de la poix en vue d'un distillon. Un papier de journal renferme la provision gluante. On le dépose sur un énorme bloc isolé. Des millénaires d'intempéries y ont creusé de profonds sillons obliques. Une allumette fait flamber le papier ; la poix brûle avec une belle flamme bleue, la substance liquéfiée prend une teinte d'un brun grisâtre et s'écoule lentement vers le bas du sillon. Mais des gosses la recueillent à mesure pour la porter à leurs lèvres, non sans se brûler à l'occasion. Cette poix cuite a une saveur agréable. On peut la mâcher plus longtemps que la poix d'orge non cuite sans qu'elle s'émiette dans la bouche. Dans mon jeune temps, tous les enfants machouillaient de la poix, de la rose, n'ayant pas passé par le feu, de la grise, distillée. Les camarades vous en quémandaient, nous en prêtaient, vous en donnaient. Depuis de longues années, il n'est plus question de distillons. Seuls les rochers portent encore depuis un demi-siècle et plus des vestiges laissés par la poix bouillante. On en peu voir près de Chaux-Neuve, au département du Doubs, qui remontent à un demi-millénaire. Elles proviennent d'anciens fours à poix établis pour les compte des sires de Châlons.

---

<sup>19</sup> De guda, nom de la truie.

<sup>20</sup> On s'attendrait à raguille, de raguiller, remettre l'un sur l'autre.

« Y va-t-on faire un petit tour ? » suggère Gustave, mon copain, « bien, si on veut ». Deux moutards s'éclipsent pour gagner, à cent mètres de la fête, le pied d'un gros sapin. Agrippés aux moignons de branches, les lurons parviennent à la couronne et grimpent toujours plus haut. Ils viennent cogner de la tête contre un plancher, celui d'une vraie cabane établie à quelque dix mètres au-dessus du sol. On y a même hissé à grand renfort de corde un vieux fourneau de fer qui sert à l'occasion à rôtir des patates. Jusqu'à l'heure du goûter, les deux sauvages font fi des amusements de leurs congénères. Qu'on est bien, dans ce kikajon aérien !

La promenade débarrassée de l'élément turbulent, les gens rassis se livrent à des amusements de leur âge. Leur préférence va au jeu du palet ou à celui du tonneau, plus récemment à celui du crapaud.

Le jeu du bouchon ou palet se pratiquait ainsi : creuser dans le gazon quatre cercles concentriques distants de 5 à 10 cm. Le bouchon ou galline se dresse au milieu. Il s'agissait de l'abattre au moyen de palets (pièces de 5 frs. d'ordinaire). Un litre de vin à payer entre les joueurs sert d'enjeu. Ces palets se passent d'un joueur à l'autre. Celui qui renverse le bouchon obtient cinq points. Les palets, logés dans les cercles, valent respectivement 4, 3 2 et 1 point. Le gagnant, le joueur qui le premier parvient au maximum de 100 points, est d'office exonéré de sa part d'écot. Plus souvent on joue de l'argent. Dans ce cas, le nombre des palets utilisés se réduit à 2. Les joueurs déposent leur poule ou mi, soit un enjeu de 20 cts. L'ensemble des cotisations constitue le nvô. Chaque partisan, ses palets lâchés, se rétribue aussitôt aux dépens de la caisse. Il y prélève 5 cts s'il abat la galline, mais ne touche rien si ses palets sont logés dans les cercles concentriques. Il verse 5 cts. par palet demeuré en dehors du cercle extérieur. La partie peut se prolonger des heures. En lieu et place d'écus, certains utilisaient d'anciens calibres ou des platines d'horlogerie défectueuses. Certains joueurs faisaient leurs calculs de tête, d'autres se servaient d'une ardoise.

Une variante du jeu du bouchon ou galline ne connaît pas de cercles concentriques. Les enjeux s'empilent sur le bouchon lui-même ; vient-il à être renversé et les pièces éparpillées, le jeu n'en continue pas moins. Les joueurs s'efforcent à déplacer le bouchon de l'endroit où il a roulé. L'argent se partage selon un système plus compliqué. Sont favorisés les propriétaires des palets les plus rapprochés du bouchon et des pièces égrenées. Ajoutons qu'aujourd'hui la plupart des amateurs disposent de leur propre palet portant leur nom gravé.

Au crapaud, est rétribué le joueur qui a réussi à enfiler ses palets dans la gueule de la bête. Vient au second rang celui qui atteint les planchettes à bascule aménagées de chaque côté du batracien, ainsi que le bon viseur qui a réussi à ajuster sa pièce dans l'un des casiers de la roue à aube aménagée à l'arrière. L'enjeu consiste-t-il en un litre, la partie finit souvent par la belle (là bàla), comme aux cartes. Une partie ultime et décisive met tous les frais à la charge du joueur dont le palet est le plus éloigné du but. Pour finir la partie, s'il reste un sou, l'abatteur du bouchon remet ce qu'il peut avoir touché de trop et le jeu se poursuit. Il faut à tout prix finir par un chiffre rond. Même règle pour le tonneau.

Des quilles prêtées par le café de la Côte voisin, faisaient parfois apparition. Un gamin se chargeait de les remettre en place. On le dénommait le ranguilleur, ranguille en français local. Lancées sur quelque planche de fortune, la boule avait fini par parvenir au but. Les beaux coups étaient rares, malgré l'adresse des participants. Le choc en retour abattant une quille était dit « à la revenéta ». Une société locale, celle des boules ferrées, pratique avec fureur ce jeu d'adresse.

Les mamans se sont éclipsées pour aller chez elles, à quelques minutes seulement de là, préparer le « gris » (le café au lait). Les voici de retour avec deux grands paniers. Dans l'un, deux pots, dans l'autre du pain, du beurre, du fromage, de la confiture, même une tarte ou un « tailler ». Tout le monde repu, la plupart des hommes s'en vont traire leurs bêtes. Les dames emportent à la maison vaisselle et reliefs du goûter. La promenade et le Plan des Aubert appartiennent exclusivement aux jeunes.

Tandis que le soleil se rapproche de l'horizon, les jeux de société trouvent une foule d'amateurs. Les voici qui font à la bague. Les joueurs et joueuses tiennent entre leurs mains une ficelle aux deux bouts dans laquelle une bague y a été préalablement enfilée. L'anneau se passe subrepticement de l'un à l'autre des participants disposés en cercle. Nous chantions autrefois pendant l'opération :

*Noix qui court, noix qui court ne se vend pas.*

Une autre mélodie prévaut aujourd'hui :

*Il court, il court  
Le furet du bois, mes dames.  
Il court, il court  
Le furet du bois joli.*

Le joueur, placé au milieu du cercle, devine-t-il entre les mains de qui la bague se trouve, le détenteur prend la place du chercheur. Il existait, vers 1850, une variante de ce jeu, la savate. Les joueurs assis en rond, mains sur les genoux serrés, se passaient une règle. Comment expliquer l'étrange appellation ?

« Si l'on faisait maintenant au rond », proposent d'aimables jouvencelles, c'est-à-dire une ronde. Garçons et filles se tiennent par la main. Ils marchent en rond en chantant. Le grand rond commence par :

*C'est un beau château.*  
Le petit menace : *Nous le détruirons*  
Le grand réplique : *Nous le rebâtirons*  
Le petit ajoute : *Laquelle prendrez-vous de ces jeunes demoiselles.*  
Le grand répond : *La plus belle du rond qui s'appelle, qui s'appelle...*

La personne désignée quitte le grand rond pour le petit. Il s'agit chez nous d'une déformation de la ronde originelle où les deux cercles des trouvaient à côté l'un de l'autre, le plus petit d'accroissant aux dépens du plus grand.

Diverses autres mélopées entraient aussi en ligne de compte :

*La tour prend garde de se laisser abattre (bis)*

*Oh frais bocage, charmant feuillage,  
Qu'on est heureux sous ce berceau.  
Si celle que j'aime était ici  
Ah ! la voici, la voici, la voilà  
Celle que mon cœur aime  
Ah ! la voici, la voici, la voilà  
Celle que mon cœur aimera.*

La jeunesse aime le changement. D'autres jeux de société réclament leurs droits : le camp tapé, l'homme noir, la main avancée touchée.

Les pives aussi amusaient beaucoup les petits les jours d'hiver ; ils imaginaient de grands pâturages. Les grandes pives représentaient les vaches, les petites (les dailles par exemple) les veaux. Une bûche figurait le loup guettant le troupeau. Ces jeux se faisaient dans le calme du lieu, tandis que le papa travaillait à l'établi.

Les ombres s'épaississent. Il paraît opportun aux jeunes gens de regagner le terrain nivelé de la Promenade. Deux ou trois lanternes vénitiennes y éclairent parcimonieusement danseuses et danseurs. En 1900, un mécanicien fit une installation d'acétylène. L'expérience dura peu. Tard dans la nuit, certains fredonnements, des ris, des cris perçants de jeunes filles (siclées) avertiront les parents que la partie tire à sa fin. Chacun reconduit sa chacune, il « raccompagne », pour nous servir de l'expression du crû.

Le pique-nique des villageois sur lequel nous nous sommes étendus peut-être plus que de raison, tombait sur les mois de juillet ou d'août. On aimerait savoir à quand cette festivité locale remontait. Le plus ancien pique-nique dont l'écho me soit parvenu, eut lieu en 1856 sur la Côte, chez Pierre-Henri. Des tables de fortune s'y dressèrent. Toute la population de Chez-le-Maître et de Derrière-la-Côte prit part au banquet, à l'ombre des immenses sapins.

## **Pique-niques** <sup>21</sup>

Vivant souvenir que celui des pique-niques de mon enfance. Cette coutume, d'origine anglaise, se propagea à la France au début du XVIIIe siècle. On ne sait quand notre Vallée emboîta le pas.

---

<sup>21</sup> Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, Editions Le Pèlerin, 1999, pp. 75-76.

Certain beau dimanche d'été, une fois foins et moissons terminés, les habitants d'un hameau se donnaient le mot pour aller passer l'après-midi sur une esplanade ombragée voisine. Rares les casaniers qui refusaient d'y participer.

Dans mon hameau natal, cette fête champêtre se déroulait à l'endroit dit la Promenade. On ne pouvait rêver coin plus idyllique que cette allée ombreuse soigneusement aplanie. La vêprée se passait en conversations et jeux divers. Vers le 4 heures, les mamans s'éclipsaient pour aller préparer à domicile un café au lait bouillant, le pain, le beurre, le fromage, les confitures indispensables, parfois des tranches de tarte ou de jambon. Aidées par la marmaille, elles transportaient les précieuses victuailles dans de grands paniers sur la place de fête. Alors on goûtait par groupes familiaux sur l'herbette.

Mais les éleveurs de bétail ne sauraient prolonger longtemps la distraction. Il faut bientôt aller traire. Les mamans ne tardent guère à rentrer chez elles. Tant de besognes les y appellent. La jeunesse aura désormais le champ libre. Elle s'empressera d'organiser des rondes, des jeux de société, voir un bal champêtre au son de l'accordéon. Un grand brasier illumine la scène. Deux coquemars assurent l'eau bouillante nécessaire à la préparation d'un thé ou d'un café toujours bienvenus. Avant minuit, les derniers couples prennent le chemin du logis.

Il arrivait casuellement à deux hameaux de s'associer pour piqueniquer en commun. Tel fut le cas de Chez-le-Maître et de Derrière-la-Cote en 1865. La génération récemment disparue évoquait volontiers cette manifestation grandiose pour l'époque. Le modeste goûter se transforma cette fois-là en banquet. De vraies tables et chaises attendaient les convives sous les sapins centenaires de la Côte chez Pierre-Henri. Des guirlandes de mousse piquées de fleurs de papier couraient de branche en branche au-dessus des têtes des joyeux participants. Un foyer de molasse permettait de prendre à volonté un café de choix.

Les distractions, devenues surabondantes, portèrent le coup de grâce aux pique-niques villageois. Le dernier auquel j'ai assisté eut lieu en 1901. Grande nouveauté : la Promenade fut éclairée à l'acétylène. On vint de loin contempler cette illumination à giorno.

Nos artisans, horlogers, au temps de la maîtrise excepté, n'avaient pas coutume de célébrer des fêtes de gens du métier. Aujourd'hui, les divers corps s'y mettent peu à peu.

## **CHRONIQUE LOCALE**

### **Le Pique-Nique.**

Favorisé par un très beau temps, le pique-nique du village du Sentier a eu, dimanche 4 août, un succès complet.

L'affluence a été considérable et les productions des sociétés locales : *Jurassienne*, *Chorale* et *Gymnastique*, ont été fort goûtées et applaudies.

A la partie officielle, dirigée par M. Henri Gallay, nous avons entendu d'excellentes paroles de MM. Vincent Golay, préfet ; Charles Lecoultré ; Lagier, conseiller national ; Gaydou, pasteur.

De brillants feux d'artifice et une petitesauterie ont terminé la fête.

\* \* \*

### **Pique-nique du Sentier.**

*Dimanche 4 août.*

#### **Résultat des jeux.**

— *Jeu Marin.* —

1<sup>er</sup> prix ; Baud Gabriel, Sentier 1440 points.

2<sup>me</sup> » Campiotti Jaques, » 1430 »

Prix pour le plus grand nombre de passes :

Aubert Paul, Le Lieu.

— *Tonneau* —

1<sup>er</sup> prix : Morel Arthur, Chez le Maître, 119 p.

2<sup>me</sup> » Benoit Charles, Le Campe 114 p.

Prix pour le plus grand nombre de passes :

Benoit Charles, Le Campe.

— *Tir Indien.* —

1<sup>er</sup> prix : Leresche Jean, Brassus, 395 points.

2<sup>me</sup> » Meylan Eugène, Sentier 390 »

Prix pour le plus grand nombre de passes :

Mey Pierre.

Les prix sont à retirer jusqu'au 15 août au magasin AUBERT-CAPT, Sentier.

---

FAVJ du 8 août 1901

Une manifestation du même genre eut lieu en dessus de l'Orient un an plus tard :

### **Pique-Nique de l'Orient.**

Dimanche dernier a eu lieu sur les côtes la réunion familiale annuelle du village.

Les sociétés *Chorale*, de l'Orient, et *Jurassienne*, du Sentier, par leur précieux concours ont agrémenté cette petite fête.

M. Alexis Capt, député, remercie les assistants et les sociétés de leur appui et ouvre une partie officielle qui va de son mieux.

M. Alfred Lugin, en termes éloquents, porte le toast à la patrie.

Un bal sur l'herbette, clôture cette journée.

Y.

---

FAVJ, du 28 août 1902.

## Et maintenant avec Samuel Aubert

**La Côte** – La Revue du dimanche du 27 décembre 1927 –

Partout dans le canton de Vaud, en Suisse romande, sous le nom de côte on entend un crêt, une pente, une arête à la ligne obtuse. A la Vallée de Joux aussi, mais avant les côtes de toutes sortes, il y a La Côte tout court. Sous ce terme, on désigne cette longue croupe boisée qui, du côté occidental, s'étire parallèlement à l'axe longitudinal de la vallée et divise celle-ci en deux le vallon principal, celui du lac, et le vallon secondaire qui lui est superposé. Cette Côte prend des noms divers, ceux des localités blotties à ses pieds. Ainsi, on a la Côte de Praz-Rodet, la Côte du Bas-du-Chenit, la Côte de Chez-le-Maître, la Côte-du-Sentier, etc. Aux Combiers, ces diverses dénominations sont claires comme l'eau de leur lac. Ici et là, la Côte est en nature de pâturage et chaque parcelle de celui-ci, alpiqué en été par un nombre restreint de pièces de bétail, constitue une côte tout court. Nous avons ainsi la Côte-à-Paul-Meylan, la Côte-à-Louis-Golay, la Côte-à-Henri-Reymond, etc., du nom des propriétaires respectifs.

La Côte, à La Vallée, c'est donc la longue colline qui commence au Pont, s'allonge vers le sud-ouest et tout en dominant le lac et le vallon de l'Orbe, finit par s'étaler vers l'ouest et se confondre avec le plateau sillonné de combes descendu du Risoud. Son altitude varie quelque peu ; la ligne faîtière monte et descend tour à tour, et si on la considère de quelque point surélevé du versant occidental, elle vous semble pareille à quelque gigantesque reptile endormi noirement écaillé, à l'échine mollement ondulée.

Géologiquement, cette côte constitue un problème qui présente de nombreuses complications. Vers le nord, elle se résout en un complexe de parois plus ou moins verticales plongeant à pic dans le lac sans laisser de grève. Assez haut contre les parois, on distingue des excavations aux formes arrondies creusées par le jeu des vagues et montrant que, jadis, le niveau du lac était beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. Au fur et à mesure que l'on s'avance vers le sud, la pente se fait plus douce, pour se relever toutefois à la hauteur du Brassus et reprendre la verticalité.

Le versant opposé qui fait donc face au Risoud, accuse un relief moins accentué ; des failles ou déplacements verticaux des assises rocheuses sont visibles en bien des endroits où existent des entonnoirs par lesquels s'écoule la majeure partie des eaux superficielles du vallon supérieur, eaux qui s'en vont très probablement rejoindre les galeries sous-lacustres alimentées – avant le creusement du tunnel des eaux de Joux – par les entonnoirs du lac de Joux et débouchant à la source de l'Orbe.

Trois ravins ou cluses traversent La Côte. Creusés par les glaciers locaux d'une époque déjà très lointaine, approfondis et élargis par les torrents qui leur ont succédé, ils ne sont plus maintenant que les exutoires normaux du vallon

supérieur en cas de hautes eaux et à la fonte des neiges. Une quatrième brèche est en formation, à l'endroit dit la Roche-Fendue, en avant du village du Lieu. Qu'on se figure entre deux grands rochers, une profonde entaille, semblable à une fenêtre percée dans le faite de la Côte. Une roide pente d'éboulis s'en détache pour se terminer au lac. Chaque année la blessure s'agrandit, l'érosion mord plus profondément le terrain et le jour viendra où une tranchée béante tronçonnera la Côte en deux segments nouveaux. Que l'on se rassure cependant, du temps passera jusqu'à ce que du village du Lieu on puisse voir le lac. Les hommes enfin ont ouvert une dernière trouée à travers la Côte, en perçant les deux petits tunnels qui livrent passage au chemin de fer Pont-Brassus. Et chacun connaît suffisamment, pour l'avoir observé, le tableau splendide dont on jouit sur la forêt, le lac et la montagne, à l'issue du second tunnel. Des esprits enthousiastes l'ont nommé le « petit Chexbres », et ma foi, toutes proportions gardées, ils n'ont pas tort.

Le faite de la Côte n'est pas précisément une arête ; c'est plutôt un étroit plateau avec des dépressions transversales, plus ou moins accusées. Le boisement, très serré, descend volontiers jusqu'au lac.

Notre Côte est intéressante par les perspectives qu'elle ouvre sur le miroir du lac et les montagnes vis-à-vis. Déjà de la coupure de la Roche-Fendue, on jouit d'un coup d'œil d'une beauté unique sur le lac à ses pieds. Mais il est, sous ce rapport, un belvédère privilégié. C'est au-dessus de l'endroit nommé Pré-Lionnet. Là, le plateau de la Côte est coupé net par la pente qui s'incline précipitueusement jusqu'à l'onde. On a éclairci la forêt et par-dessus les noirs sapins, les hêtres au vert feuillage, le regard ravi plonge sur le lac et par delà sur la rive opposée, ses maisons gentiment égrenées le long de la grand route et la rude montagne qui grimpe jusqu'au Mont-Tendre. De nombreux points de la Côte, vous l'aurez, ce tableau, mais nulle part, je crois, il ne retiendra autant que d'ici votre attention tant ses éléments : vide, forêt, lac et fond montagneux, s'harmonisent avec bonheur.

Et puis l'on y jouit d'une solitude complète. Ne la faut-il pas posséder, si l'on veut apprécier et savourer avec ferveur la beauté qui émane d'un site ? Oui, vous, jeunes gens avant tout, qui aimez notre cher pays, qui vous sentez attirés par le charme de ses villages pittoresques, de ses campagnes fertiles, de ses forêts mystérieuses, de ses sommets tour à tour fleuris ou glacés, n'ayez crainte de la solitude, car c'est en sa compagnie que vous éprouverez les plus vives joies et que vous sentirez se consolider en votre âme le lien qui vous attache subtilement au pays de vos pères et vous le fera chérir davantage d'année en année.

La Côte, c'est le domaine de la forêt, une forêt volontiers touffue, faite de sapins altiers, poussés tout en hauteur, de hêtres aux frondaisons majestueuses, à l'ombre desquels règne une fraîcheur éternelle, mais cette forêt, dans sa vastitude, vous ménage de temps en temps une de ces jolies clairières avec une échappée sur le lac, la Dent-de-Vaulion, le village de L'Abbaye ramassé auprès

de son vénérable clocher. La clairière elle-même : une vision de beauté. Un buisson de noisetier flanqué d'une aubépine griffue, des gentianes au port altier dominant un gazon d'émeraude, constellé de fleurs au brillant coloris. Il n'est pas besoin d'autre chose pour réaliser un délicieux coup d'œil.

D'une neige à l'autre, dans la Côte ou sur ses lisières, des fleurs se succèdent sans hâte. Au premier printemps, c'est dans ces endroits privilégiés, qui s'appellent les Esserts-de-Rive, Pré-Lionnet, etc., que les impatiens du renouveau s'en vont guetter l'épanouissement des premiers chatons de noisetier, des premières *primevères*, du *bois-gentil* au parfum capiteux. C'est dans les mêmes parages que si peu que vous cherchiez, vous rencontrerez le pied de *lierre*, si commun dans la plaine, mais rarissime à la montagne. A vrai dire sa taille reste minuscule et c'est tout juste si, quittant la terre, il est capable d'atteindre le tronc des sapins et de s'y accrocher sur quelques décimètres de hauteur.

Les lisières de la Côte, ses clairières, sont volontiers le repaire de ces grands églantiers fleuris de blanc ou de rose pâle, que l'on admire malgré leur formidable hérissément d'épines, tant il y a en eux de vigueur et de puissance vitale. On leur préfère cependant les petits églantiers aux fleurs pourpres, dépourvus ou presque d'épines et qui habitent en colonies serrées, les boisements clairs, les pentes gazonnées ou les clairières. La Côte en héberge toutes les variétés, depuis l'églantine d'un pourpre foncé jusqu'à l'églantine rose pâle. Le soleil exerce une influence prépondérante sur l'intensité de la coloration, car c'est d'ordinaire à la surface des gazons ardemment caressés par le soleil que les petites églantines prennent les teintes les plus foncées.

Oh ! ces églantines ! Quelle beauté fine et délicate, quelle richesse d'éclat, de ton, n'y a-t-il pas à admirer dans le rouge de leurs corolles ? Aucune luxuriance dans les organes végétatifs, réduits à la portion indispensable pour assurer l'existence de l'individu qui semble concentrer tout son effort pour réaliser une merveille de beauté dans les fleurs épanouies. Et toute cette magnificence est extraite d'un sol maigre, en apparence stérile. Aussi quel extraordinaire et fécond laboratoire que la plante en général, qui, d'une poignée de terre avec la collaboration du soleil, réalise des synthèses devant lesquelles les procédés du chimiste le plus illustre ne sont que jeux d'enfants.

De toutes les parties de la Côte, c'est bien celle qui domine le lac qui est la plus intéressante au point de vue floristique. Les coins boisés possèdent des *orchidées* point communes, bien à l'abri du soleil trop chaud et des vents trop frais. A côté de ces graminées aux feuilles caniculées, roides et glaucescentes, aptes à lutter contre les extrêmes sécheresses, les escarpements vous ont ces *saxifrages* aux feuilles en rosace, ourlées d'incrustations calcaires, nichés aux creux des rochers, dans les plus petites fissures et vivant on ne sait de quoi. Puis ces charmants *aillets* roses qui jettent une note claire et vive dans le neutre des gazons brûlés par le soleil d'août. De tout en bas, on les voit, échelonnées le

long de la pente roide ou agrippés à la pointe d'un roc, surplombant un précipiscule.

En divers endroits escarpés, on s'est permis autrefois des déboisements inconsidérés et dès lors rien ou presque rien, en fait de végétation ligneuse, n'a repoussé, tant le sol de ces versants rocheux du Haut-Jura se dessèche après la disparition de la forêt et met d'obstacles à son retour.

Ailleurs, au-dessus du Sentier par exemple, le plat de La Côte est en nature de pâturage boisé, de joli pâturage semé de bouquets de bois touffus, où les flâneurs, les passionnés de solitude momentanée, trouvent des retraites discrètes, des coins perdus pour s'isoler et rêver à leur aise.

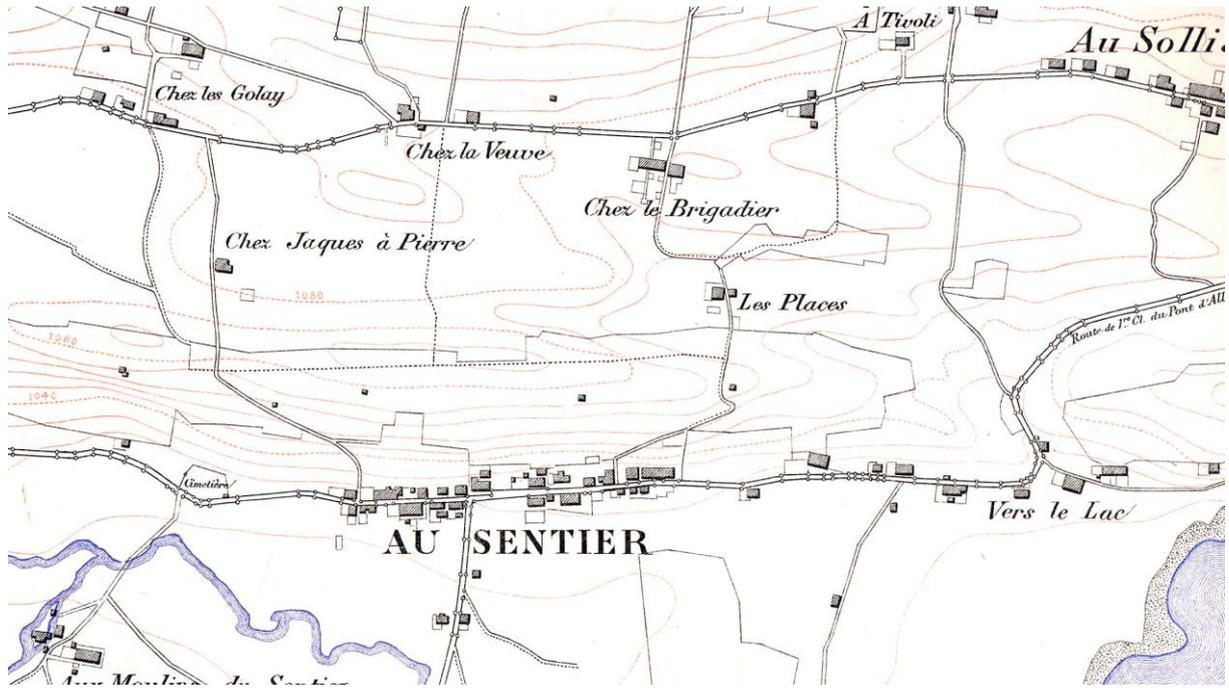
C'est sur la Côte-du-Sentier, sur un emplacement disposé à cet effet que jadis la population recevait les nouvelles du dehors, transmises par le moyen de signaux à feu échelonnés depuis Berne à travers le pays.

C'est sur la Côte, que dans les beaux jours de l'été, les mamans conduisent leurs petits pour les mettre à même de jouer, de prendre leurs ébats et des couleurs. C'est là aussi que plus tard, devenus plus indépendants, ces même petits iront, en compagnie, cueillir les premières fleurettes du printemps, les premières fraises de l'été, ou jouer à cache-cache dans les fourrés. L'âge et les lectures aidant, ces dans ces mêmes coins que mués en hardis explorateurs, ils se lanceront à la conquête de terres inconnues ou se livreront à ces jeux de mouvement qui font d'une partie de l'équipe des voleurs, de l'autre des gendarmes, les premiers poursuivis éperdument par les seconds, à travers les fourrés, les clairières, les rocailles jusqu'à épuisement des deux partis.

La Côte, c'est la promenade préférée de tant de gens qu'effraient les randonnées lointaines ; c'est le lieu de pique-nique de tant de familles à petits-enfants ; en un mot, c'est l'endroit affectionné des sédentaires par goût ou par nécessité.

Tant de Combiens sont par le monde, dispersé par la lutte pour la vie et qui conservent de leur petit pays un souvenir ému. Et je suppose qu'aux instants de rêve et d'abandon, aux heures mélancoliques où le « visage aimé de la patrie » prend corps devant leurs yeux, ce visage est fait d'un lac aux rives verdoyantes, d'une Dent, à la silhouette abrupte, d'une Côte aux flancs tour à tour escarpés ou amènes, dominée par un Risoud noir de sapins. Qui s'est attaché à la nature physique de son lieu natal, qui a été touché par le charme et la beauté de ses paysages, celui-là lui restera fidèle de cœur et d'esprit et quoi qu'il advienne, il ne le reniera jamais et toujours saura se souvenir.

Sam. AUBERT



La Côte du Sentier selon le cadastre de 1875.



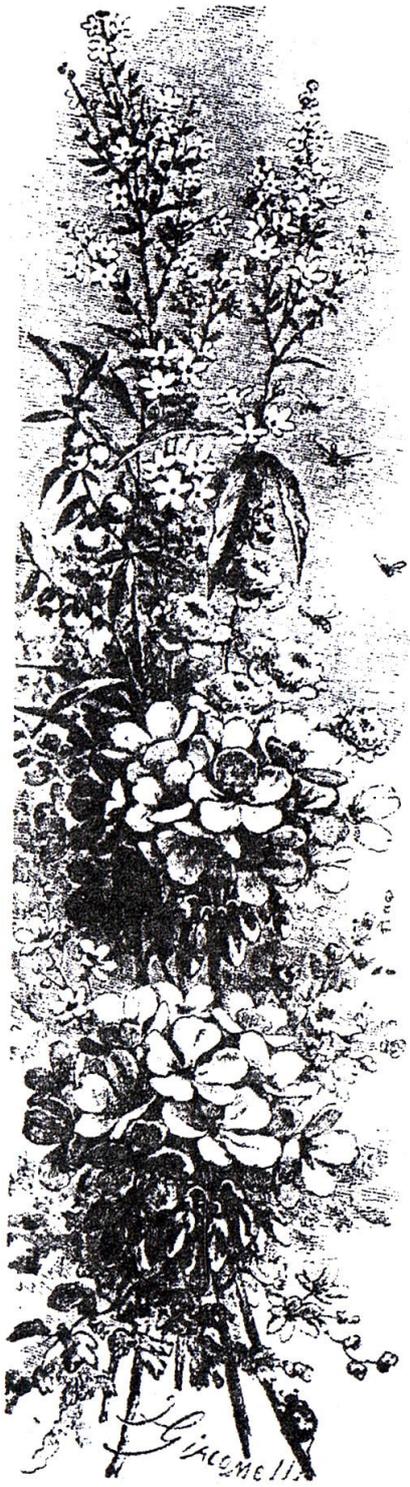
Tout près, est pourtant comme totalement à l'écart.



**AU VAL  
DE JOUX**

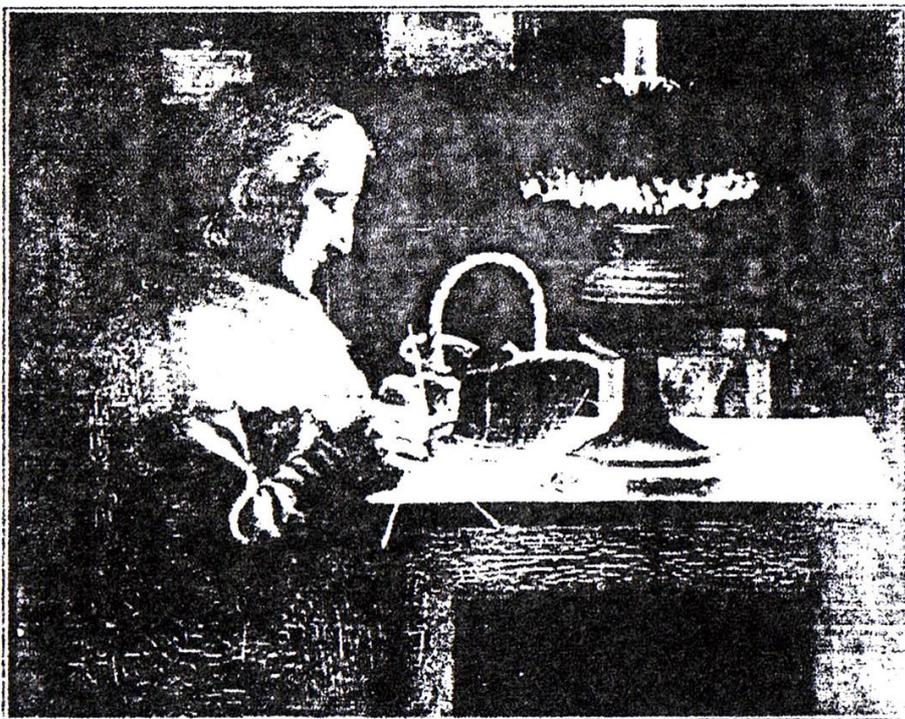
CALME DU SOIR





La nature, a dit Lamartine, est un temple dont le sanctuaire a besoin de silence et de solitude. Il semble que le poète de Saint-Point, en exprimant cette pensée, ait tout particulièrement songé au Jura, à ce Jura qu'il aimait parce qu'il avait eu sous les yeux dès son enfance, la ligne douce de son horizon, parce qu'il y avait bercé ses premiers rêves d'adolescent et qu'il avait senti, au contact de cette nature mystérieuse et mélancolique, s'éveiller son âme de poète.

Il y a, en effet, dans tout paysage jurassien, dans la fuite indéterminée de ses lignes, dans le clair-obscur de ses sous-bois, quelque chose comme une invitation au silence et à la méditation. Dans cette ambiance de calme profond, on regarde, on se tait, et l'on sent peu à peu une attirance qui opère, qui vous prend doucement, et une voix semble vous chuchoter à l'oreille: "Calme-toi, descends



L'aïeule

Tableau de Mûser

en toi-même, écoute... je vais te livrer mon secret."

Harmonie, douceur, poésie intime et familière: il n'y a rien là que d'aimable, d'accessible, de modéré, de conçu pour ainsi dire à la mesure humaine. Aux élan-  
cements vertigineux des Alpes, à la ful-  
gurance de leurs glaciers, au fracas de  
leurs torrents, à toute cette nature tu-  
multueuse et contrastée qui étonne, exal-  
te ou accable, le Jura oppose la modestie  
de ses sommets arrondis, l'aménité de ses  
pentes, l'accueil de ses grands pâturages,  
l'ombre rêveuse et musicale de ses anti-  
ques forêts. Là-bas, près des névés,  
c'est le règne du roc nu, de l'aridité  
désertique, de l'implacable et mortelle

lumière; c'est la dure leçon de l'effort, du muscle qui se bande, de l'audace qui s'aguerrit, mais dont le rêve fou s'achève souvent dans le drame. Ici, même au sommet du mont, la fleur s'épanouit, l'oiseau chante, la nature reste douce à l'homme et lui sourit.

... Six heures du soir. J'ai gravi à petits pas la pente gazonnée et me voici "sur la Côte" qui domine Le Sentier. L'ombre d'un vieux sapin m'invite et je m'assieds. Autour d'une pierre où s'étaient des ronds de



mousse vert sombre, quatre potentilles printanières ont poussé et inclinent vers moi leurs corolles d'or ciselé; l'une d'elles, dans un cercle de lumière filtrée qui l'embrase, éclate d'un resplendissement sans pareil. Un bruissement confus, comme une mélodie légère qui monte et qui descend imperceptiblement, anime le branchage au-dessus de moi: la troupe innombrable des moucheron fait des rondes autour des bourgeons gluants de sève dont la brise m'apporte, par moments, les exhalaisons térébinthinées.

En avant, mon regard s'arrête un instant sur un coin de gazon tapissé d'argentine au retroussis de soie blanche; plus loin, il rencontre quelques

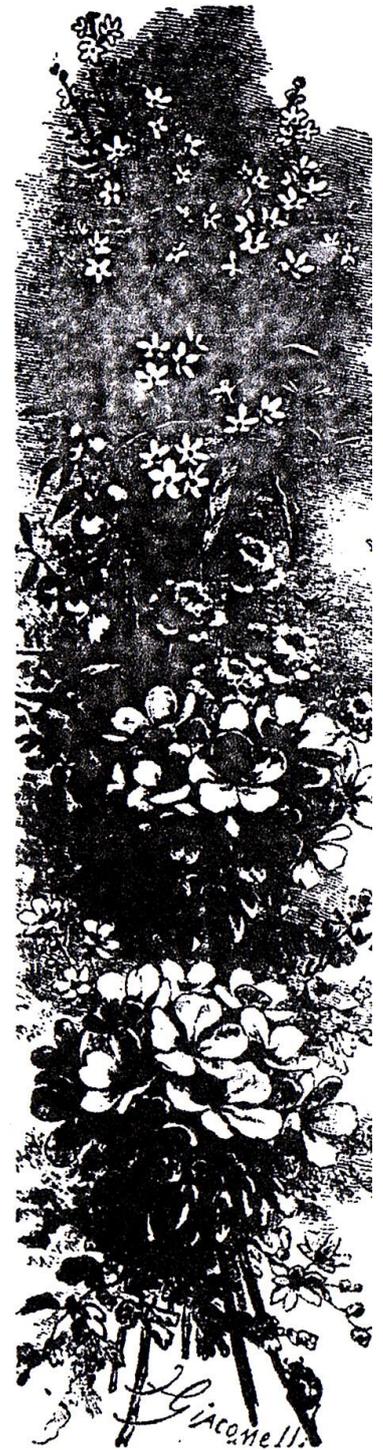


Le vieux maître Tableau de Milton

*scabieuses qui, mêlées à l'herbe folle, inclinent leurs têtes violacées sur leurs longues tiges graciles; enfin, passant entre deux sapins dont les branches se balancent en un rythme d'adagio, il s'en va plonger sur le lac, qui repose là-bas, dans la sérénité du soir tombant.*

*Jamais l'eau ne m'a paru, comme*

ce soir, lumineuse, vivante, vraiment parlante. On songe à quelque immense oeil bleu, ouvert tout grand sur le couchant et reflétant, en un frémissement de volupté, cette féerie des couleurs du ciel. Près de la rive, un friselis de vagues rectilignes fait une large tache d'or rutilant, compacte au centre et qui s'égrène sur les bords en un pointillé étincelant. Les frondaisons des noisetiers des Esserts - marge claire de la sapinière qui couvre la croupe de la rive gauche - reflètent

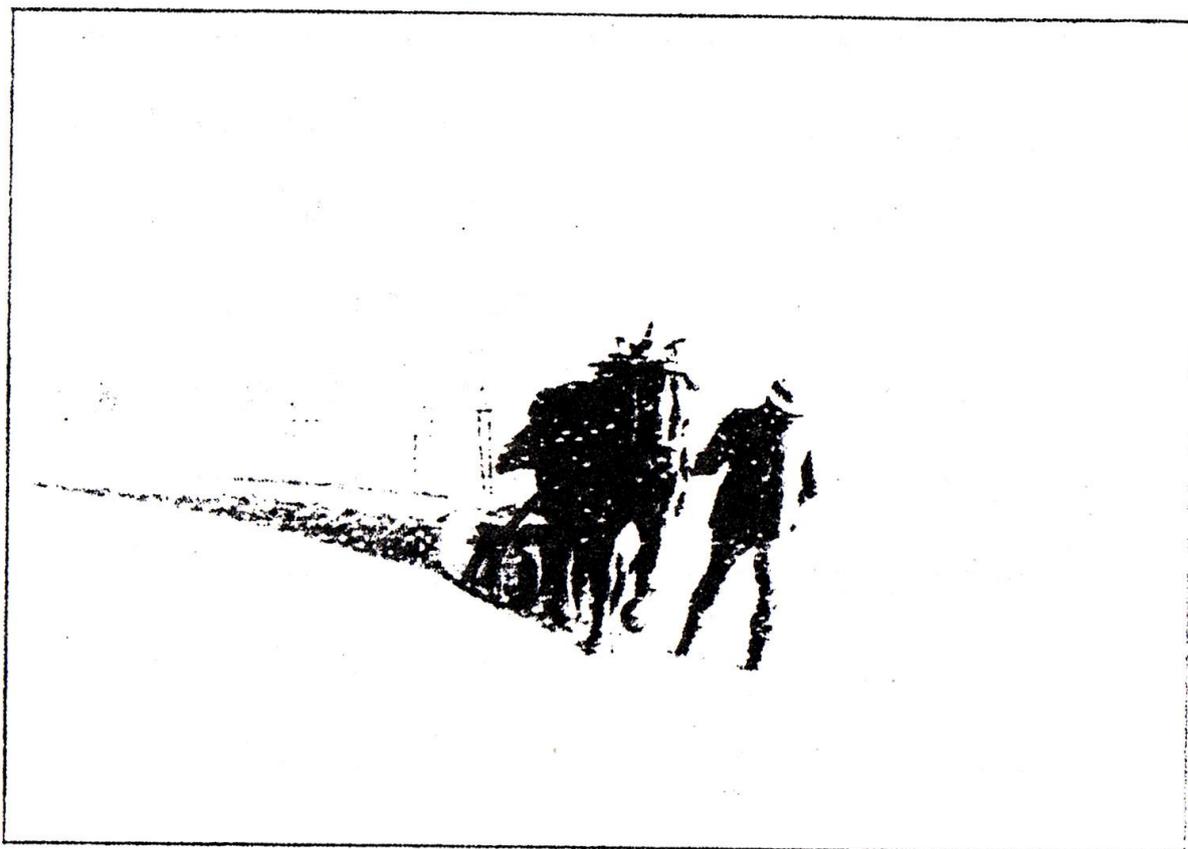




leurs teintes fondues de jaune et d'émeraude dans un cristal vibrant. En face, sur l'autre bord, surgit une vieille tour et les façades de l'Abbaye, où trois vitres, incendiées par le soleil couchant, envoient jusqu'au fond des eaux un reflet de braise rougeoyante. A l'orient, sur un ciel d'opaline où passent des nuages d'un rose de rêve, la "Dent" découpe l'angle harmonieux de sa silhouette et fait songer à quelque sphinx débonnaire, couché là pour garder l'entrée de la haute Joux solitaire qui va s'endormir dans la paix de la nuit estivale.

Déjà, en effet, toute une moitié du lac est comme endeuillée par le profil sombre de la montagne, où le bleu nocturne conserve à peine quelques moires d'argent mat. L'ombre envahit le fond de la vallée; semblable à un flux de ténèbres, elle monte insensiblement et gagne bientôt la crête opposée où subsistent encore des taches de pourpre et de lilas. Du village au-dessous de moi, bruyant encore tout à l'heure, il ne me parvient plus qu'une rumeur indistincte, un écho assourdi de voix et de pas. Et, dans ce silence commençant, des clochettes, de lointaines clochettes, laissent tomber leurs notes perlées qui s'entre-répondent d'un pâturage à l'autre et vont enchanter le silence de leur symphonie bucolique...

Val de Joux, mon pays! Quelles heures  
tu sais nous donner! Quelles beautés in-  
soupçonnées renferment ton horizon res-  
treint, tes montagnes qu'on dit monotones,  
ton lac surtout qu'on dit triste et sans  
charme! Laisse ceux qui parlent ainsi  
s'ignorer volontairement: ils ne sont pas  
dignes de te connaître! et réserve-toi



La traîne

Tableau de Millet

aux vrais poètes, à ceux qui savent  
écouter les voix de ta forêt, lire dans  
le miroir de tes eaux et comprendre  
l'âme qui trahit à peine ton visage.

Verse-leur la douceur de tes crépus-  
cules, la sérénité de tes soirs, le  
calme de tes nuits. Donne-leur le repos  
et inspire-leur, pour reprendre demain  
la tâche quotidienne, ce tranquille cou-  
rage qui est la marque des âmes fortes!

Et toi, mon cher Milon, qui t'es  
donné pour but de chanter ce pays par  
les pinceaux et de faire revivre à nos  
yeux les coins les plus aimés de notre  
"Combe", accepte le modeste tribut de mon  
admiration et reçois mon vœu le plus cher:  
que toujours mieux tu sois compris!

EDM. PIGUET

Des fêtes diverses dont témoigne une fois encore la FAVJ :

# PIQUE-NIQUE

Derrière-la-Côte (plan des Aubert),  
Dimanche 5 juillet.

**Musique : l'Echo du Risoud.**

**Tir au flobert. — Bal.**

Restauration sur place. — En cas  
de mauvais temps, renvoi au dimanche suivant.

FAVJ du 2 juillet 1896.

Sur les Côtes du Sentier.

**Dimanche 9 août 1908.**

## GRANDE KERMESSSE

ORGANISÉE PAR LES SOCIÉTÉS

**Jurassienne et Gymnastique fédérale.**

### Programme :

1 1/2 heure après-midi, **cortège.**

Dès 2 heures, **grand concert** par les  
Sociétés **Chorales de l'Orient et du**  
**Sentier** et par la **Jurassienne.**

**Productions gymnastiques.**

### LUTTES

**JEUX ET ATTRACTIONS.**

**5 heures. Pique-nique.**

**9 h. Illumination.**

10 heures. **Bal au Local de gym-**  
**nastique.** — La danse 20 centimes. La  
carte fr. 1.50.

**Restauration de 1<sup>er</sup> choix.**

*En cas de mauvais  
temps, renvoi jusqu'à nouvel avis.*

**Le Comité d'organisation.**

FAVJ du 6 août 1908.

**Un endroit si tranquille...**







## 6. La société de tir du Marchairuz<sup>22</sup> - par Hector Golay -

### Le Marchairuz.

#### IV

#### LA SOCIÉTÉ DE TIR

Dès l'ouverture et la classification d'une route relativement facile, à travers la montagne, et l'inauguration d'un établissement de refuge au sommet du passage, 1845-1846, et peut-être aussi par le souvenir récent d'un surplus de vie et d'animation occasionnés par le premier camp de Bière de 1842 (?) l'idée de rendez-vous de plaisir, de rapprochement entre les populations des deux versants du Marchairuz, préoccupait nombre de gens et se manifesta bientôt par des fêtes estivales, concours de tireurs, dont la date exacte et le souvenir n'ont pas été transcrits et conservés par écrit. Quelques réunions de ce genre, de 1840 à 1848, ont dû acheminer les esprits au désir d'élargir et de perpétuer ces manifestations.

Le premier procès-verbal de la Société de Tir du Marchairuz mentionne un banquet qui eut lieu après le *tirage* du 6 août 1848, où fut proposé et appuyé par acclamation le projet de constituer une société permanente de tir du Marchairuz, qui donnerait chaque année, sur la sommité, une fête avec tir à la carabine.

Un comité d'organisation fut nommé séance tenante, avec mission d'élaborer un projet de statuts, de travailler à constituer la société en lui trouvant des adhérents et en exposant son but et sa raison d'être.

Ce comité s'étant mis immédiatement au travail, rendit compte quelques semaines plus tard, le 24 septembre 1848, dans une assemblée nombreuse convoquée à l'asile.

Un projet de règlement, soumis par lui, fut admis le même jour.

Ce règlement fut signé dans la même séance par Auguste Audemars, lieutenant-colonel, président, et par Jules Rochat, capitaine, secrétaire.

Le comité constitutif fut confirmé pour demeurer en fonction jusqu'à la première assemblée générale, éventuellement fixée au printemps de 1849, une centaine d'adhérents ayant

<sup>22</sup> Article de Hector Golay, paru dans la FAVJ de 1911, no du 6/11, de 1912, no du 8/2 et du 15/2.

rempli toutes les conditions d'admission, constituèrent dès ce jour, le noyau primitif et furent considérés comme les membres fondateurs de la Société.

Un premier tir régulier fut fixé aux 21 et 22 juillet 1849, et fut réalisé suivant le programme établi qui, dès lors, n'a pas beaucoup varié.

Il faut croire que cette fête fut un succès encourageant, car le nombre des membres s'accrût rapidement et l'année 1850 vit de nouveau les tireurs accourir au Marchairuz. A l'exception de 1851, année du tir fédéral de Genève et de la fête des vigneronns à Vevey, où le tir du Marchairuz fut renvoyé, afin de ne pas augmenter le cumul des fêtes, les tirs de la nouvelle société se succédèrent sans interruption jusqu'en 1870.

Ce fut la période florissante. Le dimanche de fête, comme le jour de tir qui le précédait, prit la forme consacrée par la suite : tir le samedi et la matinée du dimanche, assemblée générale à midi, banquet, distribution des prix à deux heures, partie officielle et clôture avant la nuit.

L'emplacement des tireurs, à ciel ouvert les premières années, était au-dessous de la route, au nord de l'asile ; la ligne de tir de 350 pieds se développait dans la direction S.-O., longitudinalement à la chaîne de montagne ; la ciblerie se projetait contre le versant boisé que domine, à gauche, le sommet ondulé du Marchairuz.

Midi passé, tireurs et servants, comme aussi tous les promeneurs ou participants venus des villages environnants, quittant la place du tir, s'acheminaient vers l'asile ou vers l'emplacement de fête situé à l'Orient de celui-ci. Dès le matin, demoiselles et jeunesse l'avaient ornée et fleurie puis, aussitôt la séance annuelle levée, le cortège des carabiniers et tireurs, précédé de la musique militaire ou de la Société de cuivre, faisait son entrée dans la modeste enceinte et prenait place autour de tables improvisées.

Au nord, un coteau escarpé et boisé recevait les assistants passifs, curieux et bienveillants quand même ; au pied du coteau, à l'abri de la bise, la place où s'alignaient tables et bancs, une clairière bien plane, ombragée, entourée du rideau verdoyant de la forêt, embaumée par les émanations résineuses des sapins et par les

fleurs de la montagne ; entre les deux, tribune et pavillon des prix, adossés au coteau et faisant face à la place du banquet.

Là, les tireurs, à l'appel de leur nom, arborant sous le ruban de leur chapeau les contremarques attestant leur adresse, entendaient la proclamation de leurs passes heureuses, de leurs coups profonds et rentraient à leur place, la poitrine constellée d'argenterie.

Que de cordialité, de propos joyeux, de gages d'affection se sont échangés sous ces rameaux agrestes ; pendant les quelque quarante ans qu'ont duré les tirs du Marchairuz ; l'inspiration qui unissait, qui vibrait dans tous les cœurs était la patrie ; se traduisant parfois en un langage fruste, des impulsions généreuses soulevaient un commun enthousiasme ; chants patriotiques, hymnes nationaux et marches guerrières, retentissaient, montaient sous le dôme de la forêt, portant au large et au loin, les doux mots de notre devise : patrie et liberté.

A tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à ces fêtes, la tribune du Marchairuz a légué des refrains qui nous reviennent, des échos lointains rappelant bien des voix qui se sont tues, porté la parole de bien des citoyens honorés, influents et même distingués, venus de tous les points du pays : Gustave Jaccard, Jules Eytel, les frères Veillon, colonels, Noguét-Vinet, G. Gaulis, Sam<sup>l</sup> Aubert, colonel, commandant Oguay, G. Golay, préfet d'Echallens, John Berney, avocat, Albert Weissel, avocat Serment, Friedrich, Golay-Leresche, Henri Decology... et plus près de nous, Auguste Audemars, colonel, Ami Lecoultré, juge, G<sup>e</sup> Meylan, D<sup>a</sup> Michaud-Massy, instituteur... et combien que nous oublions, dont il serait difficile de retrouver le souvenir, car aucun compte-rendu ne suivait ces manifestations toutes spontanées.

Il serait peut-être plus facile d'énumérer les tireurs remarquables qui ont défilé tant de fois devant le pavillon des prix et dont les contrôles de tir ont pu garder les noms ; encore aujourd'hui la seule mention dans le cercle des survivants de : Adamir Aubert, de S<sup>t</sup>-Georges, Alois

Chatelanat, de Perroy, Antoine Rochat, Millioud et Bovey d'Aubonne, Perret à Rolle, Monthoux-Morel de Bière, Debonneville à Gimel, Alphonse Vuillens de Longirod, Antoine Vettiner, Peter, Golay-Leresche, François et Auguste Meylan à Genève, J. Berney, D<sup>a</sup> Michaud-Massy, Ami Meylan à l'Orient, Fitting, Louis-Daniel Golay, Auguste Golay feu Frédéric, au Sentier, Eugène Guignard au Lieu..., Aug<sup>te</sup> Rochat, Louis-Constant Pignet, les frères Alphonse et Jules Lecoultre, les frères Hector et François-Victor Lecoultre, les frères Auguste, Eugène et Charles-Henri Audemars, Jules Reymond au Brassus... et il faut couper au court — évoque le souvenir de coups centrés, d'innombrables cartons et de brillants tireurs, car nous n'avons rappelé ci-dessus que des vétérans, depuis lors disparus, et combien d'anciens carabiniers, beaux tireurs également, dont quelques-uns encore vivants, leur avaient succédé et que nous passons sous silence.

Fête aussi, hors de l'enceinte du banquet, à l'entrée de laquelle le canon saluait les discours et les chants. Quelques étalages de biscômières se hasardaient sur la place de l'asile et, dans la

remise, aux accords d'une fanfare de village, le bal rustique emportait dans son tourbillon, armailis, valets de fermes, jeunes paysans, jeunes et accortes paysannes.

Le déclin du jour annonçait la fin de la fête. Chacun sait combien, dans les belles journées d'été, les couchers de soleil sont splendides du haut de la montagne ; le retour n'était donc pas la partie la moins séduisante de la fête : dans la nuit, les feux de joie s'échelonnaient le long du chemin ; emportées dans la descente rapide, les voitures roulaient au carillon de leurs attelages ; les rires et les chants des groupes attardés animaient la montagne, jusqu'au moment où tout rentrait dans la sérénité et le silence du sommeil.

L'introduction des armes à longue portée, balles coniques, à charge rapide, nécessitait plusieurs modifications qui, dès ce moment, furent apportées dans la pratique et les conditions du tir.

Un premier éloignement de la butte aux cibles fut exécuté ensuite de la construction du stand, éloignement qui portait le but à 150 m.

Les fusils, aussi bien que les carabines à l'ordonnance fédérale, furent admis à concourir, avec quelques réserves d'abord, puis successivement à toutes les cibles ; dès 1860 des cibles spéciales — dites de campagne — furent affectées au tir des armes de guerre, qui ne devaient pas tarder beaucoup à exclure partout la carabine d'amateur.

Après ces coûteuses installations, la Société se trouva chargée d'une dette de fr. 1500, ce qui l'obligea d'élever la finance d'entrée et les contributions annuelles, ainsi qu'à veiller aux économies plus strictement, pendant toute une série d'années.

Les prestations des membres chargés de tous les détails de l'administration, allant toujours en augmentant, de neuf, le Comité fut porté à treize membres, en 1868.

La ligne de tir n'offrant aux armes nouvelles qu'un développement de distance toujours plus insuffisant, la question fut mise à l'étude la même année. *(A suivre).*

---

### Le Marchairuz

V

N<sup>o</sup> 6

87 1842

### LA SOCIÉTÉ DE TIR

Dès 1876, la Société de tir du Marchairuz qui, commençait à ne vivre que de souvenirs, ne resta cependant pas inactive, où tout au moins son comité apportait toute sa volonté et tentait de nouveaux efforts pour lui rendre la prospérité et la vie. Chacun regrettait cette solennité patriotique sur la montagne, d'un caractère plus digne et plus élevé que les primitifs rendez-vous de danses et de jeux qui, très anciennement, se pratiquaient sur le Mont-Tendre, autour du feu de la St-Jean.

De 1883 à 1887, les assemblées furent régulièrement convoquées, les propositions examinées et discutées, des appels adressés à tous : ces propositions et ces appels rencontrèrent peu d'écho.

Les vrais amis de la Société se rendaient bien compte de tout ce qu'il aurait fallu de volonté et de persévérance pour remettre en marche et en honneur cette institution qui avait manifesté tant d'élan et de vie.

Mais tout passe, ceux-là même qui avaient présidé ou collaboré à sa fondation, qui en furent l'âme, qui restèrent le plus constamment à la brèche, n'étaient déjà plus de ce monde ; on voyait les rangs s'éclaircir : le vénérable Louis-Abram Meylan, le père Nicole, François Meylan, de Genève, Antoine Rochat, d'Aubonne, puis bientôt Auguste Audemars, colonel, Ami Lecoultre, juge cantonal, David Michaud-Massy, instituteur, pour ne citer que ceux qui nous touchent de plus près, sont rappelés dans un autre monde.

En 1886, quelqu'un osait prononcer le mot de dissolution ; en 1887, l'apparence des affaires et du travail étant plus rassurante, se manifesta une dernière tentative de galvaniser le corps mourant de la Société : essai d'un programme pour les années qui suivirent, décision d'un tir pour 1888, de s'atteler de nouveau au projet d'éloigner la butte de tir à 280 mètres, de reviser les statuts de la Société, enfin de reconstituer un fond. A ce moment une foi commune, une volonté, un effort unanime aurait rendu possible la renaissance de la vieille institution et lui aurait épargné une agonie de dix ans.

Au lieu de cela, le comité presque sans appui, se réunit à diverses fois, se transporta au Marchairuz pour examiner l'état du bâtiment et du matériel, entreprend même quelques réparations dans le but d'en augmenter la résistance et la durée.

Hélas !... 1888... nouveau renvoi... puis, pages blanches au procès-verbal ; la Société était lasse

de se réunir, de renouveler son comité et de délibérer dans le vide et dans l'impuissance.

En septembre 1892, une expertise avec le concours de maîtres d'Etat, faite sur les lieux, constate l'état de délabrement du Stand et la nécessité de dépenses plus élevées que celles qui avaient été prévues.

De nouveau deux années se passent dans l'inaction et le silence, et trois hivers rigoureux se déchainent encore sur le bâtiment qui menaçait ruine. Le dernier, celui de 1894-95, de neigeuse mémoire, mit d'accord toutes les incertitudes : ce qui restait du Stand s'effondra sous le poids des neiges et, la même année, par décision du 28 juillet 1895, aussi bien que par force majeure, le comité mettait en vente, au plus offrant, ce qui restait du Stand et du matériel de la Société de tir. La Société des actionnaires de l'asile du Marchairuz, avec l'offre la plus élevée, fût admise à recueillir pour la somme de cent francs ces pauvres débris, sous réserves de quelques dispositions dernières, consenties par les actionnaires de l'asile.

Le 28 mai 1898, l'assemblée de la Société de tir, réduite à son comité, MM. Henri Decoligny, président, Pittet-Jotterand, Jules Burnier, Ami Meylan et Eugène Golay, secrétaire-caissier, prend la décision de liquider le petit avoir de la Société, conformément aux offres et négociations échangées avec la Société des actionnaires. Le compte n'accuse aucun passif et un léger solde en caisse ; la Société de tir fait abandon gratuit de tout son avoir à la Société immobilière de l'Asile, avoir qui consiste en :

1° 100 francs, valeur convenue pour la vente du matériel.

2° Une coupe en argent.

3° Un canon.

4° Une armoire.

5° Un compas à échantillonner.

6° Ciblerie, pupitres, bancs et débris.

7° Décorations, brassards, jetons, esquipots, etc.

Ce don est fait aux conditions suivantes :

a). ~~La coupe, les jetons et reliques~~ pouvant servir de souvenirs, seront placés en vue, dans une vitrine placée à la salle publique de l'étage.

b). Avec l'argent disponible, la Société immobilière créera une œuvre distincte, ou acquerra un objet d'art ou d'utilité, rappelant par une inscription la Société de tir défunte — (intallation dans le belvédère de l'asile, d'une lunette, pendule, appareil d'optique ?).

Affaire conclue, dans une dernière manifestation — banquet modeste — des paroles sympathiques, expressions de regret et d'émouvant souvenir, un dernier toast à la patrie, etc, furent échangés entre les deux sociétés, sur cette place où tant de vie et d'émulation s'étaient dépensées pendant près d'un demi siècle.

---

### Le Marchairuz.

VI 7 15/2

#### LA SOCIÉTÉ DE TIR

##### CONCLUSION

Avec l'édification de la route et de l'asile, et la trop brève existence de la Société de tir du Marchairuz, nous avons parcouru une période très spéciale du développement de la vie dans notre Jura, suivi une des créations où la commune du Chenit, et plus particulièrement la paroisse du Brassus, se sont trouvées les premières intéressées et se sont le plus directement employées.

Les choses passées qui ont constitué l'état actuel, et les institutions qui ont servi à l'épanouissement de la civilisation et du bien être, soit qu'elles aient disparu après avoir rempli leur mission, soit qu'elles nous demeurent, ne nous dispensent pas de soutenir et de poursuivre, si non l'œuvre consommée, tout au moins l'esprit de dévouement et d'évolution vers le bien qui l'avait inspirée.

Combien de fois le regret s'est glissé au cœur des anciens, se rappelant le temps où, jeunes citoyens, ils participaient aux rendez-vous annuels du Marchairuz; ce regret nous l'avons

encore recueilli pendant que s'écrivaient ces lignes, du témoignage d'un vénérable vieillard qui considérait la disparition de cette fête comme un appauvrissement de la vie publique.

L'organisation de concours de tir ayant leur siège au Marchairuz, est aujourd'hui si impraticable que nul ne saurait y songer ; mais les bons effets d'une institution populaire et, dans les réunions, l'échange ou l'expansion de sentiments et d'inspirations fécondes auxquelles elles pourraient donner la vie, ne découlent pas nécessairement du caractère ou du but spécial d'une société particulière ; il ne serait nul besoin

d'une occasion déterminée pour leur servir de de prétexte. Lorsque le souvenir se reporte aux belles journées de la fête disparue, nous sentons que la sincérité et la spontanéité en faisait tout le prix et qu'une impression bienfaisante et durable nous en laisse encore tout le charme.

Reviens ! doux abandon des fêtes de nos pères...

C'est ce retour aux souvenirs du tir qui, en 1900, donna le jour à un essai, désagréablement contrarié dans son exécution. L'absence depuis de longues années d'une fête au Marchairuz, ayant suggéré l'idée d'une réunion de la *mi-été*, avec culte le matin, pique-nique l'après-midi, partie oratoire, musicale, artistique le soir, attira le 29 juillet sur la sommité, une affluence de population venue de tous les villages environnants. La première partie de la fête fût parfaitement réussie ; dans l'après-midi d'une journée qui semblait belle entre toutes, un orage s'abattit sur la montagne, orage suivi d'un interminable déluge qui se déversa jusque bien avant dans la nuit ; l'asile avec ses dépendances, trop exigü pour abriter la foule, ne pût prêter aux assistants surpris, que ses locaux insuffisants ; dans la cohue quelques désordres se produisirent, et dans la retraite hâtive ou forcée, les toilettes comme les promeneurs furent fort maltraités. Ce résultat non prévu, paraît avoir découragé les promoteurs ; il n'a plus été proposé de fêter la *mi-été* au Marchairuz.

Et pourtant, l'intrusion au programme d'une pluie malencontreuse n'était pas davantage dans l'imprévu de cette journée qu'elle ne l'avait été bien des fois dans les fêtes précédentes, seulement les conditions avaient changé, le stand hospitalier n'existait plus ; si jamais on se proposait de revenir à la traditionnelle fête

montagnarde, il faudrait se conformer aux circonstances et prévoir les cas de force majeure. Dans un lieu élevé, isolé comme le sommet du Marchairuz, il serait imprévoyant pour le moins d'organiser de nouveau un rendez-vous général du public, sans étudier les moyens d'offrir aux participants une sécurité suffisante : aménagement de l'hôtel, tente-cantine et hangar supplémentaires ?

Chaque été, depuis 1891, le 1<sup>er</sup> août rassemble vieux et jeunes dans les cités, les villages, les stations alpestres, partout où battent des cœurs suisses. C'est notre anniversaire national par excellence.

Pour nous, gens de la Vallée et pour nos voisins les plus rapprochés, lorsque cette date tombe au dimanche, ne pourrait-elle se célébrer sur la sommité, comme autrefois la fête du Marchairuz ? mieux encore qu'autrefois ne rapprocherait-elle pas la montagne, le vignoble et la plaine ? A ce moment, la saison s'y prêterait encore, la fête déjà consacrée par l'usage n'anticiperait pas sur d'autres jours réservés, son caractère obligé de simplicité et de dignité revêtirait une signification plus éloquente dans la paix, la grandeur et l'austérité de la montagne.

Non seulement l'occasion d'une fête patriotique contribuerait à resserrer des liens de bon voisinage avec nos compatriotes du versant méridional, liens que tendent à relâcher la configuration géographique et les voies naturelles plus faciles du côté du nord, mais encore cette bonne influence de sympathie et de rapprochement s'exercerait dans le domaine des relations sociales, que les difficultés de la vie et les complications du travail rendent, semble-t-il, chaque jour plus précaires.

De là-haut, peut-être, descendrait un souffle plus large et plus pur, entr'ouvrant un instant le brouillard de nos inquiétudes, apaisant l'âpreté de nos activités fiévreuses, contenant dans un même sentiment de fraternité et de justice, comme aussi dans les bornes de la légalité, des revendications et des conflits qui, heureusement pour notre pays, n'ont pas ébranlé l'union qui fait notre force.

Ne sommes nous pas tous travailleurs, enfants d'une même patrie ? De même que les routes qui s'élèvent conduisant les voyageurs fatigués au refuge lumineux du sommet, dans les destinées qui nous sont communes, comme société et comme nation, que nos efforts s'unissent pour écarter les forces dissolvantes qui pourraient entraver notre marche, qu'un même élan nous rallie tous sur la cime, où s'élèvera l'édifice accompli de nos institutions et de nos libertés.

H. GOLAY.

Par Ernest Lugrin, dans RHV 1913

## LA SOCIÉTÉ DE TIR DU MARCHAIRUZ (1848-1898)

---

Le Marchairuz est un site ou un passage élevé du Jura vaudois, qui occupe, à 1450 mètres d'altitude, le point culminant d'une route, ouverte à la circulation en 1770, pour faire communiquer avec la vallée de Joux le versant oriental du Jura. En cet endroit de la montagne, fut construite dès 1835, une maison de refuge ou d'asile, qui ne fut achevée qu'une dizaine d'années plus tard. Un fermier y passa l'hiver de 1846 à 1847; c'était la première fois que cela arrivait. Mais cette maison reçut les agrandissements successifs et des améliorations, de sorte que l'Asile du Marchairuz offre aujourd'hui au voyageur et même aux personnes qui y font des séjours en été, un confort relatif et précieux. Air vif et pur, paysages sauvages agrémentés de forêts de sapins, places gazonnées, parfumées par la flore des hauteurs, solitudes silencieuses que recherchent les cœurs fatigués, tranquillité qui n'est troublée que par le chant du coq matinal ou le roulement d'une voiture sur la route, tels sont les agréments de ce lieu retiré, dans la

bonne saison. Celle-ci est courte, et ne dure guère plus de quatre mois; l'hiver, en revanche, est long et froid. La neige, en ces parages, tombe en grande abondance; et, comme elle est souvent balayée par les vents, elle y forme des amas si considérables, que la circulation sur la route en devient très difficile, sinon impossible, et que les chauds rayons de l'été ont parfois assez de peine à les faire disparaître.

Le col du Marchairuz fut sans doute parcouru de très ancienne date; mais ce ne fut guère qu'après l'ouverture de la route et la construction de l'Asile qu'il commença à être fréquenté, soit par les habitants de la plaine, soit par les ressortissants des trois communes de la vallée de Joux, heureux de voir leur contrée ouverte du côté de Nyon et de Genève, par une excellente voie de communication. Or, peu de temps après l'inauguration de l'Asile, comme ces hauts parages offraient un emplacement favorable au tir à la carabine, ces derniers furent déjà utilisés dans ce but au milieu de l'été de 1848. Le 6 août de cette année-là eut lieu, en effet, au Marchairuz, un tir, ou, comme on disait alors, un tirage, qui fut suivi à peu d'intervalle d'un banquet, où fut proposé et appuyé par acclamations le projet de fonder au Marchairuz une société de tir permanente, avec exercices réguliers et fête annuelle. Un comité d'organisation fut nommé séance tenante, avec mission d'élaborer un projet de statuts et de travailler à la constitution de la Société, en exposant son but et en lui procurant des adhérents.

Ce Comité se mit immédiatement à l'œuvre et rendit compte de son mandat quelques semaines plus tard, soit le 24 septembre 1848, dans une nombreuse assemblée convoquée à l'Asile. Le projet de règlement élaboré par lui fut soumis à la réunion constituante et accepté par celle-ci dans sa forme générale. Ce règlement, qui renfermait cinquante

articles, nous donne de très intéressants renseignements, que nous résumons comme suit :

D'abord la société décide qu'elle portera le nom de l'Asile, ensuite qu'elle a pour but de procurer aux habitants des deux côtés de la montagne, l'occasion de se réunir pour fraterniser ensemble une fois chaque année. Elle resserrera les liens qui unissent, et ravivera, dans une fête annuelle, les sentiments de confraternité qui doivent exister entre tous les membres de la patrie vaudoise. En choisissant le Marchairuz comme lieu de réunion, la Société témoignera ainsi de l'intérêt pour l'Asile, récemment construit sur la montagne. En outre, on décida que l'on contribuerait, par l'exercice du tir à la carabine, au perfectionnement d'un art si utile en vue de la défense de la patrie.

Quant à l'organisation proprement dite, le règlement dit que tout citoyen de bonne réputation peut faire partie de la Société dès l'âge de seize ans, que la finance d'entrée sera de 40 batz, la contribution annuelle de 10 batz, et qu'un fonds de réserve sera créé.

L'administration était confiée à un comité de neuf membres : président, vice-président, directeur du tir, caissier, secrétaire, plus quatre membres supplémentaires, tous rééligibles au bout de trois ans.

En ce qui concerne le tir, le règlement parle du concours, des prix, des diverses cibles à établir, et fixe au mois de juillet de chaque année la date de la fête à célébrer régulièrement.

Remarquons ici qu'à l'exception de 1851, année du tir fédéral de Genève et de la fête des Vignerons à Vevey, où le tir du Marchairuz fut renvoyé à l'année suivante, pour ne pas accumuler sur le même été trop de fêtes dans la même région du pays, les tirs de la nouvelle société se succédèrent sans interruption pendant vingt et un ans (1848-1869). Cette période, florissante et prospère, fut l'âge d'or de la

Société. Le jour de la fête, un dimanche, comme le jour du tir qui le précédait, se célébrait selon une sorte de rite créé au début et bientôt consacré par l'usage d'année en année : tir le samedi et la matinée du dimanche, assemblée à midi, banquet et partie officielle à 2 heures, clôture avant la nuit.

L'emplacement du tir, à ciel ouvert dans les premières années, était situé au-dessous de la route, au nord de l'Asile ; la ligne de tir, de trois cent cinquante pieds d'étendue en longueur, se développait dans la direction du sud-ouest, longitudinalement à la chaîne de montagnes, et la ciblerie était placée contre le versant boisé que domine le sommet. Midi sonné, tireurs et marqueurs abandonnaient, le dimanche, l'installation du tir, et s'acheminaient, comme tous les promeneurs et participants venus de La Vallée et des villages du pied du Jura, vers la place de fête, située à l'orient de l'Asile. On y venait de Gimel, de Bière, d'Aubonne, de Rolle, Nyon et même de Genève. Dès le matin, jeunes filles et jeunes gens avaient rivalisé d'ardeur à décorer le lieu de fleurs et de verdure. Un coteau escarpé et ombragé recevait, vers le nord, la foule des curieux, spectateurs bienveillants d'une scène qui n'avait certes rien de banal. Au pied du coteau, à l'abri du vent du nord, vif parfois à cette altitude, une clairière parfaitement plane, entourée du rideau verdoyant des bois, offrait au banquet une très commode installation. Le pavillon des prix et la tribune des orateurs occupaient l'espace intermédiaire, entre l'esplanade et le coteau, pittoresquement bigarré par les groupes des promeneurs en clairs costumes d'été. Les sociétés de musique, vocales ou instrumentales, en particulier l'excellente musique militaire de La Vallée, apportaient à la fête le concours de leurs voix ou de leurs instruments. Le canon saluait la fin des discours, qui ne laissaient pas — on peut bien le croire — de célébrer la patrie et la liberté. Le texte de ceux-ci ne nous a, malheureusement pas été conservé ; en revanche, beaucoup de

refrains, chantés à la tribune du Marchairuz, sont longtemps restés dans les mémoires, et ont été souvent répétés par ceux qui les ont entendus.

Citerons-nous les noms de quelques-uns des orateurs, hélas ! presque tous disparus, qui ont fait entendre leur voix vibrante du haut de la tribune, tapissée de rameaux de sapin et dressée chaque été sur la croupe du Jura vaudois ? C'étaient les colonels Charles et Auguste Veillon, le juriste Gustave Jaccard, le brillant avocat Jules Eytel, le colonel Samuel Aubert, Noguét-Vinet, de Nyon ; le commandant Oguay, d'Aubonne, le juge de paix Gabriel Gaulis, le juge cantonal Lecoultre, l'instituteur David Michaud, le préfet Golay, d'Echallens, Golay-Leresche ; les Genevois Antoine Vettiner, Friedrich, Albert Vessel et l'avocat Serment ; Jules Lagier, voyer d'Aubonne, M. John Berney, ancien conseiller d'État, aujourd'hui plus que nonagénaire, le seul survivant des membres du gouvernement vaudois de 1862.

La proclamation et la distribution des prix accompagnaient ou suivaient le banquet. Ici encore, nous pourrions, d'après les registres de tir, donner une nombreuse liste de noms, ceux des brillants tireurs, qui ont défilé tant de fois devant le pavillon des prix, les uns pour recevoir la récompense de leurs coups centrés, les autres pour être rémunérés de leurs innombrables cartons.

La fête, si animée dans l'enceinte réservée au banquet, ne l'était pas moins en dehors de cet espace clos et hospitalier. Les marchandes de bonbons, gâteaux et autres pâtisseries, visiteuses obligées de nos fêtes populaires, avaient leurs bancs chargés de friandises à proximité, et jusque sur la place même de l'Asile. La remise de cette maison, débarrassée des objets encombrants, s'improvisait bien vite en salle de bal, où, au rythme engageant d'une musique villageoise, tournoyaient garçons et filles venus de la plaine ou de La Vallée, valets de ferme bien rechangés, et armillis en costume traditionnel.

Mais les belles journées passent vite, même au gros de l'été, quand elles sont vouées au plaisir, et le déclin du soleil derrière les croupes du Noirmont, marquait la clôture de la fête. Les familles, montées à pied ou en chars à bancs se rassemblaient et s'apprêtaient à rentrer dans leurs foyers, assez éloignés parfois. Et le retour n'était pas l'épisode le moins agréable de la journée, par un de ces couchers du soleil tels qu'on les contemple des hauteurs de notre Jura, à l'heure splendide de son adieu du soir. Puis, quand la nuit était venue, c'était, dans l'ombre, des feux de joie qui s'allumaient le long de la route, les voitures qui roulaient au carillon de leurs attelages, les rires et les chants des groupes attardés, jusqu'au moment où tout s'endormait dans le silence de l'heure tardive.

Dans les dix premières années de son existence, la Société de tir du Marchairuz avait apporté quelques améliorations à son organisation un peu rudimentaire des débuts. C'est ainsi que, dès l'origine, elle se préoccupa de procurer aux tireurs un abri permanent, et une halle ou cantine en cas de mauvais temps les jours de fêtes. En 1856 fut édifié un stand confortable, qui servit au tir cette année-là, et fut définitivement acquis à la Société par décision du 24 septembre suivant. L'invention des armes à balles coniques, à longue portée ou se chargeant par la culasse, nécessita aussi plusieurs modifications dans la pratique et les conditions du tir. Un premier éloignement de la butte aux cibles fut exécuté peu après la construction du stand. Les fusils à l'ordonnance fédérale furent admis à concourir, avec quelques réserves d'abord, à toutes les cibles. Dès 1860, des cibles spéciales, dites cibles de campagne, furent affectées au tir des armes de guerre, lesquelles ne devaient pas tarder à exclure la carabine d'amateur.

Ces divers changements, ces installations coûteuses ayant grevé la caisse de la Société d'une dette de 1500 francs, il fut paré à cet inconvénient par une élévation de la finance

d'entrée et des cotisations annuelles. En même temps le nombre des membres du comité fut porté de neuf à treize, eu égard à une administration plus compliquée que celle dont on s'était contenté précédemment.

Ces mesures furent introduites en 1868. L'année suivante, on mit à l'étude un nouvel agrandissement de la ligne de tir, qui n'offrait plus une étendue suffisante à la portée des nouveaux fusils. Mais, en 1870, de graves événements vinrent entraver l'exécution de ce projet; la guerre franco-allemande fut déclarée, et un grand nombre des sociétaires, appelés sous les drapeaux, durent partir pour border notre frontière du nord. Une séance du Comité, tenue en juillet, décida que la fête du Marchairuz n'aurait pas lieu cet été-là, et était renvoyée à une date éventuelle et incertaine.

(A suivre).





# LA SOCIÉTÉ DE TIR DU MARCHAIRUZ

(1848-1898)

(SUITE ET FIN)

---

Ici, nous rapportons, année par année, les faits et événements les plus saillants de la Société dont nous esquissons les annales, dès le 18 juillet de l'année 1871. Ce jour-là une assemblée générale se réunit au Marchairuz, mais elle ne fut accompagnée ni d'un tir, ni d'une fête, que l'on renvoya encore à 1872. Cette décision se justifiait par divers motifs. Tout d'abord, dans l'été de 1871, beaucoup de tireurs se rendirent au tir de Mâcon, spécialement offert aux Suisses. Ensuite, les expériences des récentes campagnes imposaient à l'armement du soldat et à l'art du tir des exigences nouvelles, qui entraînaient à des dépenses que la Société du Marchairuz était peu en état de supporter. Le stand réclamait d'ailleurs d'urgentes réparations; il fallait, ainsi que nous l'avons dit, que la ligne de tir fût prolongée, pour qu'elle répondît aux besoins du jour. La commune de Bière, sur la propriété de laquelle le stand était placé, paraissait

<sup>1</sup> *Recès fédéraux*, t. VI (II), p. 377.

disposée à accorder les facilités nécessaires. Mais des empêchements d'une autre nature vinrent se mettre en travers de réformes désirées et décidées, ajournées néanmoins par la force des choses. Les jeunes membres de la Société se sentaient du reste attirés par d'autres genres d'exercices, qui offraient moins de difficultés que le tir proprement dit. En outre, les règlements militaires tendaient déjà alors à diminuer l'indépendance des sociétés de tir, en les soumettant à une organisation plus conforme à la centralisation de l'armée. Enfin, un malaise général se faisait sentir dans le monde de l'industrie, et une crise horlogère qui se manifestait à La Vallée de Joux provoqua dans cette contrée une regrettable émigration vers d'autres lieux plus favorisés.

C'est dans cet état d'incertitude et de temporisation que s'écoula la période décennale de 1872 à 1882.

Chaque été cependant ramenait la fête du Marchairuz, avec son tir du samedi et du dimanche matin, sauf 1882, qui n'eut le sien qu'une demi-journée, le dimanche avant midi. D'indispensables réparations furent faites au stand, une station télégraphique fut établie, avec communication sur les lignes de Gimel-Bière d'un côté et du Brassus de l'autre. Mais soudainement une crise financière intense, conséquence de la crise industrielle, dont souffraient les populations de La Vallée de Joux, vint suspendre toutes les améliorations projetées. L'enthousiasme qui avait animé la Société du Marchairuz dans sa période de prospérité allait s'affaiblissant. Le besoin des habitants des deux versants du Jura de se tendre la main par-dessus la montagne cédait à d'autres besoins plus immédiats, plus impérieux. Les sociétés musicales, qui apportaient dans les fêtes célébrées à l'Asile un élément indispensable d'art et d'entrain, étaient elles-mêmes ébranlées par la dureté des temps et décimées par le départ de beaucoup de leurs membres. Enfin, la musique militaire, supprimée officiellement par la réorganisation

fédérale de 1874, et réduite à ses seules ressources, ne fut plus en situation d'offrir son concours aux fêtes annuelles, comme elle l'avait fait avec tant de succès dans le passé.

De 1882 à 1887, les assemblées furent régulièrement convoquées; le Comité, très actif, cherchait par tous les moyens en son pouvoir à maintenir l'existence et la prospérité d'une institution qui avait eu ses jours glorieux, mais qui, faute d'intérêt, était menacée de disparition. Malheureusement, les hommes dévoués, qui avaient présidé à sa fondation, le colonel Auguste Audemars entre autres, n'étaient plus là pour lutter contre le découragement. En 1886, quelqu'un osa même prononcer le mot de dissolution. La chose était pourtant prématurée, car les affaires paraissaient retrouver un peu de sécurité. On élaborait un programme de tir pour 1888, un projet d'éloignement de la butte et une révision des statuts occupèrent le Comité. Celui-ci, à diverses fois, se transporta au Marchairuz, examina l'état du matériel et du bâtiment, et entreprit même quelques réparations, dans le but de rendre à ceux-ci un peu de solidité et augmenter leur durée. Mais, hélas ! en 1888, nouveau renvoi, et... pages blanches dans le registre des procès-verbaux jusqu'en 1892.

Le 18 septembre de cette année-là, une expertise constata l'état de délabrement du bâtiment. On s'assura de visu que celui-ci exigeait un coût de réparations beaucoup plus élevé qu'on ne supposait. Puis, de nouveau, deux années d'inaction et de silence. Trois hivers passent sur le stand, qui menaçait ruine. Enfin l'hiver de 1894-1895, qui fut abondamment neigeux, fit cesser toutes les incertitudes. Ce qui restait du stand s'effondra sous le poids de la neige; et le 28 juillet 1895, le Comité s'étant de nouveau réuni, mit en vente, au plus offrant, les restes du stand et du matériel de la Société. Les conditions les plus favorables furent offertes par les actionnaires de l'Asile. On les accepta sous quelques réserves, et les pauvres débris matériels d'une institution

qui avait eu, comme toutes choses, sa période d'épanouissement et d'éclat, furent cédés *pour la somme de cent francs*.

La Société resta constituée jusqu'au 28 mai 1898, date d'une séance, où l'assemblée générale, réduite à son Comité, siégea conjointement avec les actionnaires de l'Asile. Ce Comité, où se trouvaient MM. Henri Decollogny, président, Pittet-Jotterand, Jules Burnier, Ami Meylan et Eugène Golay, secrétaire-caissier, fit, au nom de la Société, aux actionnaires de l'Asile, abandon gratuit de tout son avoir, consistant :

1° En une somme de *cent francs*, représentant la vente du matériel;

2° Une coupe en argent;

3° Un canon;

4° Une armoire double;

5° Un compas à échantillonner;

6° Ciblerie, pupitres de secrétaires, bancs et débris;

7° Crousilles, décorations, brassards, jetons, etc.

Ce don, sorte de testament de la Société, se faisait aux conditions suivantes :

a) La coupe, les jetons de tir et reliques pouvant servir de souvenirs seront conservés et placés en vue, dans une vitrine de la salle publique de l'étage, à l'Asile.

b) La Société immobilière créera, avec l'argent disponible, une œuvre spéciale, ou acquerra un objet d'art ou d'utilité, rappelant par une inscription la Société de tir du Marchairuz.

La rédaction de la présente notice nous a été singulièrement facilitée par la complaisance de M. Hector Golay, du Brassus, lequel, pour nous éviter une consultation des documents faite sur place, a bien voulu nous communiquer les renseignements qu'il avait lui-même recueillis à bonne source, c'est-à-dire dans ses souvenirs et dans les archives

de la Société. Nous adressons tous nos remerciements à cet ancien fonctionnaire, dont les notes, rédigées souvent dans un style coloré et savoureux, ont été parfois rendues sans changement, dans le court historique que nous venons de donner.

Ernest LUGRIN.

---

### **La Société de Tir du Marchairuz, par Louis Audemars-Valette<sup>23</sup>**

Le cercle de l'Union du Brassus était indépendant du cercle des Amis, et fut fondé avant 1838. Son existence ne dut pas être de longue durée, car il n'en est fait nulle part mention, sauf lors de la construction de l'asile du Marchairuz, de sorte que les données manquent pour en faire un petit historique. Sans pouvoir l'affirmer, nous croyons que ce cercle de l'Union doit avoir eu son siège à l'Ecusson au Brassus.

Nous en venons maintenant à la société de tir du Marchairuz, dont la création fut amenée par le besoin toujours plus grand d'avoir des relations plus intimes entre les populations des deux côtés de la montagne, depuis la construction de l'asile. Le premier procès-verbal de cette société de tir mentionne un banquet qui eut lieu après le tirage du 6 août 1848; il y fut proposé, et appuyé par acclamation, le projet de constituer une société permanente de tir du Marchairuz, qui donnerait chaque année sur la sommité une fête avec tir à la carabine. Un comité d'organisation fut nommé séance tenante, avec mission d'élaborer un projet de statuts, et de travailler à atteindre le but. Ce comité fit déjà rapport le 24 septembre 1848, devant une assemblée

---

<sup>23</sup> Louis Audemars-Valette, Histoire du Brassus, 1996, pp. 148 à 151. Le texte original a été écrit entre 1929 et 1931.

nombreuse convoquée à l'asile. Un projet de règlement soumis par lui fut admis le même jour. Après les formalités qui suivirent cette admission, un premier tir régulier fut fixé aux 21 et 22 juillet 1849; il fut réalisé suivant le programme établi, qui n'a pas beaucoup varié dans la suite. Il faut croire que cette fête fut un succès encourageant, car le nombre des membres s'accrut rapidement, et l'année 1850 vit de nouveaux les tireurs accourir au Marchairuz. A l'exception de 1851, à cause du tir fédéral de Genève et de la fête des vigneronns à Vevey, où le tir du Marchairuz fut renvoyé pour ne pas accumuler les fêtes, les tirs de la nouvelle société se succédèrent sans interruption jusque après 1874. Ce fut la période florissante. Le dimanche de fête, comme le jour de tir qui le précédait, prit la norme consacrée par la suite: tir le samedi et la matinée du dimanche; assemblée générale à midi; banquet; distribution des prix à deux heures; partie officielle et clôture avant la nuit. L'emplacement des tireurs, à ciel ouvert les premières années, sous stand dans la suite, était au-dessous de la route à l'occident; la ligne de tir de 350 pieds se développait dans la direction S.-O.; la ciblerie se projetait contre le versant boisé que domine la sommité du Marchairuz. Midi passé, tireurs et servants, comme aussi tous les promeneurs ou participants, venus des villages environnants, quittaient la place de tir, s'acheminaient vers l'asile ou vers la place de fête. Après le banquet, les tireurs, à l'appel de leur nom, arborant sous le ruban de leur chapeau les contremarques attestant leur adresse, entendaient la proclamation de leurs passes heureuses, et rentraient à leur place la poitrine constellée d'argenterie. Que de cordialité, de propos joyeux, de gages d'amitié se sont échangés sous ces rameaux agrestes, pendant les quelque quarante ans qu'a duré la société de tir du Marchairuz. L'inspiration qui unissait, qui vibrait dans tous les coeurs, était la patrie; chants patriotiques, hymnes nationaux et marches guerrières retentissaient, montant sous le dôme de la forêt, portant au large et au loin les doux mots de notre devise : «patrie et liberté». A tous ceux qui ont eu le privilège d'assister à ces fêtes, la tribune du Marchairuz a légué des refrains qui nous reviennent des échos lointains, rappelant bien des voix qui se sont tues pour toujours, porté la parole de bien des citoyens honorés, influents et même distingués, venus de tous les points du pays : Gustave Jaccard, Jules Eytet, les frères Veillon colonels, Noguét-Vinet, Gabriel Gaulis, Samuel Aubert commandant, Ogay commandant, Georges Golay préfet d'Echallens, John Berney avocat, Serment avocat, Friederich, Golay-Leresche, Henri Decollogny, Auguste Audemars colonel, Ami Lecoultre juge cantonal, Georges Meylan, David Michaud, Massy, et combien d'autres dont les noms sont oubliés, car aucun compte rendu ne suivait ces manifestations toutes spontanées. Et combien d'habiles tireurs on pourrait encore énumérer à la suite des orateurs, qui ont défilé devant les cibles du Marchairuz, et

dont le souvenir reste cher aux rares carabiniers survivants qui ont participé à ces joutes. Le déclin du jour amenait la fin de la fête. Chacun sait combien dans ces belles journées d'été, les couchers de soleil sont splendides du haut de la montagne; le retour n'était donc pas la partie la moins séduisante de la fête; dans la nuit les feux s'échelonnaient le long du chemin; emportées dans la descente rapide, les voitures roulaient au carillon de leurs attelages.

L'introduction des armes à longue portée nécessitait plusieurs modifications. Un premier éloignement de la butte fut exécuté lors de la construction du stand, éloignement qui portait le but à 150 mètres. Dès 1860, des cibles spéciales dites de campagne furent affectées au tir des armes de guerre, qui ne devaient pas tarder beaucoup à exclure partout les carabines d'amateurs. Après ces coûteuses installations, le comité se trouva chargé d'une dette de fr. 1'500.-, qui l'obligea à élever la finance d'entrée et les contributions annuelles. Les prestations des membres chargés de tous les détails de l'administration allant toujours en augmentant, le comité fut porté en 1868 de 9 à 13 membres. Dès 1876, la société de tir du Marchairuz, qui commençait à ne vivre que de souvenirs, ne resta cependant pas inactive; son comité essayait de tenter de nouveaux efforts pour lui rendre la prospérité et la vie. De 1883 à 1887, les assemblées furent régulièrement convoquées pour examiner les propositions faites, mais ces appels rencontraient peu d'écho, surtout que les principaux appuis et fondateurs de la société n'étaient déjà plus de ce monde. On proposa d'éloigner la butte à 280 mètres; puis d'essayer de remettre en train un tir pour 1888; mais toutes ces tentatives se heurtèrent à de trop grandes difficultés. Une expertise pour réparer le stand fit constater qu'il faudrait une trop grosse somme. Bref, des hivers rigoureux eurent bientôt raison du pauvre stand, qui s'effondra sous la neige en 1894-1895. Le 28 juillet 1895, ses débris furent mis en vente et adjugés à la société de l'asile du Marchairuz pour la somme de cent francs. Le 28 mai 1898, l'assemblée de la société de tir, réduite à son comité : MM. Henri Decollogny président, Pittet-Jotterand, Jules Burnier et Eugène Golay secrétaire-caissier, prend la décision de liquider le petit avoir de la société, qui consistait en :

100 francs, prix convenu pour la vente du stand, une coupe en argent, un canon, une armoire, un compas à échantillonner, ciblerie, pupitres, bancs, débris, décorations, brassards, jetons et esquipots, etc., et d'en faire don à la société de l'asile aux conditions suivantes : a) la coupe, les jetons et reliques seront placés en vue dans la salle publique de l'étage; b) avec l'argent disponible, on créera une oeuvre distincte, ou on acquerra un objet d'art ou d'utilité, rappelant par une inscription la société défunte. Affaire conclue dans une dernière manifestation avec banquet modeste, et des paroles sympathiques, expressions de regrets et d'émouvants souvenirs, un dernier toast

à la patrie, furent échangés entre les deux sociétés, sur cette place où tant de vie et d'émulation s'étaient dépensées pendant près d'un demi-siècle.

### **La Société de Tir du Marchairuz, par Auguste Piguet<sup>24</sup>**

L'apparition d'une auberge importante au faîte du col du Marchairuz en 1845, eut pour corollaire la fondation d'une société de tir (1848). Elle ne tarda guère à devenir très populaire. Stands et cibles se trouvaient dans une dépression, droit au couchant des bâtiments de l'asile. Au jour d'été fixé, les tireurs affluaient des deux versants du Jura. Toute une équipe de combiers établis à Genève profitaient de l'occasion pour se rencontrer avec leur parenté sur « le Haut ». Les festivités, tir et bal, duraient trois jours. Un nombreux personnel de circonstance devait être engagé par le tenancier. Ce dernier, pendant ces jours de ripaille, gagnait de quoi payer intégralement son fermage. La société disparut au bout d'un demi-siècle d'existence. La vaste baraque du stand s'effondra sous la neige vers 1894-1895. A cette heure, seuls des jetons portant en une belle coupe et exergue « Société de tir du Marchairuz », rappellent le souvenir des pétarades d'autrefois<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Auguste Piguet, *La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux*, Monographie folklorique, cahier B, Editions Le Pèlerin, 1999, p. 33.

<sup>25</sup> Auguste Piguet cite comme sources : DHV II, 186-187 ; Ernest Lugrin, RHV 1913 ; E. Mottaz, *Gazette de Lausanne* du 18 X 1942.

## **A toute vapeur ou quelques éléments épars du patrimoine immatériel de la Vallée de Joux**

### **Ouvrages à consulter**

Auguste Piguet, Vieux métiers de la Vallée de Joux, nourriture, habillement, monographie folklorique, cahier A, Editions Le Pèlerin, 1999

Auguste Piguet, La vie quotidienne et les coutumes d'autrefois à la Vallée de Joux, monographie folklorique, cahier B, Editions Le Pèlerin, 1999

Paul Hugger, le Jura vaudois, la vie à l'alpage, 24 Heures, 1975

Auteurs divers, Val d'Orbe, Vallée de Joux, deux communautés se partagent un site jurassien, FAVJ, 2000

Roger Guignard et Anne-Lise Vullioud, Vallée de Joux, une île à l'envers, Presse du Belvédère, 2010

Vincent Maendly, Anne-Lise Vullioud, Parc Jura vaudois, Editions du Belvédère, 2015

La recherche porte sur les secteurs suivants :

- traditions orales
- arts du spectacle
- pratiques sociales
- nature et univers
- artisanat

### **En vrac et avec la certitude que nous n'arriverez pas au bout !**

Langage combier (voir Auguste Piguet) – mineurs de la Dent de Vaulion – l'homme perdu – ce vieux Claude – légende de la Cloche d'argent de la tour de l'Abbaye, tout cela dans les traditions orales assez peu nombreuses à la Vallée. On ne se réunit plus auprès de la cheminée pour raconter ces histoires d'autrefois et autres légendes. A ce propos consulter le site : [histoirevalleedejoux.ch](http://histoirevalleedejoux.ch), secteur récits, contes et légendes.

Le bois reste important à tous points de vue, Risoud ou usage particulier pour le chauffage : abattre, transporter, scier, fendre, entêcher, ce qui donnera des têtes devant les maisons. Exemple aux Charbonnières, à la maison Saïset à côté du collège.

Œufs aux fourmis, coutume des journées de Pâques. A partir d'œufs noirs teints au bois d'Inde. Aller mettre les œufs aux fourmis, c'est-à-dire arrivé sur place, cracher dessus et les placer là où il y a le plus de fourmi qui, avec l'acide formique qu'elle éjecte, les teignent en rouge-jaune. Les œufs seront ensuite, revenu à la maison, passé à la cuenne de lard afin d'améliorer l'aspect.

On faisait autrefois le tour du lac en traîneau, le dimanche, ou lors d'une manifestation particulière. Des photos existent qui montrent le départ de ces processions au niveau du village du Pont.

Les concours de ski engendrent tout un rituel. Autrefois celui des épreuves internationales nécessitait une logistique impressionnante. Avait lieu chaque année, avec les difficultés que l'on imagine vu le manque de neige assez récurrent, ou au contraire, le trop de neige !

Noël est sans doute la fête qui engendre le plus de tradition. Les beaux Noël de l'église des Charbonnières. Voir à cet égard : Rémy Rochat, Saveurs d'enfance, Editions Cabédita, 1992.

On cueillait les escargots à chaque printemps, par temps de pluie de préférence alors qu'ils se sortaient. Murs de pâturage, talus du chemin de fer, zones d'orties auprès d'un étang, etc...

La cueillette des morilles au printemps est toujours d'actualité. On connaît des morilleurs acharnés dont les coins, naturellement restent secrets, qu'est-ce que vous croyez ? Idem pour un peu près tous les champignons. Certains les voient, d'autres pas, préférant regarder le ciel et les nuages. Les si beaux nuages !

La gentiane pousse sur les alpages du Jura où elle aime les zones un peu pierreuses. L'arrache des racines par des Portugais ou des Yougoslaves. La préparation de ces racines dans les locaux du distillateur, et au final, la production d'un alcool dont la vertu serait de favoriser la digestion. La gentiane est un alcool dont le goût, une fois absorbé, reste longtemps dans la bouche et au niveau de l'estomac. L'odeur est elle aussi tenace et très volatile, au point que lorsque Dominique Bonny distille et que l'on patine sur le lac de Joux, on peut parfois percevoir l'odeur de la gentiane jusque là !

La cueillette des chardons argentés, pour décoration.

Quelles coutumes générées par l'horlogerie. On n'en connaît guère. Voir à cet égard Daniel Aubert, rue de la Gare au Brassus, ou Wilfred Berney, au Pignet-Dessous.

Toutes traditions liées à la campagne, à la nature, à la religion, avec école du dimanche, catéchisme, cultes – sonner les cloches pour les marguiller à midi et pour le culte le dimanche, par deux fois. Faire aussi la réserve de bois pour les églises alors que celles-ci se chauffaient à l'aide de gros fourneau.

Foins et regains étaient liés à de bonnes traditions. A la fin des foins, le dernier char se voyait décoré d'un bouquet. On se souviendra à cet égard d'épilobes en épis qui poussent volontiers sur les pierres, en bordures des prairies.

Val TV, source indispensable de traditions de toutes sortes. Vieux films. Ecrits Auguste Piguet cités plus haut.

La Palestine aux Charbonnières, fêtes de village dont l'histoire a été contée par oral. Avec : cortège – distributions de petits pains – distribution de bouteilles, une par ménage, de préférence le Goût du Préfet – chants par les écoles – distribution de livres – cultes, course au sac – balançoire – jeux divers organisés par le ski-club des Charbonnières puis par sa jeunesse – forêt proche – pique-nique, raclette. Le picoulet, soit la ronde, avec toutes ses variantes, notamment le mouchoir que l'on laisse derrière celui ou celle que l'on aime !

Fête de la paroisse du Lieu à la Rebecca, en dessus du bonhomme, instituée par le pasteur Morel.

Les anciens bals de chez Simi (Allemagne – Vers chez Claude) – et du Café français à la Frasse.

La Dent de Vaulion, son chalet, sa buvette, lieu de promenade des plus courus déjà autrefois. On se rendait aussi au Mont-d'Or. Et bien entendu pour les gens de l'autre bout au Mont-Tendre voire au Marchairuz. On se rendait aussi parfois sur France, en particulier en un lieu tout à fait privilégié dit Les Baraques, où des Français tenaient buvette. Des photos existent.

Rapport et activité des sociétés de toutes sortes.

Traditions aussi à l'école, surtout lors des examens : le sous de la grand-mère, le feu le soir du dernier jour d'examen, après le repas pris chez l'un ou l'autre des élèves, les beaux habits que l'on revêt pour l'occasion.

Kermesse de Sur la Côte au Sentier, au Marchairuz, au Mollendruz, scène visible sur des cartes postales.

Crème offerte autrefois le dimanche par les bergers dans tous les chalets où la population se rendait volontiers. Bagnolet et cuillère à crème de bois. Petits fruits l'accompagnant, framboise et myrtilles en particulier.

Le petit sapin que l'on place au sommet de la charpente d'une maison en construction.

Fête de la rade au Pont, organisé par la Société de Développement de ce village (SDP).

Le slow up, manifestations sportives et autres, abbaye des Bioux (vieille de 250 ans et toujours en activité), de la Jeune Suisse au Pont, des Fusiliers du Chenit.

Mariage, riz, tir au fusil – à balle à blanc, naturellement ! Naissance, baptême, confirmation, communion, services funèbres.

Nouvel-An chez Palmyr autrefois, soit à l'Hôtel du Cygne, avec la participation des Amis du Musette de Mouthe.

Le 600<sup>e</sup> de la commune du Lieu, le 700<sup>e</sup> de la Confédération, la rencontre des Rochat à L'Abbaye en 1980 (500 ans de présence à la Vallée). Les rencontres de certaines branches de certaines familles.

Y a-t-il des coutumes liées aux animaux, d'une manière ou d'une autre, outre naturellement la montée et la descente ou désalpe.

Tout ce qui tourne autour du vacherin : fabrication, affinage, levage des sangles, fabrications des boîtes dont certaines sont décorées. Tout ce que l'on mange avec le vacherin, de tradition, röstis, pommes de terre en robe des champs, salade rouge, salade verte, cornichons, et le coup de blanc ou de ronge qui l'accompagne, naturellement. Faut vraiment pas se refuser les bonnes choses de la vie !

Boucherie : saucisses aux choux, boutefas, saucisson, tête marbrée, graisse de saindoux en terrine de grès. La fraîche. Le champion de la fraîche.

Faire les confitures aux fruits du jardin ou des bois.

Le papet vaudois, maigre consolation. La choucroute c'est mieux !

Le zieger, que personne ne connaît plus. Mot venu droit de suisse-allemande pour désigner un séré que l'on met dans une casse de bois et que l'on enterre. Imaginez ce qu'on ressort. Faut avoir le cœur bien accroché pour manger une telle mixture. Notre père nous en parlait. C'était donc une façon de faire authentique.

La laitia, la nourriture de tous les bergers dans les chalets, morceau de séré mis à tremper dans du lait, le tout dans un baignolet commun en lequel chacun puisait avec sa cuillère de bois, la même qui servait à manger la crème.

Du côté de la commune de l'Abbaye, voir avec : Jacques Berney, ancien scieur à l'Abbaye – Henri Berney, doyen de son village et mémoire vivante que l'on dit. Très attaché à la Tour qu'il peut éventuellement vous faire visiter. Gilles Berney, avec une grande connaissance de sa région à tous points de vue. Henri Reymond, avec son bel accent des Bioux, petit paysan ayant épousé la belle-sœur du soussigné.

Pendant qu'on y est, le rôle des Bergamasques à la Vallée de Joux, leur établissement, leurs mariages avec des natifs, les bûcherons bergamasques. Voir à cet égard la série Val TV : raconte-moi le Risoud, avec Matthieu Wenger et Jean-Philippe Rapp.

A propos de forêt, les gardes forestiers, dont Armand Golay des Charbonnières en particulier, et de Bonneville pour l'autre bout, sont à même de pérenniser les traditions. Ne pas oublier Marianne Golay, leveuses de sangles.

Le bois de résonance, avec le cueilleur d'arbre, Pellegrini. Jean-Michel Capt et son ancienne entreprise travaillant avec le dit bois de résonance.

Danielle Magnenat au Séchey, laitière depuis l'âge de 20, suite à son père qui venait de décéder. Fait du théâtre. Connaît énormément de chose sur la région. Liseuse. Tout comme Marie, femme de Jean-Daniel Meylan. Celui-ci pêcheur, connaît les lacs comme sa poche. Vous en tira plus quand il s'agira pour ceux-ci de geler et qu'il devra en assurer le gardiennage avec son compère Meylan de l'autre bout. A chacun sa moitié, tout comme pour la pêche, par ailleurs. On ne se bagarre jamais sur le lac.

Claude Luisier au Séchey, constructeur de balafons dont il use aussi avec succès.

La fondation Paul-Edouard Piguet soutient la culture. Idem pour Audemars Piguet marketing SA. La loterie romande ainsi que diverses institutions jettent volontiers un œil sur notre région.

Le patois y est mort, alors qu'un groupement tente avec courage de ranimer quelque peu notre langue régionale morte sous les coups de boutoir de l'enseignement. On ne pouvait plus parler le patois qu'à la maison avant de l'abandonner tout à fait à la fin du XIXe siècle. Vive le patois ! Les écrits par contre sont légion.

Le Parc Jura vaudois tient ses assises dans l'ancienne école de St.-Georges.

Les épisodes liés au pasteur de l'Abbaye, le seul à l'époque de la région, qui devait se rendre à l'église du Lieu en bateau. Il débarquait sur la rive

occidentale, et montait ensuite au temple, situé à l'époque près de la gare du Lieu actuelle, par un petit chemin qui porta désormais le nom de Chemin au Ministre.

Philippe Aubert au Solliat, fut berger et fromager dans les chalets toute sa vie. Il vient de prendre sa retraite.

Les livres d'Anne-Marie Prodon, « ethnologue » du pays de Gex mais qui ne dédaigna jamais la Vallée où elle se fit beaucoup d'amis. Voir son ouvrage : Le pain de la terre. Le vacherin y est traité, la boissellerie, les Bergamasque, William Reymond et son fils Henri des Bioux, etc... Un ouvrage à placer dans les indispensables.

Les alpages constituent sans doute un milieu où les traditions sont le mieux conservées. Encore que la vie moderne y a fait aussi ses ravages ! Pour un alpage vraiment authentique, visiter la Muratte, en dessus des Charbonnières. Rien ou presque n'y a bougé depuis l'époque des fabrications de fromage, celles-ci s'étant terminée ici en 1958.

La glace, le film de la TV Suisse romande montrant des voitures tractant des skieurs dont l'élégant Gilbert Lugin dit Copain, l'un des fondateurs du ski-club des Charbonnières et longtemps chef O.J., alors personnage très admiré par tous les enfants du village de ce nom. La glace et ses accidents, aussi. La glace magnifiée par le ci-devant dans plusieurs brochures. Autant que le ski, des domaines qui, à la Vallée, tournent un peu à la religion. Mais une bonne !

Le lac de Joux et tout ce que cela représente et englobe. La liste serait longue : métiers, et désormais sports divers. Les gardiens du lac. La compagnie navigation ancienne avec le Caprice, premier du nom. Et la compagnie de navigation actuelle, avec Christian Golay des Charbonnières comme chef de file. Le bateau porte le nom de Caprice II. Les quais du Pont, que l'on appelait parfois la promenade des Anglais. Pour le Pont, la Bunau-Varilla et le Grand Hôtel du Lac de Joux.

La compagnie du chemin de fer à vapeur, avec son dépôt de machine au Pont, proche de l'endroit où se trouvaient les anciennes glaciers. L'histoire presque incroyable de cette industrie dont l'histoire devrait paraître dans un livre programmé à la semaine des quatre jeudis !

Toutes traditions liées à des sports, et ceux pratiqués à la Vallée sont nombreux.

Les rapports d'un village à l'autre, des antagonismes qui se perdent. Ainsi d'ailleurs que nombre de traditions.

Les forts de Pétra-Félix, la mob., les inspections, les licenciements après le devoir accompli pour la patrie ! Le recrutement. Tout ce qui encadre, ou plutôt encadrerait la vie militaire beaucoup plus apparente autrefois qu'aujourd'hui. Car alors la troupe logeait souvent dans toutes les grandes salles de la région. Aux Charbonnières, la cuisine se faisait dans les caves du collège. On sentait l'odeur de la cuisine militaire, toujours un peu particulière, sortir par les fenêtres du bas. Le bruit des militaires alors que nous étions en classe. Leur présence vraiment importante dans nos villages.

Les paysages emblématiques, la Dent de Vaulion vue du Plat du Séchey, par exemple. La Dent et le lac Ter. La Vallée vue depuis la Dent. La région de Derrière-la-Côte, les Mollards, les Amburnex, l'un des plus beaux sites du Jura, surtout en hiver et à ski de fond. Le Risoud reste plus discret dans ses perspectives. Pâturage et chalet, tel que sur le timbre actuel de la série consacrée aux parcs régionaux. Région de la tête du lac vue depuis le haut des Bioux, un paysage exceptionnel avec une zone de marais pratiquement intacte. Idem pour Praz Rodet vu depuis les hauts de la Roche Bresenche.

La cabane à Arthur ou l'Hôtel du Bûcheron, cabane entièrement en écorce que le soussigné peine régulièrement à maintenir, envers et contre tout, envers surtout le pouvoir dissolvant de la nature sur les œuvres humaines. Les cabanes un peu partout dans le Risoud et dans le Mont-Tendre. Un inventaire existe à leur sujet, concocté autrefois par René Weibel. L'Orbe en ses merveilleuses courbes contemplée depuis la colline de Sur la Côte.

L'exploitation ancienne de la tourbe, une coutume bien établie chez la plupart des Combiens. Le mazout a naturellement remplacé tout ça. La civilisation du mazout, disait mon père ! Ce qui n'empêche pas son fils de chauffer au bois. Et surtout d'avoir toujours connu la fabrication du bois de chauffage. Ça fait 70 ans que ça dure !

Les vaches en champs, autrefois elles étaient libres sur tout le territoire.

Les charretiers que l'on voyait passer dans les villages à destination de la bonne douzaine de scieries alors qu'il n'en reste plus qu'une, à l'Abbaye. L'ancien scieur Jacques Berney vous dira tout du bois, et surtout ce fait qui nous faisait sourire et qui pourtant garde toute son importance : regarder à la lune quand il faut couper. Le bois, un monde.

Les cloches que l'on sonnait à la corde à midi et naturellement le dimanche matin pour le culte. Pour les mariages, pour les enterrements, etc... Les vaches en champs ont-elles aussi leurs cloches. Que serait une vache sans cloche, je vous le demande. Les collectionneurs de cloches, la folie des cloches dont

certaines valent des milliers de francs. Le plus grand collectionneur connu : Olivier Grandjean à Juriens, grand animateur de la culture à Romainmôtier, personnage incontournable aussi en fait de traditions. Voir son site.

Le cercle des Italiens, des Espagnols, des Portugais.

Tempérance, une réunion avait lieu chaque année autrefois aux Epinettes. Les sociétés de tempérance, soit de la Croix-Bleue dont le fondateur est originaire des Charbonnières par son père ou son grand-père, de l'Épine plus précisément.

Jean-Pierre Devaud, le plus grand collectionneur de cartes postales et documents anciens de la Vallée. Etabli au Solliat.

La peinture, art fort développé à la Vallée. Tout comme la musique par ailleurs. Longue histoire de la musique, faite en grande partie par Jacques Burdet en de nombreux ouvrages.

N'oublions pas les sites patrimoniaux suivants : patrimoine de la Vallée de Joux, objets, peintures, photos, documents ; espace patrimonial de la commune du Lieu : archives et matériel scolaires, objets et divers ; musée du vacherin aux Charbonnières ; musée de la vie régionale en la même localité ; musées horlogers de l'entreprise Jaeger-Le Coultre et Audemars Piguet ; Espace horloger de la Vallée de Joux ; musée de l'automobile à l'Orient ; musée Pierre Golay aux Bioux. Au musée régional de Jean-Michel Rochat, possibilité de visionner de nombreux films locaux, dont notamment ceux du docteur Convert : L'Abbaye – un pêcheur nommé Degar – Regard sur le lac de Joux, etc... Nombre de ces films sont consacrés à l'horlogerie de la Vallée de Joux.

La commune du Chenit possède une riche collection de peintures. Elle s'est sauf erreur donné pour but d'acheter une œuvre à chacun de ses exposants.

L'Annuelle des Amateurs d'Art, à l'origine de la Galerie de l'Essor, accueille chaque année de quinze à vingt artistes qui ont plaisir à montrer – et à vendre – leurs œuvres. Voir l'historique de ce groupement sur [histoirevalleedejoux.ch](http://histoirevalleedejoux.ch) Riche pépinière que voilà et rendez-vous culturel incontournable, malgré que dans tous ce qui fut exposé au fil des ans il y eut aussi à boire et à manger !

Un groupement s'occupe d'honorer chaque année les Passeurs du Risoud, dont le dernier de ceux-ci, M. Bouveret, est décédé il y a un an ou deux. Voir à ce sujet : Joël Reymond, journaliste à la FAVJ, 1347 Le Sentier.

La FAVJ (Feuille d'avis de la Vallée de Joux), qui reste un média incontournable ; la collection quasiment complète – manquent les années du début alors qu'il n'y avait toutefois aucun rédactionnel, simplement des

réclames – se trouve sur le site de la BC, scriptorium. De quoi passer de belles heures en compagnie de tous les rédacteurs en chef successifs de ce journal, ainsi que des correspondants occasionnels. Si vous voulez connaître des histoires de loups, achetez la FAVJ, achetez la FAVJ... Vous serez comblés ! Vers 1880, un autre journal était concurrent, le *Messenger*. Il ne devait durer que deux ans. Deux toutes belles années avec un contenu culturel du meilleur aloi. Nombre d'autres journaux locaux garnissent nos archives. En faire des collections complètes serait un défi de taille.

Culture, n'oubliez jamais ni nos archives familiales, ni nos archives de collectivités. Les communes ont la leur, les villages aussi.

Les bibliothèques anciennes ont disparu. Restent, en veillesse, celle des Charbonnières, en activités celles du Brassus, celle du Sentier et l'espace multi-média des établissements scolaires de la Vallée de Joux situés Chez-le-Maître. Et n'oublions surtout pas nos noms locaux qu'il conviendrait même de revisiter. Ainsi ne dites plus Le Lieu, mais le Lieu de Dom Poncet. Ne parlez plus de l'Abbaye, mais de l'Abbaye du Lac de Joux. Ne prononcez plus l'Orient, mais l'Orient-de-l'Orbe. A la limite il ne vous faudra plus vous rendre au Pont, mais au Pont de la Goille. Et enfin le Brassus, village sinistré, pourrait s'appeler le Bras-dessus-de l'Orbe. Tout cela ferait bonne compagnie aux Piguet-Dessous et Piguet-Dessus, à la Combe du Moussillon, à Derrière-la-Côte, chez le Christ, Chez la Veuve, Chez le Brigadier, Chez le Chirurgien, à la Vuerraz. Ne resteraient donc plus que nos modeste Le Solliat, Le Séchey, les Charbonnières et les Bioux ! Et bien entendu, si vous allez au Bas-du-Chenit, vous ne descendrez pas, mais vous monterez, de quelques mètres tout au moins !

Les Mollards-des-Aubert, c'est une maison qu'une association tente de sauver en lui redonnant vie. Les Mollards-du-Brassus, plus bas en altitude, ont le plaisir d'accueillir une brocante en belle saison. On y trouve de tout. Le Patrimoine de la Vallée de Joux y fait volontiers ses achats !

La brocante de l'Abbaye, horlogère ou populaire, n'ouvre plus depuis deux ans. Cause covid. C'est un manque évident. Pour les livres, adressez à la Grange aux Livres, toujours aux Charbonnières. Vous profiterez pour visiter le Musée du vacherin, juste à côté.

Danièle Magnenat, déjà rencontrée, possède une riche collection d'objets de laiterie. Mme Barbara tente de réaliser un film sur le voyage de Goethe à la Vallée de Joux. Celui-ci a été édité aux Editions Le Pèlerin il y a déjà plusieurs décennies. Goethe fut l'un des plus célèbres « escalateurs » de notre Dent-de-Vaulion. Panneau à voir en Sagne-Vuagnard.

Un œil sur le cinéma La Bobine au Sentier qui reste naturellement aussi un lieu culturel. Le vieux matériel dort chez Patrice Piguet, opérateur de longue date. Que deviendra-t-il ?

Les sports bénéficient de la présence du Centre sportif de la Vallée de Joux au Sentier. Y siège l'Office du tourisme de même nom.

Les archives de chaque village et de chaque commune sont d'une richesse non mesurable.

La galerie de l'Essor promeut la culture artistique à la Vallée de Joux. Les expositions sont nombreuses et d'un haut niveau. Un comité ad'hoc s'en occupe avec succès ; membres du comité entr'autres Luc Ramu et Anne-Lise Vuilloud.

Le groupe ARMUR tente de revitaliser le passage dit Le Poteau en dessus des Charbonnières : réfection des cabanes, reconstruction du mur. L'affaire, franco-suisse, est en cours.

Ne jamais oublier les bornes frontières qui courent tout au long du mur de délimitation de nos deux territoires. Certaines sont remarquablement conservées.

L'oppidum d'Arrufens, près de Chatel, et l'abri sous roche Freymond, sont deux sites d'importance nationale situés hors de la Vallée.

Les fresques Amiguet, anciennement apposées sur les parois de l'église des Charbonnières, en dépôt dans le galetas de cette même église. Se visitent une fois tous les cent ans !

La Tour de l'Abbaye, restaurée en 2018-2019, avec une pendule de 1758 construite par Bertholet de Saint-Point. La plus ancienne pendule d'église de la Vallée de Joux. Des pendules de ce type, construites autrefois par Moïse Golay du Chenit, se trouvent sur l'arc lémanique. Bel exemple de l'industrie de la grosse horlogerie qui a précédé la petite horlogerie ou horlogerie fine dans notre région.

Un œil sur les promenades : celle didactique du lac Brenet ; promenade romantique et Belle époque du village du Pont ; chemin de St. Norbert ; promenade spirituelle de l'Abbaye au Bioux, avec panneaux ; promenade du Risoud initiée par A.P. ; promenade de Dom Poncet au Lieu. Un œil sur notre mammoth en passant, formidable témoignage du passé géologique et géographique de la Vallée de Joux ; collection Convert avec des milliers de fossiles et autres coquillages ; et l'on en oublie...

Brasseries de la Vallée – combien au fait ? – en plein boum. Souhaitons-leur du succès. Dominique Bonny distille aussi du wiski pour une petite société qui déguste aussi les cigares, l'un allant volontiers avec l'autre.

Les « toblerones » de l'Abbaye font aussi partie de nos biens culturels. Voir à cet égard notre article sur les forts de Pétra-Félix et de la mob.

Chorale du Brassus et chorale de l'Orient ne feront-elles jamais bon ménage ?

La richesse architecturale de nos anciennes fermes combière. Le néveau, cela vous dit-il quelque chose ? Voir en particulier les plus beaux au Séchey, à la Brasserie, aux Charbonnières.

La liste de nos vieux cailloux qui méritent votre attention, murs de jardin y compris serait longue. Celle des beaux arbres elle aussi. Jetons aussi un regard sur nos ponts et sur nos ruisseaux qu'il convient de garder en leur état naturel. Entendre le bruit d'un ruisseau, quoi de plus beau. Ruisseau du Chenaillon, ruisseau de la Sagne, ruisseau de la Caborne, ruisseau de la Vurpillière, que de beaux noms !

Nos églises, celle des Bioux en particulier, valent le détour. Admirez leur pendule, écoutez leurs cloches, c'est beau.

Les loups sont parmi nous, houhou ! Cela passionne et divise. Une assemblée de l'autre jour, deux sujets, le covid et le loup. Le covid, bientôt partie de notre patrimoine immatériel ? C'est à se demander !

Les petites laiteries disparaissent les unes après les autres. Il ne se fabrique ainsi plus de vacherin au pays du vacherin, Les Charbonnières. On pourrait presque dire que c'est une honte ! Dans tous les cas, un immense regret, comme aussi une sorte de blessure...

Tant que les vaches vont aux champs...

Le bruit d'un tracteur deux temps, Bücher D 1800, cela n'est-il pas aussi poésie. Et l'odeur de mazout qui s'en dégage à l'allumage, une parcelle de ce musée des odeurs qui menacent disparition ?

Se souvenir de l'odeur d'une cave à vacherin, celle de la cuisine d'un chalet alors qu'on fabrique, l'odeur de la sciure dans les tréfonds d'une scierie, l'odeur d'un vieux fumoir et de la charcuterie que l'on y dépose...

La vue des vieux livres d'une bibliothèque, d'une bande dessinée en loque d'avoir été tant regardée, d'un vieux cahier d'école, d'un buvard rose et taché, la lecture d'une composition où l'on parlait d'une promenade que l'on avait fait à la Dent de Vaulion, ou sur le Mont-Tendre, ou dans les gorges de l'Orbe.

Jean-Paul Aubert tente de mettre sur pied un musée industriel au Lieu. Le musée Lehmann, au Pont, a malheureusement quitté la Vallée pour gagner les locaux de l'Etat de Vaud qui en devenu propriétaire il y a quelque vingt ans. Dommage, dommage, mais qui pouvait accueillir une telle collection ? Celle du Patrimoine la remplace en partie. Inventaires à disposition.

Les fresques de Henri Meylan dans les escaliers du bâtiment de l'Essor au Sentier. La Vallée d'antan est là, avec ces ateliers d'horlogerie hantés par un chef veillant sur une cohorte d'ouvriers et d'ouvrières bien assis derrière leur atelier. Plus vrais que nature !

Le restaurant de la maison de la Paroisse au Sentier expose régulièrement les tableaux d'artistes locaux. A deux pas de là, dans les vitrines du magasin Denner, vous pourrez admirer les photos panoramiques du photographe Weibel, qui a souvent fourni la matière au calendrier de la Vallée de Joux édité par l'Imprimerie Baudat de l'Orient.

Une nouvelle génération de designers vous permet de découvrir la Vallée de Joux vue par drone. C'est là une nouvelle dimension qui s'offre à nous. Le monde informatique est en révolution permanente mais ne nous permettra pas malheureusement de sortir le pain de l'armoire, ni pour beaucoup de mettre du beurre dans les épinards !

Les écrivains et historiens de la Vallée, parmi les plus importants : Auguste Piguet, Lucien Reymond, Juge Nicole, Gingins de la Sarra, Paul-Auguste Golay soit David des Ordon – histoires de loups actuellement dans la FAVJ – Hector Golay, Claude Berney, Samuel Aubert, botaniste et professeur, Daniel Aubert II, géologue, Daniel Aubert II, horloger et historien, Rose Guignard, ancienne régente, Louis Audemars, historien et horloger, Claude Karlen, historien et romancier – Les Editions du Rendez-vous – etc... etc...

Georges Monnier du Brassus, professeur à l'ETVJ, en son temps responsable de la Galerie de l'Essor, conservateur et secrétaire du Patrimoine de la Vallée de Joux, en plus créateur et conservateur de l'Espace horloger, avait en son temps établi une liste de tous les biens culturels de la région, malheureusement indisponible.

Auguste Piguet en avait fait de même un demi-siècle plus tôt. Sa liste était néanmoins assez peu fournie. Il citait quelques vieux cailloux de l'ancienne abbaye du Lac de Joux, encore encastrés dans les murs des vieilles maisons du village de ce nom – incendié en 1966 – la borne N.M, en dessus de l'Orient – Napoléon médiateur - . Il faisait aussi état de quelques pierres de l'ancien couvent du Lieu, en réalité pierres de réemploi de l'église de la Rochettaz au Lieu démolie au début du XIXe siècle. Rien donc de bien transcendant. La liste serait-elle plus longue cependant aujourd'hui ? Certes oui. Pour cause la difficulté d'avoir une vue globale de toutes les richesses culturelles de la région, liste que nous tentons de réaliser par ce document, avec naturellement les oublis et les énormes failles qui caractérisent presque toujours ce genre d'inventaire.

Faites votre monde vous-même à l'atelier ... Piguet du Solliat. Le même a établi il y a quelque dix ans une carte intéressante mais très incomplète des fermes-horlogères de la Vallée de Joux. Philippe Dufour, horloger émérite, vient de retaper sa maison devenue petite merveille par la restauration d'un mur de ceinture en pierre sèche et par la réfection de la façade à vent en tavillon. Ouvrage exceptionnel bien dans la ligne d'une revalorisation des anciens matériaux utilisés dans la construction autrefois à la Vallée de Joux. Un exemple à méditer et bien entendu à suivre.

Maquette de l'abbaye du Lac-de-Joux du docteur Convert en l'église de l'Abbaye ; devait servir de fond à la réalisation d'un film réalisé dans les années cinquante : l'abbaye du lac de Joux, terre muette... (sauf erreur !)

Jacques Vallotton dit Vallott, un incontournable du graphisme, mais aussi un intarissable bavard ! Il le dit d'ailleurs lui-même ! Comme disait l'un de ses amis, tu lui demandes l'heure et il te raconte l'histoire de l'horlogerie ! Suivez aussi, je vous en prie, les créations de Charles Aubert, de René Berthoud, de Pierre Cotting, de Pierre-Abraham Rochat. Et ne négligez pas tout à fait les Editions Le Pèlerin !

A proximité de la Vallée, n'oubliez pas la fête de la sonnaille à Romainmôtier. Les affiches sont superbes. Initiateur : Olivier Grandjean. En ce même lieu, lors du week-end du Jeûne fédéral, la Foire aux livres.

Film sur la Vallée de Joux au début des années septante par le cinéaste Mayerat. Décortique nos mœurs et coutumes de l'époque. Grande œuvre coûteuse et quelque peu inachevée, mais avec le temps document devenu de la plus haute importance. Est disponible sur DVD. Films d'horlogerie nombreux. L'un des meilleurs, avec Wilfred Berney comme principal intervenant, est une merveille. Promu en son temps par la manufacture AP au Brassus. Plan fixe sur Claude Berney ainsi que sur l'horloger Victorin Piguet.

Le club du vendredi promeut la marche et se donne souvent des buts naturels d'importance voire culturels. La marche, c'est la santé !

Au fait, y a-t-il toujours des Combiers et des Combières ?

Et bien sûr, peut-être déjà dit, ne pas oublier la gentiane avec Jean-Michel Rochat et Dominique Bonny. A votre bonne santé, donc !

Les Charbonnières, le 17 novembre 2021 :

Rémy Rochat

